

ALBERT PARAZ

*Une fille  
du tonnerre*

II

# *Petrouchka*

MARTEL





**Albert PARAZ**

# PETROUCHKA

« **PETROUCHKA** » est la suite de « **Une Fille du Tonnerre** », ce chef-d'œuvre d'indépendance qui a déjà été copié six fois. Il est utile de rappeler que « **Touchez pas au Grisbi** » avec son glossaire, a été publié après la « **Fille** ».

« **PETROUCHKA** » porte le nom d'un ballet. Rien ne pouvait lui aller mieux. Il fait, en tourbillonnant sur les pointes, une danse éclair à travers les tabous de l'époque, il bondit de l'Amérique en Russie, de Nouyork à Moscou et nous en dévoile les dessous cachés, allant d'un gang d'écorcheurs au rasoir à la plus charmante poupée en tutu blottie dans les bras de Lola moscovite, plus troublante que jamais.

Cette ronde de marionnettes bascule dans un souffle intense les légendes, les femmes et les grands de ce monde. Nous voyons l'ami Gorin se débattre dans des complications logiques en un trajet dont on se demande comment l'auteur a pu percer les arcanes puisqu'il trouve moyen de nous faire pénétrer au fond des services secrets et découvrir, à l'issue d'une scène presque incroyable, au plus intime du Kremlin, ce qu'il était parti chercher depuis le Pentagone et que d'autres agents avaient cru trouver au Spitzberg et au cap Horn.

L'auteur nous donne des hautes sphères américaines et russes une vision absolument originale, rigoureusement inédite et très surprenante, ce qui semble impossible après les tonnes de livres écrits sur ces sujets. Oui mais, l'auteur est Albert Paraz qui seul pouvait pousser si loin le non-conformisme parazien.

Le sens du comique, cette qualité très rare, éclate dans la cocasserie de ces pages. C'est le triomphe de l'irrespect, ce dont, avec le rire les peuples ont le plus urgent besoin. Il est bon de mettre vivement en garde le lecteur : ce livre salubre n'est écrit ni pour les bonnes sœurs, ni pour les petites filles. Mais les cœurs purs ne seront pas troublés par les raffinements les plus colorés et pourront y apprendre le beau style, un des plus souples, des plus élégants et des plus étendus de la langue française d'aujourd'hui.

**PET**

**ALBERT  
PARAZ**

**R**

**O**

**U**

**C**



**ANDRE  
MARTEL**

**HKA**

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

### *Romans :*

BITRU OU LES VERTUS CAPITALES (Denoël). Ep.  
LES REPUES FRANCHES DE BITRU ET DE SES COMPAGNONS (Denoël). Ep.  
LE ROI TOUT NU (Denoël). Ep.  
L'ARCHE DE NOÉ (Denoël). Ep.  
REMOUS (Les Horizons littéraires).  
VERTIGES (Les Horizons littéraires).  
UNE FILLE DU TONNERRE (André Martel)  
L'ADORABLE MÉTISSE (André Martel)

### *Nouvelles :*

LE COUTEAU DE JEANNOT (Pavois).

### *Divertissements :*

LE POÈTE ÉCARTELÉ (Maréchal).  
BARRIÈRES (traduit de l'allemand) (Denoël). Ep.  
UN PETIT COIN TRANQUILLE (traduit de l'anglais) (Pavois).

### *Pamphlets :*

LE GALA DES VACHES (L'Élan).  
VALSEZ SAUCISSES (Amiot-Dumont). *Mystérieusement inépuisable*

### *Film tiré de BITRU :*

L'ARCHE DE NOÉ.

### *Théâtre :*

UN HOMME PRUDENT (Farce en trois actes, inédite).

### *Aux Editions Bressanes ou chez l'auteur à Vence :*

LE LAC DES SONGES, illustré de fresques peintes par l'auteur.  
Préface au livre de Paul Rassinier : « LE MENSONGE D'ULYSSE ». Ep.  
Prix de la Cour d'Appel, 900.000 francs et huit jours de prison.

### *EN PRÉPARATION :*

LE DARD DE LA JOIE, (adapté du Tamoul).  
LE MENUET DU HARICOT (suite du GALA).

ALBERT PARAZ

UNE FILLE DU TONNERRE

II

PETROUCHKA

ANDRÉ MARTEL

*Transmet fidèlement ce que tu as reçu fidèlement, sans altération ni rajout.*

*Il a été tiré du présent ouvrage 40 exemplaires  
sur Alfa Mousse des Papeteries Navarre,  
numérotés de 1 à 30 et H.C. I à H.C. X  
constituant l'édition originale.*

EXEMPLAIRE N° 22

Copyright by André Martel .1953.  
Tous droits réservés pour tous pays.  
y compris l'U.R.S.S.

*Ceux qui trouvent sans chercher, sont ceux qui ont longtemps cherché sans trouver.*  
Un serviteur inutile, parmi les autres.

**Juin 2012**

Scan, ORC, Mise en page

**LENCULUS**

pour la **Librairie Excommuniée Numérique** des **CUrieux de Lire les USuels**

## *Résumé de « UNE FILLE DU TONNERRE »*

*Gorin, j'ai lu « Une fille du Tonnerre », telle qu'on l'a publié. J'ai fourni des éléments à un raffiné du stylo qui s'est ingénié à me fourrer dans des postures humiliantes, exagérant les dimensions de ce qu'on m'a fait endosser. Inutile de vous dire que tout cela est embelli, mais je ne peux pas entrer à la préfecture sans être accueilli par des allusions dont vous imaginez la finesse. Ce qui s'est passé est très simple l'inspecteur Bardot était sur les traces d'un nommé Jimmy, espion international, que dis-je, la quintessence de l'espion, qui a été au service de Canaris, du Deuxième Bureau ; de l'Intelligence Service, de la Guépéou, de la Ligue arabe et du Pentagone.*

*Deux savants ayant disparu, l'inspecteur Bardot a croisé leurs traces dans la maison de Jimmy, rue Xaintrilles, surveillée par la vigilance scientifique de notre collègue Papadacci.*

*Les têtes des visiteurs étaient photographiées, les paroles enregistrées et traduites quand elles étaient en russe, ce qui m'a amené à étudier cette langue, plus facile qu'on croit.*

*Pour essayer de joindre le fameux Jimmy, je me suis rendu en Italie où j'ai gagné l'amitié d'Hachid, dit Lévy, vieux Parisien dont l'occupation essentielle consistait à réaliser des films en couleur et en relief.*

*Remarquons en passant qu'« Une fille du Tonnerre » ne suit pas la mode du film en relief, mais la précède.*

*Les films d'Hachid, dépourvus des tabous des ciné-clubs, atteignent aux sommets de l'art et de l'éthique.*

*On y voit des jeunes gens choisis parmi les vedettes les plus chères se livrer à tous les caprices de l'amour, vêtus d'un masque, de bracelets, de fines chaussures et de bonne volonté.*

*Ces chaussures précieuses étaient imposées par Jimmy, fétichiste des travestis. Cet indice nous a aidés à trouver sa trace.*

*L'acteur Michel Simon, dans cette aventure qui ferait un si beau film, joue le rôle capital qui détermine l'orientation de l'affaire.*

*Venons-en maintenant aux Filles du tonnerre. Lola ayant été fouettée par Irma au service de la police, jure de se venger. Consuelo m'attire dans un guet-apens où, pour complaire aux fantaisies de l'odieux Jimmy, je suis mis par elle, si j'ose m'exprimer ainsi, dans une posture inavouable.*

*Lévy organise à Paris une séance de prise de vue sous le prétexte de donner à Lola l'occasion dont elle rêve, se venger d'Irma. La chose se passera dans le local de mon amie Amanda.*

*Ce grand jour doit apporter à l'inspecteur Bardot l'occasion de mettre la main sur l'insaisissable Jimmy.*

*Au, cours de cette petite fête, Irma est battue, écorchée, empalée par Lola. Moi-même je suis victime de sévices, en un seul mot, par un nègre blanc, personnage, vindicatif, à demi-mort, je réussis à appeler Amanda dont l'arrivée fait fuir la bande au moment où l'énorme pal qui a saigné Irma va lui ressortir par la bouche.*

*Jimmy, traqué par Bardot ; est rejoint dans la villa outrageuse de Consuelo. Ils se découvrent des goûts communs et je peux les voir, déguisés en femmes, s'amusant à des jeux de pensionnat.*

*J'ai à peine le temps de savourer mon indignation qu'ils disparaissent tous les deux dans la grosse voiture de Jimmy.*

*Voilà la matière que j'ai fournie d l'auteur de « Une Fille du Tonnerre », qui n'a pas cherché en savoir davantage et a publié son livre, sans pouvoir nous dire où Jimmy était passé.*



*Cecy est un livre de bonne foy et non pas à clef.  
Toute ressemblance serait coïncidence.*



## CHAPITRE PREMIER

### OH ! CE VICE !

**I**l fallait quand même que j'aille à la préfecture pour toucher mon mois. Je passais dans les couloirs déserts longs comme un intestin grêle, avec cette odeur de rat et de flic, indéfinissable. J'entendis crier derrière moi : « Adieu la pastille ! »... et une porte se fermer.

L'infect inspecteur Courbe que je rencontrai à la caisse s'approcha avec son air faux jeton en me donnant du collègue et me dit devant tout le monde : « Mais qu'est-ce que t'as, on t'a retourné la paupière ? » ce qui dans son argot était une allusion à cet épisode infamant du godemiché, que tous ces imbéciles se lisaient avec une feinte indignation en ajoutant « C'est une honte, voilà des livres qui devraient être interdits. Qu'est-ce qu'elle fout, la police ? »

Quand on, pense que ces anathèmes étaient proférés dans l'autre même de la rousse, par des sbires, poulets et inquisiteurs, on mesure un peu le désordre et la confusion des esprits à notre époque.



Voilà ! Maintenant que j'ai touché ma paye je peux voir venir. À condition de ne pas m'aventurer dans des établissements au-dessus de mes moyens.

Je me sens soulagé. Je suis entré chez Bardot et je lui ai dit ce que j'ai sur la patate. De quoi emplir dix pages de livre, en injures de toutes sortes à l'intention de sa turne et de son turf. Je ne peux pas tout répéter, le Paraz en rajouterait et après je n'aurais plus qu'à filer vers les frontières avec des troupeaux de vaches à mes trousses.

Bardot m'a répondu très calmement. Jamais on n'aurait cru que je venais de lui dire ce que je pensais de sa conduite. Il prétendait avoir agi par ordre.

— Gorin, réfléchissez !... Vous savez qu'ici on apprécie vos services à leur valeur, ailleurs il n'en sera peut-être pas de même !

Là, j'ai bondi !

— Service service !... Mais je ne suis pas un larbin !... J'en ai marre de vous rendre service ! Marre !

C'est là que j'ai fini de vider mon sac. Un torrent !... Je trouvais des mots... des

outrages nouveaux, antiflics. Bardot écoutait en amateur, il acquiesçait du citron ou bien faisait une moue qui voulait dire : « Là, je ne vous suis plus, Gorin, les cognes, tous de la pédale, me semble abusif. Il y en a plus qu'on le croit, mais moins qu'on le dit. »

Il avait le geste ecclésiastique, je le voyais en cardinal, un cardinal qui écouterait les imprécations d'un prêtre ouvrier contre l'adoration perpétuelle.

— Mon cher fils, vous abusez, je vous sens là dans un état proche du délire... Nous reparlerons de cela plus tard, voulez-vous ?...

A la fin il m'a dit :

— Gorin, vous devriez écrire, ça ne rapporte rien mais ça soulage. Et pour vous prouver que je connais vos véritables intérêts, je vous propose une petite retraite instructive, à l'ombre du château de Versailles...

A l'ombre ! Homme ! Vlan !... Je me suis dit, ce salaud va m'enchantier. Non, c'était d'autre chose qu'il s'agissait. Il voulait que j'aille au collège Ivan le Terrible parmi les émigrés, pour pouvoir me lancer sur la trace de ses gironds en fuite derrière le rideau de fer.

— Ici vous êtes le seul assez intelligent pour finir d'apprendre le russe en deux mois. Vous avez le don des langues. Je l'ai bien vu quand nous traduisions les messages ! qu'il a ajouté pour me flatter basement.

C'est cela qui m'a déterminé, je lui ai dit un *non* bien énergique. Ça ne l'a pas empêché de m'offrir un cigare tout en me poussant vers la porte.

— Pensez-y, cher Gorin... c'est une situation que je vous offre... Ne vous emballez pas... Venez me voir jeudi prochain pour me donner votre réponse !

— Ma réponse !... Mon chpatz ! que je lui ai lancé en pleine bouille. Je ne peux plus faire ce métier pourri. Dans ma famille personne ne veut me recevoir depuis que je bosse pour j'targoune maison. Même ma vieille cousine Léonie planque son sac à main et son argenterie quand je viens lui souhaiter la bonne année ! Je n'ose pas avouer ma profession. Je dis que je fais « des affaires ». C'est passe-partout ; des piastres aux pissotières, par l'escroquerie au mariage.



J'en étais à ces réflexions quand ça a commencé. D'abord je me suis dit : « Encore un dingue, un mec qui joue les inquiétants, parce qu'il a lu une série noire ». Je t'en fous, oh pardon, je vous en fous. Du bidon point n'était-ce, je m'en suis vite aperçu. On ne sait pas jusqu'à quel point le cinéma a de l'influence sur les plafonnards. Le tueur est un client des salles obscures. Il y prend des leçons de maintien, il se renseigne sur la mode U.S.A. qui donne le ton chez les saigneurs depuis dix ans.

Pourtant on oublie que dans ce domaine encore c'est la France qui fut à la tête du progrès, Bruant, Biribi, Buenos-Aires On oublie trop.

Il m'a demandé du feu, machinalement j'ai tiré mon briquet, j'ai fait rouler la mollette, c'est à cet instant que je me suis aperçu qu'il n'avait pas de cigarette. Moi non plus..., alors pourquoi me demander du feu ? J'ai dû avoir l'air inquiet et c'est là qu'il a déboutonné son imperméable pour me montrer un rasoir à main ouvert



et aiguisé tout pointu. « Excusez-moi, a-t-il dit d'une voix qui lui râclait le fond du larynx, je croyais avoir une cigarette. » Un petit signe des deux doigts au rebord du bada et il m'a laissé vraiment pensif sur le trottoir.

Mais alors ce qui s'appelle gambergeur !... manque de toc... J'aurais dû sortir mon P 38 et lui répondre à ce méchant : « Le, dix de der c'est pour mézigue... officiel, tu me donnes tes points mon joli »... Ça sert toujours d'avoir de la réplique. C'est ce qui a sauvé Sacha quand les fiffs ont voulu le refroidir en 44. Le tueur s'égare quand on lui rit au tarbouif.

Maintenant j'essaie de me souvenir de sa tronche à ce haricot. Le rasemuche m'a tellement impressionné que je n'ai pas vu le reste. Je suis une petite nature malgré les apparences, les lames me font frémir. J'en ai encore la chair de poule quand je repense à cette saloperie. Je ne me souviens que de ses yeux très clairs et de son bloum, un feutre noir qui lui cachait tous les tifs. Je me demandais bien d'où il sortait ce mironton et pourquoi il montrait sa rallonge comme ça en pleine rue ?

Je voudrais pouvoir dire : « Pouce » Je joue plus ; les potes, je me retire, je vais cultiver mes roses »

Je commence à me sentir glacer par la grelotte et la pensée qu'il est trop tard. J'ai mis mon nez là où il ne fallait pas. Je suis embringué... Je ne veux pas encore me l'avouer mais je le sais. Heureusement que j'ai de l'intuition comme une grand-mère, sinon je serais déjà. « refroidi depuis une paye. Ça m'a donné soit le rasoir vibrant, je suis entré dans un troquet, je connaissais le loufiat du comptoir. Il m'a serré la griffe en me disant :

— J'ai une affaire pour vous, m'sieu Gorin... allez vous cloquer sur la banquette, là-bas dans le fond, on pourra s'expliquer en toute franchise.

— Je m'en tamponne de ton affaire... sers-moi un demi !

Il n'a pas insisté. Il a haussé les épaules. C'est le genre maigrichon dégueulbif. Toujours des tubs de miteux ! Des misérables à vendre, des affaires pour garde-champêtre. Un mec qui pique des citrons chez le marchand d'huîtres Une lope qui pipe la clientèle dans les lavabos !... Un pilon qui se déguise en aveugle de guerre avec des bananes illégales ! C'est ce qui m'écœure le plus qu'on me croie capable de m'intéresser à ces pauvres bougres. Sans s'en douter, il a fait déborder le vase et m'a décidé à lâcher la grande maison, coûte que coûte, sans compter que l'autre cinéma, avec son fil me tracassait dur. J'ai séché mon glass et je suis sorti sans adieu, j'avais besoin de réfléchir.

Il n'y a qu'Amanda qui soit de bon conseil, parce que non seulement elle sait voir le fond des choses, mais surtout parce qu'elle a la franchise de vous le dire. Les autres, ou bien ils ne comprennent rien et ils sont francs, ça, c'est la pire espèce. Ou bien ils sont réfléchis mais prudents et ne parlent pas.

J'ai pris un taxi pour me rendre chez elle. Un tort, en hotte on va moins vite qu'à pinces à présent dans les rues de Paris. La voiture est dépassée, l'avenir est aux pompes et aux nougats bien graissés.

Amanda était de sortie, c'est une nouvelle, une blonde toute jeune qui m'a reçu. Elle était en tutu. Je lui ai balancé le mot de passe des affranchement de la crèche et aussitôt elle m'a fait entrer dans le grand salon et s'est remise à faire des pointes, à lever la jambe à s'entraîner là sous mon pif. Une deux !... Une deux !...

Maintenant les tutus c'est une dentelle invisible ! Ça vous congestionne, ces éclairs sous vos chasses ! Et son air tellement innocent... Une deux !... Une deux !... Le bout de son chausson en satin blanc venait me frôler. Je me réservais. J'aurais dû bondir sur cette sirène, mais je préférais me retenir, jouer les blasés, attendre qu'elle attaque. « Plus qu'on attend, plus que c'est bon », dit soldat Paoli.

Au mouvement de sa chevelure je frémissais. Elle ne disait rien. Elle souriait bien gentiment. Oh ! cette fraîcheur, quenottes, esgourdes, rotoplos ! Ces bras tendres et puis alors de ces molgomes, la ligne. Des choses qui se traduisent difficilement...

Elle s'est arrêtée et m'a demandé :

— C'est vous qu'on appelle monsieur Félix ?

— Oui, ma belle, c'est moi !

— Madame Amanda nous a recommandé de bien vous soigner pendant son absence.

— Madame Amanda est aimable. Et qu'est-ce qu'elle entend par bien me soigner ?

Elle s'est mise à pouffer de rire pour toute réponse comme une collégienne pendant le cours de botanique quand elle étudie les façons de faire du pollen.

Plus je prends de la bouteille plus je me sens une vocation pour la jeunesse des écoles. C'est vrai qu'on ne sait jamais ce que l'on peut devenir dans le domaine du rêve. Faut pas se foutre de ces pauvres vieux qui cherchent leur enfance dans les squares... Passons !

La gosse avec son rire gamin, ses manières mièvres et menues elle m'excitait encore plus. Elle avait un accent, elle roulait les R.

— Vous êtes russe ? que je lui demande.

— Père est russe, mais je suis française.

— Russe blanc ?

— Oui, il est venu en France, après la révolution en 1918.

— Vous n'avez donc jamais vécu en Russie ?

— Non, ma mère était française, elle tenait une boutique de farces attrapes dans le dix-neuvième. C'est à cause des farces attrapes qu'elle a connu père. Il aime beaucoup les farces.

Je lui demandai pourquoi elle avait cet accent puisqu'elle était née à Paris. Elle me répondit qu'elle le cultivait parce qu'elle espérait réussir dans la danse.

Je n'y avais pas pensé.

Et elle ajouta, sans que je comprenne encore pourquoi :

— Et puis, madame Amanda l'a exigé !...

Cette conversation me permettait d'attendre, de me lécher les badigoinces avant de me décider au délice. Elle s'était assise près de moi. Je lui avais pris sa petite main qu'elle ne retirait pas.

Elle me dit son nom, Olga, ça lui allait bien. Vous vous demandez pourquoi je n'ai pas brusqué les choses ? C'est drôle à dire. Je porte des calcifs à manches longues, l'hiver. Ça peut paraître un peu désuet, mais j'y tiens. Une habitude et puis une superstition, je crois qu'il m'arriverait malheur si j'abandonnais mes cal fouettes.

L'été, je ne mets rien, ça compense.

A la réflexion, je suis bien présomptueux, il n'est pas prouvé qu'Olga se soit laissé faire, n'importe, il n'en fallait pas plus pour me retenir. Elle était plutôt du genre espiègle, la petite Olga.

Elle me caressait la main gauche avec une gentillesse primesautière, son autre paluche me faisait des pattes d'araignée dans le cou.

Au bout de cinq minutes de ce régime, je ne savais plus où j'en étais, je me sentais rajeuni d'avoir rencontré comme ça cette petite impertinente.

J'étais là, sur le canapé, en plein paradis. Je ne pensais plus à rien, ni à Bardot, ni au rasoir, ni à Jimmy. Je luttais pour que ça dure jusqu'à la fin des siècles.

Quand je suis redescendu de l'Eden, la mistonne s'était assise devant le piano, elle jouait le ballet de *Pétrouchka*. Elle m'a dit que c'était son rêve de le danser.

Vraiment une fille bien éduquée. J'ai su, par la siffle, qu'elle savait aussi faire la cuisine, la tapisserie et le modelage. L'épouse parfaite.

Elle avait une science du prolongement, de l'apaisement en douceur peu ordinaire. Je l'ai écoutée un instant, et je lui ai demandé :

— Amanda doit-elle revenir ?

Elle s'est arrêtée de jouer et elle m'a répondu qu'elle n'en savait rien, que personne ne lui avait rien dit, qu'elle ne pouvait rien savoir. Ça n'avancait pas, et je me suis remis à me baratiner<sup>(1)</sup>. Le piano ne me vaut rien, ça rend nostalgique. Olga est partie à jouer des trucs lugubres. La taule était devenue triste. Amanda n'arrivait pas.

Il n'était pas loin de sept heures quand la grosse Betty est entrée, Elle s'est étonnée de nous voir là tous les deux dans la pénombre.

— Je te croyais pas si romantique, Félix, qu'elle m'a balancé.

— Je ne suis pas romantique, ma fente J'ai la dent et puis pas qu'un peu. Un romantique, ça bouffe du cresson à même le ruisseau, alors, tu vois ! Mets le couvert, tu jacteras après.

Cette garce pige tout de travers, elle se met à se déloquer. Déformation ! On leur dit, j'ai les crocs, elles s'imaginent qu'on les vise au train. Je me suis expliqué clairement. Elle m'a glissé :

— Accompagne-moi jusqu'à la cuisine ! J'ai quelque chose à te dire.

Olga jouait toujours, je suis sorti sans qu'elle s'en aperçoive. Betty marchait devant moi, en ondulant de sa croupe de jument : J'ai dit : « Arrête, énerve pas l'homme », J'avais envie de lui filer une trempe, à ce gros boudin. Il me fallait ça pour rendre ma vue plus claire, seulement, ce qu'elle m'a dit m'a coupé la chique. Elle avait remarqué une traction devant l'immeuble. « Les trois gonzes qui l'occupent n'ont pas l'air d'être des boy-scouts, je te jure, Félix... Quand je les ai vus, j'ai eu le pressentiment que tu étais dans les parages.

— Pourquoi ?

— Ben, t'es marrant, tu devrais bien te douter qu'avec le turbin que tu fais, tu attires les méchants. »

1 — Baratiner est employé là dans un sens nouveau, les gars qui ont le cafard, qui voient l'avenir en noir, disent « je me baratine », ou « je gamberge du vilain ».

Betty, c'est la confidente d'Amanda, elle est au courant de tout. Rien ne lui échappe, sauf pour l'amour, où elle se remue comme un vrai veau.

— Quand tu seras retirée, je te vois bignole, et comme on sera en régime marxiste, tu rencarderas le parti sur les déviations de tes locataires.

— Tu ferais mieux de rester ici, Félix... Casse la graine pour commencer !

On sonnait à la porte. Une sonnerie impérative. Elle me regardait en dessous. Je me suis mis à serrer les noix.

— Tu le vois, dis, ma vache, que j'ai les flubes, ça te fait mouiller, tu dois te tenir au mur, la joie te paralyse à la pensée que je vais dérrouiller !

— Bouge pas, je vais ouvrir...

Je me suis collé contre la porte et je l'ai entendue qui jaspinaït aimablement. Ouf ! Ce n'était qu'un miché. Elle est revenue me le confirmer.

— C'est un habitué. Un soupeur. Je te jure, il est chou, le mironton..

J'ai le caractère changeant, un rien me fait passer du noir au bleu tendre, de la pétouille à l'imprudence. Cette nouvelle me fit l'effet d'un stimulant.

— On peut matouser ?

— Bien sûr. On a toujours les trous de voyeur. On prend même des photos souvenirs, comme ça, le jour où la préfecture nous cherche des crosses, Trompe-la-mort passe un mot discret chez son pote à l'Intérieur.

— Trompe :là-mort ?

— C'est un de nos clilles qu'est dans la rousse. Il nous sert bien. Il est vrai que nous, on le sert bien aussi. Faut le fesser jusqu'à ce qu'il tombe en syncope. Moi, il me fait peur. C'est pourquoi on l'appelle comme ça.

J'oubliais cette manie des filles de donner des surnoms. Les commerçants le font aussi. Ma tante, qui tenait une épicerie au Kremlin-Bicêtre ; donnait des blases à ses clients.

Un petit vieux qui se tapait des tas de sucreries, elle l'appelait Robespierre. On n'a jamais su pourquoi.

— Viens au trou de mate, me dit Betty.

Elle me conduisit en me tenant par la main. Et quand je dis la main ! Mais je n'étais pas d'humeur à badiner, les yeux me sortaient de la tête.

— Il est arrivé ici le jour où les Fritz sont partis. Il était vêtu en clochard. Petit à petit, il est devenu élégant et bourré de fric. Après la libération, il tirait les billets de sa poche à poignées.

— Il y en a plus d'un qui s'est rempli.

— Oui, ça s'est calmé, mais ça a repris avec la guerre d'Indochine. On a le ministre de l'Ordre et de la Moralité.

— Ce n'est pas lui qui se vante d'avoir fait exécuter plus de français que sous la terreur ?

— Ça m'étonnerait ! Tu penses, un catholique.

Je ne peux pas raconter tout ce que j'ai vu par ce trou de mate-, ils sont trop puissants, ces gens-là. Ce qu'il faut dire, c'est que la petite Olga est entrée, et qu'elle dansait en faisant des pointes pendant que Ginette, déguisée en femme Moujik



avait défait le Bénouse du client et lui administrait une volée terrifiante coup de knout qui agitait ses pauvres petites miches toutes molles.

Olga dansait toujours.

Lit, je me suis vraiment rendu compte de la classe de cette fille. Une dignité, une perfection dans le boulot, à rendre jalouse toutes les Lola, les Irma, les Malfada de la planète.

Je ne pensais plus à la traction, C'est Betty qui me l'a rappelée :

— Ils sont toujours là, tu sais... Regarde !

Derrière les volets, on la voyait bien, la voiture, une noire, et dedans, on pouvait compter les bouillies à cause de la lueur des cigarettes.

Du coup ; j'en ai oublié le client. Pendant que Ginette continuait à le knouter, Zorah était en train d'avancer une table couverte de cristaux, au milieu de laquelle Nana était à genoux, penchée en avant, boutonnée jusqu'au menton, mais les dessous de dentelle pudiquement relevés.

Je suis resté un moment à la- fenêtre, la bagnole était toujours là.

— Tu ne crois pas des fois que ce sont les gardes du corps de ton rigolo, on voit que c'est un homme qui n'aime pas sortir seul. Ils sont peut-être là pour faire le serre pendant qu'il va se régaler.

— Se régaler ? tu ne crois pas si bien dire ! Mais tu gambergeailles, il vient seul. Tu te fais des illusions, mon joli. Sa voiture raflera place de l'Europe. Allez, la table est mise, faut te retaper, tu sais, Félix, t'as mauvaise mine.

— Bon, je viens.

Je disais ça, mais je suis quand même retourné au trou pour voir ce que faisait Olga. Ça me tracassait. Le client s'était assis d'un air très affairé à la table éclairée de projecteurs, avec de la vaisselle finement décorée, et Nana au milieu.

Zorah lui apportait, dans un plat d'argent, une matière brune qu'elle prenait avec une truelle d'or et la collait sur Nana d'un geste adroit du poignet.

Le client avançait la tête et mangeait très rapidement, ce qui le caractérisait, c'est qu'il était surtout pressé, il faisait des gestes d'impatience, il regardait sa montre, il trouvait que ça n'allait jamais assez vite, mais malgré cela, souriant et d'une gentillesse extrême.

Betty était revenue et regardait avec moi par le trou.

— Ma parole ! On dirait...

— Justement, ce n'en est pas. Ceux qui le prétendent sont des calomniateurs. La preuve, il ne peut plus en manger sans autorisation des médecins, c'est mauvais pour son foie, ça le rend tout vert. Et en admettant qu'il veuille en manger, c'est-y pas son droit ? Pourquoi faire qu'on a pris la Bastille.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Paraît que c'est un directeur de journal, il serait même très connu.

— Ce n'est pas ce que je te demande. qu'est-ce qu'il mange ?

— Oh ! une formule à lui, il la modifie bien un petit peu, mais depuis trois ans, elle est restée la même, du raisin en premier, faut toujours commencer par le sang frais. Et puis, des tripes. Amande est en cheville avec le docteur Paul, on est servi avant tout le monde. Il faut que ça soit de la viande fraîche, ou alors, les restes, à condition qu'ils viennent d'être exhumés.

Il est exigeant. Il veut n'importe quoi à condition que ce soit du jour. Si c'est seulement d'hier, il le rend. C'est un délicat, on croirait pas.

— Ça doit être dur à avaler !

— Bah !. Quand c'est bien présenté. Ça sort de l'atomiseur, avec plein de crème Chantilly et un peu de cacao. Vise-le, s'il se régale !

— Ça fait plaisir à voir. Oh mais voilà Olga qui vient danser. Elle lui parle russe, et c'est Zorah qui a pris le fouet des mains de Ginette. C'est une manie alors, ils ne peuvent pas vivre sans leur knout.

— C'est vrai, ils sont tous comme ça. Celui-là fait semblant de ne pas comprendre le russe, mais il tend le foiron quand même. Et vzimm ! Oh ! la la !

— Chacun ses idées !

— Surtout qu'il paie bien. Il fait vivre un tas de gens. On ne croirait pas à quel point il est bon. Un vrai bienfaiteur ! Tiens, rien que le petit gars qui va au laboratoire de la préfecture pour nous rapporter les résidus d'autopsie, il aide toute une famille.

Ce qui me plait le plus, c'est sa Légion d'Honneur. Il faut toujours avoir du respect pour les puissants. Ces gens-là n'arrivent pas à une situation pareille sans capacités. Ils ont bien le droit de se détendre un peu.

Ça m'embêtait à cause d'Olga, mais si ce brave homme ne peut rien sans voir de belles cuisses, qu'y pouvons-nous ? Une si petite môme quand même ! C'est donc pour ça qu'elle devait prendre l'accent russe ! Ces pervers ne bandent plus s'ils ne se croient pas déjà en régime rouge. Je voulais savoir comment elle réagissait. Moi qui en ai vu de toutes les couleurs, ça me choquait, alors elle, cette innocente, qu'est-ce qu'elle pouvait bien penser ? Je l'épiais dès le départ du client qui fila en coup de vent.

Elle était penchée sur le canapé, sa taille mince ployée joliment, comme une fleur sous la brise, la tête dans ses bras.

Quand elle m'a entendu, elle a sursauté, ses lèvres étaient tordues, retournées par une grimace de dégoût et ses yeux brillants de larmes. Elle m'a regardé, elle a vu la sympathie et elle m'a jeté les bras autour du cou en pleurant. Je sentais ses larmes chaudes couler sur mes joues.

— Ce n'est pas possible, disait-elle, qu'il y ait des hommes comme ça !

— Mais si, ma douce. Ce sont des malades. Il ne faut pas vous mettre dans ces états. Supposons que vous soyez infirmière et que vous deviez ponctionner un cancéreux, c'est tout aussi impressionnant. Eh bien il y a des petites élèves de première année de médecine qui font ça sans sourciller, avec beaucoup d'attention,

— C'est bien ce que je me dis, mais il paraît qu'il y en a d'autres qui sont pires.

— Ce jour-là, faites-vous remplacer, je m'en occuperai...

Elle me serrait contre elle, je me sentais vraiment ému, mais pas du tout ce que vous croyez. J'aurais eu honte de profiter de son désarroi.

— Ce sont des malheureux, ces gens-là. Ils ont été complices de tant de crimes et ils s'aperçoivent qu'ils ne seront jamais punis sur cette terre puisque ces crimes les ont portés au sommet du pouvoir ! Alors, ils cherchent à s'humilier ! Et encore plus quand ils sont catholiques. Allons, souriez.

Elle essayait et elle ne pouvait pas.

Betty venait me chercher, la gosse courut vers le piano et se mit à taper dessus pour s'étourdir.

Dis donc, ils sont toujours là, c'est à ta petite pomme qu'ils en veulent.

Je la suivis.

— Le mieux, reste planqué ici. Amanda va revenir, elle te dira quoi faire.

Je n'avais plus beaucoup d'appétit. Betty me forçait pour que je goûte la viande froide mayonnaise, ça ne passait pas, chaque bouchée avait du mal à descendre. Je me suis levé de table pour aller jeter un coup d'œil par la fenêtre de la chambre. Peut-être bien que l'homme au rasoir était dedans, l'outil à la main J'en avais le pressentiment.

Avec des oiseaux pareils, pas moyen de s'expliquer. Bardot n'aurait jamais dû laisser filer Jimmy. C'était sûrement lui qui me montait tout ce cirque. à moins que... Non Je ne voyais pas autre chose.

— Viens finir de dîner, suppliait Betty. J'ai croqué quelques pommes chips.

Je ne pouvais pas envisager de rester dans ce claque surtout juste au moment où j'avais décidé de mener une vie indépendante. Enfin, Amanda est arrivée. Elle était toute pâle. Elle a paru soulagée quand elle m'a vu.

— Félix, m'a-t-elle dit d'entrée, il va y avoir du sang dans la crèche. Tu as vu la traction devant l'immeuble ? Au moment où je passais, il y en a un qui est sorti. Il m'a fait signe. Pépée, j'ai une commission à te faire, qu'il m'a dit. Je suis pas votre domestique, que j'ai répondu. Tu préviendras le matousard qui est chez toi en ce moment, qu'on a deux mots à lui dire, et que s'il veut nous faire sécher devant ta lourde on se verra dans l'obligation de monter pour s'expliquer.

Ça devenait sérieux.

— Comment qu'il était, ce mironton ? ai-je demandé à Amanda.

— Taille moyenne, un imper américain et un chapeau noir bien enfoncé sur le citron. Je peux pas t'en dire plus, il est retourné se mettre l'abri dans la tire... Il fait un temps de chien !

— J'entrave, je lui fais, le balla noir, l'imperméable. C'est l'homme au rasif.

Amanda se remettait de ses émotions et paraissait beaucoup moins préoccupée de mon sort que du petit crachin qui tombait sur Paris depuis le matin.

Je me foutais, moi, de la pluie et du beau temps. Je pensais à ma peau qui me paraissait devenue tout à coup fragile et précieuse.

On entendait la petite Olga qui s'était mise à pianoter dans la pièce à côté. Ça m'énervait.

Va lui dire d'arrêter la musique à ton ingénue, elle commence à nous râper les bonbons.

— Elle est pourtant bien gentille, m'a fait remarquer Amanda. Occupe-toi plutôt de préparer ta sortie au lieu de t'exciter après cette petite. Tu ne vas pas, j'espère, laisser envahir ma maison ?

Comme je ne bougeais pas, elle essayait de m'avoir à l'amour-propre.

— T'as tout de même pas les jetons ?

Elle me lançait ça avec un petit sourire que je ne lui connaissais pas. Un sourire drôle. Ça ne m'aurait pas gêné de lui avouer que j'avais peur, mais je n'avais pas envie de me mettre sous sa protection, il aurait fallu que je me transforme en poussin dans une couveuse, il y a des moments, c'est vrai, oh on n'est pas d'humeur à se faire dorloter.

— Non, justement, patate, j'ai pas les foies, mais avoue que c'est pas fort de se faire buter quand on peut faire autrement.

— Pourquoi te descendre ?... ils veulent te causer. S'ils causent, il y a toujours moyen de s'en sortir. Surtout toi, t'as assez de bagout pour leur raconter une histoire.

— Amanda, tu me fais souffrir !... Qu'est-ce que je peux leur dire, je sais même pas ce qu'ils me...

Elle m'a coupés

— Félix, n'essaie pas de me faire croire que t'es un petit saint... Et le nègre blanc que tu as fait empaler ici, chez moi C'est vindicatif, ces gars-là !

— Moi, je n'étais même pas là, je ne sais pas ce que tu veux dire.

— Enfin, Bardot ne t'emploie pas comme daine de compagnie ?

— Mais, je viens de le laisser quimper, le Bardouille ! C'est justement pour ça que j'ai rappliqué ici, pour tout t'expliquer... Ce matin même Je lui ai dit que j'en avais ma claque de la maison perdreaux, que je voulais plus marnier pour elle, que ce métier m'écœure !

Betty revenait, elle avait engueulé Olga. Au premier coup d'œil, on voyait bien qu'elle ne pouvait pas l'encadrer, cette Russe était de trois tailles au-dessous, mais de qualité tellement supérieure, de la petite chair hors-concours, c'est cela qui la gênait, qui la rendait exécration.

— Ils sont toujours là, j'ai été regarder depuis la chambre, a-t-elle dit.

Ça, on le savait.

— Tu devrais passer un coup de fil à Bardot, dit Amanda, tu pourrais lui faire des excuses pour tes paroles malheureuses, ça te permettrait en même temps de le rencarder sur ta situation présente. Qui sait, il t'enverrait peut-être un car de protection ?...

—Peau de vache ! je lui dis, pour une fois, t'as une idée. Mais c'est la façon dont tu me la balances qui ne me plaît pas. Qu'est-ce que t'as me chercher comme ça ? Tu veux ta dérouillée ? Eh bien ! Quand même, tu ne l'auras pas. Ça me fatigue d'essayer de savoir ce que tu caches et pour qui tu travailles, ça m'écœure à l'âme, surtout quand je pense à tes boniments d'il y a seulement huit jours, ma charogne !

Je l'avais troublée. Elle se demandait peut-être si elle n'allait pas se mettre à table, mais non, il faut être juste, elle avait trop besoin de jouer serré avec les autorités et de s'assurer des protections pour qu'on ne lui ferme pas son établissement. Mais pourquoi me poussait-elle à ramper ?

— Hein ! ça t'amuse de voir l'autre enfigné en train de prendre du fade quand il m'entendra au bout du fil. Tu veux me faire retomber dans ses griffes ! Pas possible, il te paye ?...

Même pas vingt-quatre heures de liberté !... Ah ! je suis voué !...

J'allai composer le numéro de la P. J. C'est Bardot lui-même qui m'a répondu.



— Ah ! c'est vous, Gorin,.. Oh ! vous me gênez... Mais voyons, entre nous... c'est tout à fait superflu... oui... Et alors !... Ah ! bon...Trois, vous dites ! Dans une traction noire !... Intéressant, mais... Ils ne font rien de mal.... Ils attendent peut-être leurs enfants... Ecoutez, Gorin, vous êtes drôle ! Je ne peux tout de même pas mobiliser tout le monde chaque fois qu'un ancien de la maison n'est pas tranquille. Car, enfin, vous avez bien démissionné, n'est-ce pas ?... Quoi ? Vous n'avez pas peur ? alors, c'est très différent... Au fond, vous me téléphonez simplement pour vous excuser... Vous avez été un peu vif, mais c'est de votre âge, voyons !

Il jouissait, le salaud. En plus de cela, Betty et Amanda se regardaient, je les voyais dans la glace, elles clignaient de l'œil. Je ne pouvais pas pleurnicher, je ne voulais pas me donner en spectacle. Une véritable acrobatie, il fallait que j'avoue ma peur sans en avoir l'air. Finalement, Bardouille m'a reparlé de cette école de russe que j'avais oubliée. Je lui ai dit que pour pouvoir aller apprendre le russe, il fallait que je sois vivant. C'était la seule condition. Il m'a répondu que j'étais un garçon plein de bon sens, et qu'il allait m'envoyer du roquefort ! C'est une expression à nous, qui venait de soldat Pitou, pour dire du renfort.

— ...Dix minutes, à peine, descendez à... huit heures vingt. On sera là... Non, non, rien à craindre..., sortez, s'ils montrent les dents, ou interviendra... Compris ?

J'ai répondu « Oui, patron ! », machinalement, et ça a fait éclater de rire mes deux gotons... Elles étaient au comble de la joie, ces dépravées, de me voir ainsi baisser mon froc. Je n'osais plus raccrocher, de peur d'affronter leur regard sarcastique. Je me sentais mollir, devenir bien piètre en vérité. Je passais réellement mal à l'aise les dix minutes qui me séparaient de ma sortie à sensation.,

Amanda a été elle-même chercher une bouteille de cognac et m'a tendu un grand godet à moitié plein en me disant : « Tiens, Félix, ça te donnera un coup de fouet ! »

Là, je n'ai pas accepté, je lui ai balancé à travers le pif son petit verre du condamné. Elle n'a pas moufté. Elle a fait demi-tour comme si de rien n'était. J'ai enfilé mon pardingue et je suis parti sans leur dire adieu.

J'insiste sur ces détails pour faire comprendre mon imprudence due à l'énervement

En descendant l'escalier, je pensais à trop de choses à la fois, d'abord, à cette petite Olga qui m'avait fait tant de plaisir en venant pleurer sur mon épaule, et puis, aux raisons de l'attitude d'Amanda, à son brusque changement. Elle qui était d'habitude si maternelle ! J'en arrivais à me demander si elle n'était pas en cheville avec les gars qui m'attendaient dans la traction, et ces soupçons, sans doute injustifiés, me disaient que je ne pouvais plus compter sur elle. Quand la confiance n'y est plus, autant chercher ailleurs. Et cette confiance, je la reportais sur Bardot qui devait être en position dans la rue.

Il avait trop besoin de moi pour me laisser tomber, je n'avais rien à craindre. Cependant, j'eus un serrement au creux de l'estomac quand j'appuyai sur le bouton de la minuterie. Bzzinn ! La porte s'ouvrit, je m'avançai d'un pas décidé... Ils ne pouvaient pas me servir le bouillon comme ça, d'emblée, cela n'avait pas de sens. Ça fonctionne à réaction, dans ma tête, quand le danger est là, sous mes yeux... J'entends mettre en route le moteur de la traction. J'étais sur le trottoir, et deux méchants venaient vers moi, l'homme au rasoir, les poings bien enfoncés-dans les

poches de sa gabardine, et un autre, immense, une véritable armoire normande. C'était le moment où Bardot devait agir. Les zigues n'étaient plus qu'à un mètre de ma précieuse personne. J'étais calme. J'ai un trac fou avant d'entrer en scène, mais quand je suis sur les planches, j'ai toute mon assurance.

— Alors, messieurs, dis-je, il paraît qu'on veut me parler. ?

Ils s'étaient arrêtés. Eux aussi jouaient leur rôle. Ils ne faisaient plus un geste. Je pensais trop à Bardot, ça m'a perdu, une attitude franchement désinvolte m'eût sauvé. Je jetai un coup de phare à droite, à gauche. Pas la moindre unité de la grande basse-cour... Ils ont profité de mon étonnement pour me bondir dessus, me faire une clé au bras et m'embarquer dans leur voiture. Pas le temps de dire ouf, j'étais fait comme un bleu et je rognais tellement après ce fumier de Bardouille que je ne pensais même pas à l'avenir.

Ils m'avaient passé des canets. C'étaient peut-être des cognes ? Quand ils me bandèrent les yeux, je compris qu'ils n'étaient pas de la boîte. Ce n'était pas dans le style.

— Tâche de bien fermer ta gueule, dit l'homme au rasoir, t'as intérêt à ne pas te conduire comme une chèvre.

Il ricana, en plusieurs couacs de saxo bien séparés par des silences, comme un acteur du Grand Guignol qui veut faire sinistre. Je n'avais pas peur. Du moment qu'ils m'emballaient, ils avaient besoin de moi. Ils ne pouvaient pas me laisser pour compte sans raison. Ils avaient sûrement des ordres.

La trouille me reprit quand j'entendis l'armoire normande qui disait : « Mets la gomme, Lucien, j'ai l'impression qu'on nous file ! »

La randonnée toboggan commença. Je saisisais enfin le plan de Bardot. Je servais encore d'appât. C'est mon destin. Il voulait retrouver, la trace de cette bande grâce à ma petite pêche.

C'était volontairement qu'il n'avait pas fait entrer ses francolins en course avant que je sois emballé.

La voiture faisait des bonds. Lucien était un champion du volant. L'armoire normande lui disait cependant de faire mieux.

— Bordel ! Magne ! Ils ont ramassé un motard.

— Un motard ? dit l'homme au rasoir, t'occupe pas, je vais lui faire danser la java

Il brisa la glace arrière et il se mit à jouer du tromblon. Je ne voyais rien avec mon bandeau. Je me pliai en deux pour me protéger des éclats de vitre. Le rasemuche tira cinq ou six fois. On ripostait.. L'armoire normande se mit de la partie. Il devait mieux viser que le petit méchant, car il dit, après sa deuxième bastos :

Continue, Lucien, maintenant, il n'y a plus de pet !... Je lui ai fait sauter son pneu avant.. le temps qu'il fasse sécher la colle pour lui mettre une rustine à son boudin, on sera en train de s'amuser avec monsieur ! ».

C'était de mauvais augure, cette perspective. Je me redressai. L'air froid me chatouillait le cou... C'est comme cela qu'on attrape un rhume.

## CHAPITRE II

### LES RASOIRS POINTUS

Je devais être en pleine cambrousse, dans une villa bourgeoise. On ne m'avait pas débandé les yeux. Un type que je me figurais énorme (à cause de sa voix profonde) m'interviouvait. Cet abruti s'imaginait que j'étais le rouage essentiel d'un mécanisme qui unissait au moins trois bandes, sans compter, en plus, la Sûreté et la P.J.

— Peut-être que je travaille aussi pour Néguib, je lui fais.

— Pourquoi pas ? Avoue-le Tu bâfres à tous les râteliers\_ Tu sais tout... Alors, pourquoi ne veux-tu pas aussi travailler avec nous ? Hein ! On n'est pas plus salauds que les autres... Et puis, tu n'es pas à une trahison près !

Il me traitait, vous le voyez, plus bas que terre.

— Vous me faites un peu de peine. Ce n'est pas que j'aie une très haute opinion de moi, mais là, vous allez trop loin, vous me prenez pour François Mauriac...

De temps en temps, l'homme au rasoir ricanait. Rien qu'à l'entendre, j'aurais mis ma main sous le couperet qu'il avait passé quelques années de sa vie en maison centrale.

— Vous avez tort, je leur dis, d'employer un gnière pareil. Il va vous attirer des ennuis avec sa folie de jouer les terreurs.

J'essayais de créer une diversion. La seule chose qu'ils voulaient de moi, c'est que je leur retrouve Lévy.

— Des Lévy, j'en connais au moins douze.

— Celui qu'on veut, c'est celui qui s'est occupé de cinéma.

— Moi, mes Lévy s'occupent tous de cinéma.

— Alors, tu ne veux pas nous le dire où il se planque, ton sale youtron ?

Il devenait raciste, l'homme à la grosse voix.

— C'est vilain d'être antisémite, c'est un préjugé.

— Oh ! c'est vrai, pardon. Pouvez-vous nous dire où on peut trouver cet honorable israélite ?

— Mais, je n'en sais rien, je travaille pas pour lui... Je me suis juste occupé de films d'art, il y a quelque temps...

Il exultait :

— Des films d'art, tu dis ?... Des films d'art ! Mais continue, bourrique sale,

continue ! C'est justement ce qui nous intéresse. Nous autres, on est des artistes. On s'intéresse aux films d'art de Lévy. On veut monter un ciné-club. On est aptes à les comprendre, les films d'art de Lévy. Tu entraves, ! dégueulasse ?

— Non !

— Dans ce cas, fini la rigolade... Dédé, fais-nous un cours de dessin avec monsieur...

Dédé ricana... Il fit claquer son rasoir... Je fus saisi d'une frousse insensée, parce qu'ils m'avaient laissé les yeux bandés, je ne pouvais savoir où ils allaient m'attaquer. Il y eut un grand silence... Je me mis à brailler comme un poulet (sic) qu'on égorge, lorsque mon homme au rasemuche, celui que le gros appelait Dédé, s'approcha. J'oubliais de dire qu'on m'avait mis torse nu avant l'interrogatoire. L'armoire normande m'avait saisi avec ses louches de gorille et me tenait bien droit contre le dossier de la chaise. L'autre salaud me faisait des bousilles sur le torse avec sa lame. Je sentais le raisiné chaud qui dégoulinait entre les cuisses.

J'ai horreur de raconter ces trucs-là, c'est du mauvais feuilleton. Je pourrais en écrire quinze pages comme ça. Je me croyais coupé en morceaux. Je me suis aperçu après qu'ils m'avaient surtout écorché et gratté avec la pointe de leur rasoir, mais c'était ça le plus douloureux. La partie la plus sensible du corps, c'est l'épiderme. Dès qu'on enfonce un peu, on ne sent plus rien. Chaque fois qu'une mignonne infirmière vient vous faire une piqûre dans les fesses, le seul moment douloureux est quand elle vous traverse la peau.

Ces bandits avaient trouvé un truc psychologique absolument affreux, ils avaient le vice de me verser doucement du sang tiède, à la température du corps, et je le sentais qui me mouillait les fesses, les douillettes et le velu du pubis, qui était gonflé de liquide comme une éponge.

Je n'insiste pas avec ces saloperies, mais je calculais, je me disais que bientôt, je n'aurais plus de sang, aussi, j'ai flanché quand la grosse voix m'a dit :

— Marque lui un peu le portrait !

A ce moment, je n'étais qu'une plaie, je ne pouvais plus bouger sans une douleur vive et sans que le sang se remette à couler. J'ai crié

— Oh Je vais tout vous dire !... Je suis votre homme... arrêtez, je vais vous dire !... oui ! Lévy !...

Je me voyais déjà avec une figure de monstre à promener sur les grands bouls... Je dirais tout. Tout. Seulement, le hic, je ne savais pas où était Lévy. C'était ça le pire. Comment m'expliquer ? Comment calmer ces sauvages ?

— Alors, tu deviendrais aimable sur le tard, Gorin chéri Lâchez-le, vous autres ! Deux secondes. Mettez-lui sa limace et passez-lui son chandail, qu'il ne prenne pas froid, ce petit !

Le sadique voulait que ma chemise se colle sur les coupures pour que je jouisse en l'enlevant. Ils m'ôtèrent les bracelets et se mirent en devoir d'obéir à celui qui paraissait le chef. La chemise me fit du bien. Une impression de fraîcheur. Je soufflai, je suai ; et tout à coup, une sensation délicieuse !... J'allais aux pommes. On se sent partir, et toutes les douleurs disparaissent, on nage sur un matelas d'air.

J'étais chez des gens qui ne se laissent pas attendrir par un évanouissement de pucelle... Je revins à moi à grands coups de tartes dans le pif. Flaf !



Ils voulaient Lévy.

— Je ne sais pas où il est, je l'ai rencontré aux « Films d'Art, » à Naples.

— Te fatigue pas. On connaît aussi son adresse à Milan, seulement, Il n'y est pas.

La preuve que tout a une fin, c'est que j'ai réussi à sortir des serres de ces rapaces. J'ai pu les convaincre, parce que c'était leur intérêt, de croire que j'acceptais de travailler pour eux, et que je leur vendais mon âme et mon corps. Ce ne fut pas facile. J'ai encore frôlé le rasemuche d'un quart de poil. La voix pâteuse a fini par accepter mon offre. Je devais me mettre en chasse et trouver Lévy tout en continuant à travailler pour Bardot. Il m'enverrait, de temps en temps, un émissaire pour que je lui fasse mon rapport.

— Et pas de salade ! Un faux pas et t'es cuit ! qu'il m'a dit pour conclure.



J'étais fiévreux. J'espère vous avoir fait comprendre qu'il valait mieux ne pas plaisanter avec cet oiseau-là. Il m'avait dit aussi de ne plus foutre mon pif chez Amanda, que ça lui déplaisait. « Que ce soit bien compris ! »

— Mais enfin je ne saisis pas. C'est encore par Amanda que je pourrai le mieux mettre la main sur Lévy.

— Il commence déjà à discuter, ce pourri-là, qu'il dit le Dédé avec son rasoir sous mon nez.

C'était une manie qu'il avait.

— Alors la séance de dessin va recommencer, tu veux encore saigner, dis, mignon.

Oh ! je ne voulais pas. J'acceptai sans discuter.

On me rafistola et je repris le chemin de la bagnole. Je comptais les marches en descendant l'escalier., mes pas dans le couloir. L'air frais de l'extérieur me fit un bien énorme.

Hop ! En voiture. Toujours entre mes deux gardiens vigilants. L'armoire normande en veine d'amabilité m'offrit une sèche. Quand je tirai la première bouffée je faillis rendre l'âme.

— Alors, tâche de filer droit, dit Dédé, nous autres on aime des types régules. Rappelle-toi ce qu'il t'a dit le patron. On veut des rapports. Les films de Lévy et un scénario détaillé de ce que Bardot te fait trafiquer. Compris ?

Celui-là j'aurais bien voulu le tenir un soir dans un coin au bout de mon P 38 bien garni de dragées. Il s'excitait :

— Dis, réponds voir un peu quand on te cause, fumier !... Hein !... Tu fais le bêcheur !... Non ! Tu veux rire !... Eh bien ! mon mignon, on va encore travailler tous les deux... Tu vas voir... Hé ! Hé ! Hé !...

Il était parfaitement féroce, ce tueur-là. Il ne tenait plus de rage et d'indignation légitime, c'était un consciencieux.

— On lui fait la peau, on le balance dans un fossé et on lui pisse dessus, il aura le temps de réfléchir toute la nuit.

— Laisse-le, dit la grosse voix. Tu te crois encore à la libération. On a autre chose

à faire qu'à s'amuser, rappelle-toi. Et s'il n'a pas compris il faut qu'il ait la tête dure. Et il n'a pas la tête dure, n'est-ce pas, monsieur Gorin.

— Rien que lui pisser dessus, qu'il insistait le Dédé, en pleurnichant.

Je ne répondais rien. La colère m'étouffait. J'essayais de me raisonner, de jouer le personnage du gars qui vient de changer son fusil d'épaule, il a fallu que je fasse un effort intellectuel dont je m'admire encore, pour leur demander, de façon à bien les convaincre, ce que ça rapportait.

— Je ne suis pas curieux mais je suppose que des gars qui font un trafic pareil doivent avoir les moyens, alors je voudrais au moins savoir quand c'est-y qu'on passe à la caisse.

— Ah ! ce crime, hurlait Dédé.

— Tais-toi. Il raisonne très juste. Si tu nous donne le Lévy ou seulement ses films, tu auras un bon paquet, que tu pourras te retirer.

Il était devenu bienveillant, il m'enleva le bandeau.

Je voyais Dédé, les yeux brillants, opiner de la tête et faire bravo.

— J'aime pas beaucoup cette expression. Ça peut aussi bien vouloir dire un paquet de bastos dans le tronc, et que je puisse me retirer Boul' des Refroidagass

— Excusez-moi, je me suis fort mal exprimé. Si vous êtes raisonnable vous aurez des biftons de la banque.

— Par petites coupures, haha, s'écria le Dédé.

Il n'insista pas, le gros lui avait balancé son énorme paluche à travers la poire.

— Excusez-le, c'est un énervé.

— Ce n'est pas aujourd'hui qu'il l'a trouvée cette plaisanterie, ça se voit, ça le fait rigoler trop vite.

— C'est exact, il la replace chaque fois qu'il fait ce travail, lui ça l'amuse. Nous, ça nous fatigue.

L'auto ralentissait en ville et je glissais sur les sacs qu'ils avaient mis sous mes fesses pour ne pas tacher la voiture.

— Dites-donc, comment voulez-vous que je me présente avec un costume dans cet état.

— Vous en avez bien un autre. Rentrez vous changer et allez en commander un chez Edmond, rue Tronchet.

Il ouvrit son portefeuille et en tira un paquet de billets assez sales, il mit des gants exprès pour me les tendre.

Il me lâcha près d'une station de taxis.

Monter chez moi, tout seul, pas question. Je me fis conduire à l'hôpital. L'interne m'a appris qu'il n'était pas possible qu'un homme puisse perdre tant de sang à lui tout seul, mon pantalon en était raide. J'ai compris leur astuce du faux sang et des blessures moins profondes que je l'avais cru mais qui m'ont tout de même réduit à quia.

Je souffrais assez pour accueillir leur piqûre de morphine avec délices, Dès que je m'éveillais dans la nuit, j'étais torturé par la rage encore plus que par la douleur.

Voir ça au vingtième siècle, en plein Paris. Je me demandais si je ne devais pas alerter mon syndicat. On avait eu les grèves des postiers et des chemins de fer. Le

syndicat des poulmanns ferait peut-être quelque chose. J'ai téléphoné dès le matin au délégué, et savez-vous ce que ce veau m'a fait observer, d'entrée ? Que je n'avais pas payé mes cotisations.

Il est venu quand même et je lui ai montré mes blessures, il m'a dit que personne mieux que mon chef de service ne pourrait m'aider.

— Mais comprenez-moi, ce salaud m'a laissé occire exprès pour me faire rentrer sous sa coupe. Essayez de vous évader de vos chiffres. Il ne fera rien pour moi. Si ça se trouve, il m'a fourgué sec à mes tortionnaires parce qu'il veut me lancer dans un travail où je laisserai ma peau. Alors, à quoi il sert le syndicat ? Le poulaga moyen doit avoir le droit de retirer ses billes quand on le place devant un truc trop périlleux. C'est la protection du technicien. Dans n'importe quelle corporation il y a des règlements qui interdisent qu'on mette un salarié sur une cuve de métal en fusion.

Le veau me regardait fort ennuyé, c'est comme si j'avais fait un discours à un pied de châlité.

— Moui, moui, qu'il disait, je vais tâcher moyen de voir à voir...

— Qu'est-ce que ça veut dire tâcher moyen. Il faut absolument et tout de suite en rentrant réunir les responsables et leur exposer mon cas.

Il était bien embêté

— Moui, moui, ainsi ferai-je, qu'il disait.

Et il s'est retiré en promettant tout ce que je voulais.

Le résultat ne s'est pas fait attendre, dès l'après-midi j'ai eu la visite de Bardot. Il m'apportait des oranges, le salaud ! Des oranges et un bouquet de roses comme à une accouchée. Je n'avais pas la force de l'engueuler ni même de m'expliquer. « Reposez-vous, Gorin. Je reviendrai demain, le docteur ne veut pas qu'on vous interroge aujourd'hui. » Et il s'en fut sur la pointe des pieds. J'étais en plein délire. Tout de suite après l'effet de la morphine, je voyais un rasoir énorme en même temps que Bardot en tutu rose. J'entendais gueuler et c'était mézigue qui poussait des cris affreux. J'étais dans l'épicerie-mercerie de ma tante. Bardot dansait le spectre de la rose pour moi tout seul.

Mais j'avais cette lame qui m'empêchait d'apprécier la scène. Et cette gueulante qui me revenait comme un écho de la pièce à côté !

Je devais tout de même les pousser réellement ces cris puisqu'un type vint me secouer. C'était le gars de la chambre voisine. Il était en chemise, le bras en écharpe. Gueule pas comme ça, l'haricot, tu nous empêches de pioncer !... J'appelle l'infirmière ? »

Il sortit et revint vite.

— Rien à faire. Cette bourrique est en train de lire « Elle ».

Il se mit à me faire un discours sur « Elle ».

— Quand une infirmière est là-dedans, elle vous laisse crever. C'est d'une connerie calculée sur mesure pour ces patates.

Il leur en voulait. « Faut tous les écorcher vifs » qu'il braillait. Je ne sais s'il parlait d'« Elle » ou des infirmières.

Il est reparti. Je l'ai jamais revu. L'infirmière non plus.

Le lendemain, un toubib entra. Je croyais que c'était pour me soigner. Balpeau Il s'approcha de moi et me glissa au creux de l'oreille :  
— Surtout ne donnez pas trop de précisions à l'inspecteur Bardot...  
Et il s'en alla.



J'ai caché ma rancune quand Bardouille me raconta qu'il était arrivé une minute trop tard. Il avait fait ce qu'il avait pu, le pauvre homme. Un de ses motards était lui aussi à l'hosto. Une fracture du tibia.

— Oui, et moi, on m'a cisailé au rasoir avant de me foutre la tourlousine maous sans raison apparente !

— Voilà ce que c'est que de s'éloigner de l'auberge sans la permission de papa.

Il avait un bon sourire, il n'essayait même pas de faire semblant de nier. Il tenait à ce que je sache qu'il avait fait exprès d'arriver juste en retard.

Pendant plus d'une semaine je reçus régulièrement la visite de ce médecin. Il était aimable, très aimable, mais derrière ses paroles, je sentais l'allusion :

— Alors, cher monsieur Gorin... j'espère que ces plaies n'auront plus l'occasion de se rouvrir... Vous avez failli y passer... Il faut être prudents !

Les infirmières et les externes qui l'entouraient souriaient d'entendre d'aussi bonnes paroles. Elles ne sont pas habituées à voir les patrons si prévenants.

Bardo continuait son petit turbin en persuasion, il insistait sur la convalo avant d'aller avant d'aller chez les popofs faire mon éducation russe.

Je m'installai dans un garni au Quartier latin pour être plus près de la maison-mère : Je me promenais comme un bon bourgeois dans les jardins du Luxembourg. Je profitais de ce court répit pour jouir comme tout un chacun des couleurs du ciel.

Je remâchais tout de même du gris foncé. De temps en temps je me retournais, j'avais l'impression d'être suivi. J'aurai bien voulu voir Amanda, mais chaque fois que je me préparais à composer son numéro de téléphone sur le cadran, je revoyais Dédé et son outil tranchant, ça me faisait froid dans les endosses et je me trompais de numéro, finalement je filtais Bardot pour lui dire un petit bonjour anodin. Je ne voulais pas contrarier la voix caverneuse.

Un matin on frappa à ma porte. J'étais encore au lit. J'ouvris, c'était un curé.

— Je viens vous confesser, dit-il avant que je n'aie eu le temps de lui demander ce qu'il me voulait.

— Asseyez-vous, monsieur l'abbé, je m'excuse, mais je ne comprends pas.

C'était un curé au visage rond, les cheveux coupés en brosse (il tenait son chapeau à la main). De gros sourcils très noirs, très luisants. Il me semblait par instant avoir vu ces yeux-là quelque part.

Il posa délicatement son derrière sur l'unique chaise de ma chambre.

— Eh bien ! voilà, dit-il, vous allez saisir tout de suite. C'est très simple, il serait préférable que vous vous confessiez à moi de temps en temps... Je m'occupe du cercle St-Joseph, c'est un patronage de jeunes gens, à côté de Saint-Sulpice. Tenez, voici l'adresse.

Il me passa un petit papier.

— Je m'appelle l'abbé Gilloir. Souvenez-vous en, mais seulement pour vos confessions, si vous aviez quelque désir de parler de moi à l'inspecteur Bardot, je vous le déconseille, je ne voudrais pas avoir à vous rappeler qu'il faut qu'une cicatrice soit ouverte ou fermée... Fermée, ce n'est qu'une cicatrice... mais ouverte !...

Il parlait lentement, avec une espèce d'accent, il détournait les yeux pudiquement en me proférant ces vives menaces, il baissait beaucoup les paupières, comme s'il voulait cacher son regard.

— Allons bon ! Un ratichon dans la course ! Vous avez, vous aussi, sans doute un rasif sous votre soutane.

Il pencha la tête, l'air navré.

— Hélas oui, mon fils !

Il ne manquait pas de toc ce sac de carbi. La bande était, puissante. Elle avait des mironçons dans tous les secteurs...

Il toussota et reprit :

— Vous perdez de vue que nos amis seraient désireux de rencontrer monsieur Lévy. Vous étiez très lié avec lui, je crois. Vous faisiez du cinéma sous sa direction. C'est une carrière très intéressante que la carrière cinématographique, surtout guidé par un précurseur comme lui... aussi nous voudrions le voir *le plus tôt possible*... Nous n'avons pas l'impression que vous vous êtes beaucoup démené, ces jours derniers, pour le retrouver, il serait adroit de dire à vos supérieurs que vous vous êtes converti, ça vous éviterait d'expliquer vos confessions qui seront nombreuses, j'espère, et puis, vous ferez d'une pierre deux coups...

Il avait l'air de me charrier.

— Ah ! comment cela, mon père ?

— Tant que vous êtes au confessionnal vous avez le loisir de vous réconcilier avec le Seigneur.

— Oui... monsieur le curé, je...

— L'abbé !... Je ne suis pas encore à la tête d'une paroisse.

— ...monsieur l'abbé, je vais réfléchir. Ceci est une autre histoire. Je ne pense pas que...

— Vous avez pourtant une âme ?

— Peut-être, mais je me réserve de...

— Soit, mon fils... je vous laisse absolument libre sur ce plan-là, je vous disais cela à tout hasard, n'est-ce pas. Pour ce qui est de monsieur Lévy, j'espère que vous nous donnerez satisfaction assez rapidement, voilà l'important !

— Mais, certainement, monsieur l'abbé... très certainement, seulement je ne puis griller les étapes. Je risque dans ce cas de compromettre le résultat...

Il me coupa, il n'aimait pas les paroles en l'air, il en vendait.

— Evidemment, cher monsieur Gorin ; je suis venu en toute simplicité pour vous rappeler... vos promesses... et voire intérêt. Et aussi pour que vous sachiez où vous adresser lorsque vous serez en mesure de nous être utile. Sur ce, je vous laisse, j'ai une messe d'enterrement à dix heures... Une fort belle messe, d'ailleurs...



Il se rôda le fond du gosier, se leva, revissa le chapeau sur sa tête, et tout en se glissant vers la porte :

— Oui, une messe de première classe, nous ne sommes pas des sauvages, n'est-ce pas... Au revoir, mon fils... à bientôt j'espère !...

Je l'entendis descendre l'escalier très paisiblement. J'étais ébahi et irrité. Il avait un côté guignol et une onction excessive qui me faisait douter fortement que ce soit un vrai curé.

J'avais déjà essayé de tirer les vers du nez à Bardot au sujet de Lévy, mais dès qu'il s'agit de précisions il cesse d'être bavard. La dernière fois il m'a parlé peinture. Il ne peut pas souffrir Picasso. Ça le rend éloquent, cette haine. À moins que ce ne soit un truc pour répondre à côté de la question.

Dès que j'étais seul dans cette chambre, je ne pensais qu'à chercher les issues de secours, le moyen d'échapper à la fois à Bardot et au gang des rasoirs. J'étais un pauvre petit échoué le long d'une plage, et derrière chaque rocher, derrière chaque touffe de fougère, il y avait un dégauchisseur, un furieux pour me découper, et ce curé déjà prêt pour mes funérailles.

La femme de ménage entra, jeune, pas mal roulée, précédée d'un rire satisfait.

Je lui dis qu'elle pouvait travailler, que sa présence ne me dérangeait pas. Elle gloussa et se mit à l'ouvrage.

La présence de cette fille me tirait de mon noir bourdon.

De dos, elle avait une croupe large et tendue, des mollets pas très fins, velus. Comme elle se rasait, le poil repoussait raide. Une grosse cheville. Baste !... Elle valait bien un madrigal.

Je profitais de ce qu'elle farfouillait sous la commode avec son balai pour m'approcher d'elle » et lui passer la main dans le dos. Elle ne broncha pas. Je m'enhardis, pas de slip, et une toison emmêlée.

Ce n'était pas du raffiné, mais on se lasse des amours régence, un retour à la pré-histoire rajeunit. Ce fut simple et roboratif. Pour rester dans le style, je lui appliquai une claque sur son puissant derrière, qui en verrait d'autres.

— T'es contente, Mimi ?

— Je m'appelle pas Mimi, mon petit nom c'est Marguerite.

Elle se mit à rire. C'était une fille d'un naturel heureux.

J'étais là en train de me rajuster quand la porte s'ouvrit brusquement. C'était le curé.

Sans perdre contenance, il dit :

— Oh excusez-moi... j'avais oublié mon bréviaire... Heu ! oui... là, sur votre table de nuit...

— Pourriez tout de même frapper avant d'entrer...

Il sourit, jeta un coup de sabord vers Marguerite et dit :

— Oh ! vous savez, je ne me formalise pas, mes chers enfants... Je suis un prêtre progressiste, ne l'oubliez pas, monsieur Gorin...

Et il mit les bouts. La gourde ne trouva rien de mieux que de rire encore. Du coup, je lui filait une tourlaga maison. J'avais besoin de me calmer.



Je n'imaginai pas qu'une petite fantaisie en passant puisse m'attirer, des ennuis. Au milieu de la nuit, elle vint gratter à ma porte, Elle en revoulait. Je lui fis ce plaisir sans trop d'enthousiasme. Aie ! C'était la nièce du patron. Le matin il vint nous débouter du lit à grands coups de pompes. Il voulait porter le deuil : détournement de mineure... Marguerite n'avait même pas dix-sept piges. Bref, à huit heures j'étais à la rue. Plus qu'à aller au quai raconter ma mésaventure à Bardouille.

— Si vous ne vous intéressiez pas à la première fille venue, ça n'arriverait pas, dit-il.

— Tout le monde n'a pas la chance de rencontrer un déménageur !

Il me proposa de coucher au dépôt en attendant mieux.

Je refusais l'offre bien poliment.

— Alors, fit Bardot. Il ne vous reste plus qu'à filer chez les Russes... Vos blessures sont cicatrisées... Faites voir votre poitrine,

J'ouvris mon gilet et ma chemise... J'avais le torse tout sillonné de traits roses.

— Je n'ai pas de conseil à vous donner, mais vous feriez bien de faire attention, Il y a des gens qui vous en veulent, des gens qui ne regardent pas aux méthodes à employer pour se venger.

Je lui demandai des nouvelles de l'enquête qu'il avait entreprise pour trouver mes agresseurs. Il m'assura que cela marchait bien.

— Notre train-trains habituel, Gorin. Vous savez ce qu'il vaut... La police française n'aime pas, se presser... Partir à point., on arrive !...

Nous étions dans son nouveau bureau, celui dont les fenêtres donnent sur la Seine. Le poêle ronflait. L'air était tiède. On se serait cru chez un petit patron provincial. Je l'enviais presque... Il était, là, à l'abri du sort, attendant sa retraite en faisant un affreux métier avec la conscience à l'abri du vent.

De temps en temps on entendait un hurlement aigu vite étouffé. Un interrogatoire l'étage au-dessous.

Bardot s'assit, bourra sa pipe, et se mit feuilleter un dossier...

— Voici des indications sur la boîte où je vous envoie étudier le russe. Ils demandent un professeur de culture physique pouvant donner des leçons de français.

«Achetez-vous un chandail à col roulé, un petit chorte et des espadrilles. Vous coucherez la-bas. On m'a dit que l'ambiance y était familiale. Voyez que je ne vous surmène pas. Pour la culture physique y a des manuels, c'est aussi facile que l'histoire ou le latin...

— Oui... je m'arrangerai, mais dans tout cela l'étude du russe ?

— Elle est prévue dans le contrat. C'est votre salaire avec la nourriture et le logement. Que demandez-vous de mieux ?

— Un peu plus d'argent de poche, dis-je timidement,

Sacré Gorin !... Ce que vous êtes gourmand ! Eh bien ! nous ferons un petit effort. Je vous compterai dans mes frais de déplacements avant de vous mettre votre salaire de côté. Mais attention, n'allez pas rêver. Je fais, un sacrifice pour que vous appreniez le russekof, seulement je veux être récompensé. Vous pensez bien, on en trouve à la

---

pelle des types qui parlent russe, je vous fais confiance. À vous de ne pas me décevoir !

Là alors, je ne pouvait plus tenir.

— Ecoutez, mon salaud, pour aller se farcir la mission extra-spéciale, la randonnée au pays des fleurs et des centenaires, là-bas derrière le rideau il ne doit pas s'en trouver l'herbe des pigeons sur l'asphalte parisien.

« Il faut un gars comme moi, qui soit tenu de tous les côtés. Si au moins vous m'aidiez à retrouver Lévy pour calmer le gang des rasifs.

— Je m'en occupe. Je le retrouverai plus tôt que vous le pensez.

Il avait cet air cachottier injustifiable, sinon par des souvenirs d'enfant trop fessé.

On peut me reprocher de m'exprimer en argot sous la colère mais c'est une langue qui justement n'admet pas ces détours. Elle va droit au but et elle oblige l'autre à cesser de blablater. Je lui redis ce que je pensais, ça tenait en peu de mots. Il avait l'air effrayé, il voulait que je ne parle pas si fort, il ralentit comme à regret son mouvement onctueux de savonnage des mains et me répondit avec un éclair dans le regard et en baissant la voix :

— Pour ça, Gorin, il faudrait que je vous voie dans un endroit plus sûr.

— Elle est raide ! Quel endroit plus sûr qu'un burlingue de la rousse. Non mais dis, tu te fous de ma gueule.

Je m'étais levé. Il ne bougeait pas et me regardait de côté.

Je revoyais tous les tours qu'il m'avait joués ma colère qui montait semblait le rendre humble et lui affaisser les épaules.

— Grosse morue, lui dis-je.

Il tourna de l'œil.

— Goyot ! Taxi !

Il levait sur moi ses longs cils tremblants mais il se reprit et me parla d'un ton uni qui tentait de faire oublier mes éclats de voix et pour conclure, me dit en chuchotant :

— Si vous avez un peu d'amitié pour Lévy, ne les aidez pas à le trouver, ils veulent détruire ses films qui permettent de reconnaître leurs agents. Et c'est pour cette même raison que d'autres paieraient cher pour avoir ces films.

— Et moi, qu'est-ce que je fais entre les deux ?

— Prenez parti ou pour l'un ou pour l'autre.

— Mais je ne veux prendre parti pour personne, je veux me retirer de l'affaire, je n'y suis pour rien.

— Vous retirer où ?

— Je ne sais pas, filer au loin.

— Le mot loin n'a plus de sens. En quatre jours d'avion ils sont au bout du monde. Où fuir ? Au Venezuela, au Brésil ? Ils vous y attendent. Aux Etats-Unis ? Ils y ont leur trésorier. En Chine ? Elle est à eux. Peut-être en Afrique, dans une forêt, déguisé en noir. Vous y aviez un ami, il a fait l'expérience pour vous, il a pris vos papiers. Ces papiers étaient si peu sûrs qu'il a dû en changer<sup>(2)</sup>. Réfléchissez, la preuve est faite.

---

2 — Voir « *L'ADORABLE MÉTISSE* » (préfacé par le Maréchal Juin).

— Alors, quoi ?

— Allez vous cacher chez les Russes. Chez les blancs d'abord, et d'ici que le gang vous trouve je vous promets d'avoir réglé l'affaire Lévy.

Je le mis en deux mots au courant de l'abbé Gilloir mais, par frousse, sans trop de détails.

— Au moins donnez-moi une indication qui leur fasse croire que je cherche Lévy, je ne sais même pas comment m'organiser. Hier, j'ai paumé une journée à glandouiller à droite, à gauche, à regarder les vitrines rue Bonaparte. Je dois aller me rencarder au sujet de cet abbé Gilloir. Peut-être qu'il m'a bourré le mou, que ce n'est pas un vrai ratichebock.

Bardot tenait à son idée des Russes. Il se mit à m'expliquer que la boîte en question à Versailles avait été créée en 1933. Les Amerloques préparaient déjà à cette époque une légion de Russes blancs contre le bolchevisme. C'était là que les futurs officiers de cette armée devaient se former. La plupart des profs étaient des émigrés de 1917 ou des descendants d'émigrés.

Je le questionnai par lassitude :

— Les élèves sont nombreux ?

— Une cinquantaine. Il n'y a que trois classes, vous n'aurez pas beaucoup de travail. Le directeur est un ex-général de l'armée du Tsar. Il a près de deux mètres de haut. Très facile à manier. Il suffit de flatter ses travers... Vous êtes assez doué pour ça, je vous fais confiance... Il aime la vodka et les pipes, les vraies, pour fumer. Il a une collection de pipes extraordinaires... Offrez-lui une pipe baroque, il vous en sera reconnaissant jusqu'à la fin de ses jours. À vous méfier d'un Français, le professeur de littérature, Georges Labroche. C'est un admirateur de Fougeron.

Je m'esclaffai :

— Oh ! De là à se méfier... Je commence à croire, inspecteur, que vous cherrez.

— Non ! non ! Gorin... En plus de cela, il ne lit que l'*Observateur*. Un imbécile est toujours dangereux. J'ai tout de même vingt-cinq ans de burin sur la place de Paris... J'ai dix mille tests pour vous prouver que le type d'homme qui lit l'*Observateur* est plus redoutable par sa bêtise que toute la bande à Bonnot armée de lance-flammes...

Bardot ne put continuer son exposé, on venait le chercher pour quelque chose de grave. Il s'excusa, il m'écrivit l'adresse du collègue Ivan sur un petit bout de papier. À moi de me dépatouiller chez ces popofs.



Ça ne me disait rien. Si j'apprenais à fond le russe je devenais si précieux qu'on me parachuterait de gré ou de force chez les cosaques.

Avant de risquer ça, je voulais me renseigner un peu et puis dire à cet abbé Gilloir de faire patienter la voix pâteuse.

J'attendis soldat Pitou à la sortie pour lui demander son avis. Lui, il avait trop lu de romans d'espionnage. Ou plutôt regardé trop de bandes dessinées. Il y a beau temps qu'il me lisait plus. Il avait le raisonnement infrascientifique. Pour lui, Lévy ne se contentait pas de faire des films érotiques.

— Ça, disait-il, c'est sa couvrante ! il y a des mirontons qui se mettent exprès en difficulté avec la piaule j't'argougne... de telle façon qu'on ne puisse pas les soupçonner sur un autre secteur. Ils partent de l'idée que les perdreaux se figurent qu'un délinquant repique toujours au même turf, qu'un voleur ne peut devenir escroc, un escroc hareng, etc... Le mec peut tranquillement faire son gros boulot. Les bourres sont bien trop heureux de les faire marron pour des vétilles.

Lévy avec ses photos, ses films pornos, Il leur dore comme ça la franche depuis bientôt huit piges. De temps en temps il se laisse enchâter pour la forme... Il douille. Il invite les caïds à venir se délecter en séance privée. Et même pas mal de poulets le sollicitent pour poser, pour faire la frime dans ses courts métrages. Ça leur donne un peu de fraîche à la fin du mois. Le flouss qu'on n'annonce pas à bobonne et pour cause !....

Il aurait pu continuer comme ça indéfiniment à parler pour ne rien dire.

Je le laissai et j'allai près de Saint-Sulpice au patronage Saint-Joseph où on voyait de la porte vitrée les jeunots jouer au foutebôle à main et boire de la limonade.

On m'amena au bureau de l'abbé Gilloir qui baissa tout de suite ses yeux brillants comme deux perles de prisunic, pour que je ne les voie pas.

— Mon fils je vous écoute...

— Monsieur l'abbé, pour pouvoir retrouver Lévy, il faudrait que vous me donniez la permission de me rendre chez Amanda. Comprenez-vous, elle seule peut...

Il me coupa :

— Mon fils, la filière d'Amanda, nos amis l'ont exploitée. Pour cela, ils n'ont pas besoin de vous. Cherchez ailleurs.

Quelqu'un arrivait, il renouvela à haute voix ses avances pour que je fasse pénitence. Je refusai très poliment, je n'étais pas encore au point.. je verrai plus tard.

— Je comprends vos scrupules, mon cher fils, mais croyez-moi, dans votre métier il vaut mieux être en paix avec le Seigneur, il peut vous rappeler d'un moment à l'autre.

Il m'avait fait cette réponse sinistre du ton connaisseur dont l'épicier vous recommande un bleu d'Auvergne bien gras.

Il me dit de revenir à six heures et referma sa porte mais en gardant son chapeau, ce qui m'étonna. J'attendis au coin de la rue et il ne tarda pas à sortir. Je le suivis, se dirigea vers l'église Saint-Sulpice. J'entrai, et là je le vis dans l'église presque déserte s'avancer vers un confessionnal où il y avait déjà un homme agenouillé dont je voyais le pantalon gris et les semelles de crêpe.

Il ouvrit la porte et s'assit comme s'il avait été un vrai curé. Ça me paraissait un rendez-vous idéal pour qui n'a pas envie d'être reconnu.

Je regardai le nom du prêtre, ce n'était pas le sien. Je tournai autour, tendant l'oreille. Même en m'approchant le plus possible, je n'entendais que des chuchotements. Ça durait depuis plus d'une demi-heure, je me dissimulais contre un pilier en me retenant au mur par les mains quand tout à coup je me sentis tirer en arrière. « Hop ! Par ici la bonne soupe. On le tient enfin, ce saligaud ! »

Je n'eus pas le temps de faire un mouvement pour me débattre. On m'avait passé une paire de menottes. On m'emballait brutalement vers l'extérieur. La lumière du



jour m'éblouit, je me demandais ce qui m'arrivait. J'étais entre deux gaillards gras et rouges.

— Alors, comme cela on fait les troncs ?

— Mais, vous êtes cinglés... je...

— Tu t'expliqueras devant le commissaire... depuis le temps qu'on cherche à te poisser.

Ces alcooliques s'étaient trompés de client. Ma station prolongée près d'une caisse à sous leur suffisait.

Ce pépin juste au moment où j'allais pouvoir repérer un de ces féroces du gang des rasoirs et peut-être remonter jusqu'à leur repaire !

J'essayai de parlementer avec les argousins. Ils ne voulaient rien entendre. Un troupeau se formait pour nous escorter.

— Toutes les sales crapules on devrait les pendre, dit une rombière, qu'est ce qu'il a fait ?

Il y en a quand même qui se renseignaient sur mon crime... Une voix d'enfant piaillait :

— Il a volé dans le tronc des pauvres !

Oh alors, ce fut la ruée. On voulait me liquider sur place.. Salaud !... Canaille !... Voler les pauv !..... Ah Quelle honte !...

— Vas-y toto, à coups de pébroque sur le citron, et hop, des glaves sur le portrait.

Le car me parut une oasis vu la circonstance, ça ne dura pas, la foule, à la porte, me proférait encore des injures, quand les cognes commencèrent à leur tour à me tourner une mayonnaise...

— Pas possible, je leur dis, ça doit faire une paye que vous n'avez pas eu un paumé de truand à vous foutre sous la dent, vous rattrapez le temps perdu.

— Que voulez-vous, me répondait le brigadier, un gars distingué Dans ce quartier, on n'a pas de crouilles, d'arméniens, de manouches ou de vinasseux chaque soir pour se passer les envies. Un tireur de tronc c'est une aubaine. Un artisan de la fauche, un type sans lieu ni foi, alors, on peut y aller de bon cœur. Aucun risque.

Et il rigolait pendant que les autres me sonnaient.

— Tas d'enculés, je leur disais.

Ils m'avaient poussé dans une pièce du commissariat réservée à cet usage, ils me bourraient à coups de grolles avec application et pour se donner bonne conscience, essayaient de se monter le bourrichon :

— Allons, avoue, salaud, c'est toi qui fais les troncs des églises ? Hein ?... !!!!!

Je gueulai :

— Oui, oui !

Pas question de battre à gnone dans des circonstances pareilles.

J'avouai tout... On me tendit une feuille dactylographiée qui devait être prête depuis quinze jours.

— Signe !

J'écrivis mon nom péniblement. à ce prix j'allais avoir la pais. J'entendis une voix dans la pièce à côté qui disait :

— Mais oui, monsieur le chanoine, il a tout avoué !

Et la voix du chanoine répondait :

— Monsieur l'inspecteur, toutes mes félicitations... je penserai à vous dans mes prières...

Je voulus placer un mot, demander qu'on téléphone à Bardot : « La ferme ! » Positif. C'était le bricard des vaches à roulettes qui s'occupait de moi tout spécialement.

On me boucla dans la cellote. On me laissa croupir toute la journée dans l'urine et le moisi. Je n'avais même plus la force de penser. J'étais hébété, à moitié crouni. Je ne pouvais poser mes fesses douloureuses sur la banquette. J'étais dans les vapes tout debout. Je me rappelle juste les gros rires qui partaient de temps en temps de la salle de garde. Belote et re et dix de der.



C'est seulement une fois transféré au dépôt que j'ai pu appeler Bardouille. Je connaissais les gâtes, ils étaient stupéfaits de me voir sous clé pour vol à la glu.

— Avoue que t'es tout de même un peu con de te livrer à ce sport de vieilles taupes, me dit le gardien-chef.

Je ne pouvais pas lui expliquer à lui non plus... je le laissai dégoïser... Par égard quand même il me mit dans une cellule du premier avec un satyre « bien peinarde », m'assura-t-il.

Celui-là, s'il s'exprimait par gestes il avait ça pour lui qu'il ne parlait pas, ça valait mieux, j'avais besoin de silence pour réfléchir.

Enfin Bardot arriva, il ne donna pas le temps de broder. Il était convaincu de ma culpabilité. Il se préparait à gueuler au charron... Mais quand il vit la Mère que les roussins de Saint-Sulpice m'avaient faite, il ne se sentit pas la force de m'incendier, tellement il était admiratif.

— Ils travaillent bien par là-bas. à l'occasion je les recommanderai au grand patron. Ils ont de bons sujets même dans ce quartier tranquille. Ça fait plaisir.

Je bredouillais.

— Non... ne me racontez pas d'histoires... Je connais votre pedigree. Tout de même je vous croyais plus intelligent. Les troncs !. C'est du vice!... Hein ! Du vice !...

— Ecoutez...

— Je n'écouterai rien... Je sais seulement que vous deviez apprendre le russe à Versailles et qu'au lieu d'étudier vous allez piquer dans le tronc des pauvres à St-Sulpice. Si je n'étais pas là pour vous sortir du bain une fois de plus, demain vous passeriez en flague<sup>(3)</sup> devant le Président-minute... Il vous collerait deux piges sans vous regarder.

Bien sûr vous ferlez appel, mais tout de même il vous faudrait tirer dix ou douze marquets dans les prisons. Vous trouvez ça malin ? Vous vous prenez pour Arsène Lupin ? Je me demande bien pourquoi je vous fais confiance ? Vous me couvrez d'injures ! Vous me haïssez !... Vous...

Je protestai, non, ce n'était pas lui que je haïssais, c'était ce travail de donneuse... Je laissai passer l'orage.

---

3 — Flagrant délit.

Ça ne servait à rien les explications. Je me serais répété et lui aussi. J'ai assez d'expérience pour savoir que ça ne vaut pas une fatigue de plus.

D'autant qu'il devait bien se douter qu'il y avait erreur, mais ça l'arrangeait trop de me croire coupable. Ça lui donnait une auréole. Il me tirait de l'enfer une fois de plus. à jouer ce jeu-là, autant trouver une excuse qui rapporte.

— En admettant, ça prouverait que je n'ai pas assez d'osier pour joindre les deux bouts, fallait que je me fasse un petit supplément ! Alors il me promit des merveilles... un tas de jonc haut comme la Tour Pointue... Puis, brusquement, il me lorgna :

— Oh ! mais avec cette tête vous n'allez pas pouvoir vous rendre immédiatement à Ivan-le-Terrible ! Vous n'êtes pas montrable !

C'était juste, j'avais une touche cassée sur le devant et des bleus, des plaies sur toute la tronche. Je n'étais pas présentable comme professeur, il fallait se rendre à l'évidence.

J'attendrais que ça s'arrange. Voilà ce qui fut décidé. Bardot exigea que j'aille habiter chez lui, afin qu'il puisse mieux me protéger.

— Puisque vous vous conduisez comme un enfant de six ans, conclut-il, avec ce ton de bon père de famille qui me hérissait chez les flics et chez les messieurs qu'on rencontre le soir dans les pissotières.



Je me méfiais, vous pensez, dans l'appartement de Bardot. J'y étais en repos dans la journée. Je n'avais pas envie de bouger et le soir j'étais bien trop mal pour craindre ses entreprises. Du reste un médecin venait me soigner et même un dentiste avec son matériel portatif. Ce n'est qu'au bout de quelques jours, quand j'allai mieux, que je le vis se pomponner, se retrousser les cils, se poudrer, se passer une légère couche de rose aux lèvres et se promener dans une robe de chambre qui virevoltait comme une corolle sur ses mollets énormes, et ne demandait qu'à se relever ou à tomber.

Je faisais le dolent par prudence. Ce qu'il y a eu de bien dans cet intermède, c'est qu'il a fini par m'exposer assez franchement ses vues sur le gang.

Espions russes ?... On ne pouvait rien prouver. Ils étaient bien trop méfiants, il n'y avait pas un seul communiste inscrit dans ceux qu'on connaissait, l'abbé Gilloir et le médecin de la clinique ? Inattaquables ! Jimmy ? Il en est sûrement, ne serait-ce que cette rage qu'ils ont de vouloir récupérer les films. Mais viendra-t-il lui-même ? C'est bien douteux, il est trop grillé par ici. Lola ? Aucune nouvelle récente.

Tiens, tiens, il avait l'air de savoir où était Lola. Je lui ai posé à trois jours de distance plusieurs questions, des recoupements. Ou bien elle travaillait pour lui, ou bien il la faisait filer. J'étais content de savoir qu'elle se portait bien. Et toujours fille du tonnerre Mais loin d'ici pour le moment.

Il n'y avait qu'Irma restée fidèle au poste qui pourrait nous aider. Il y tenait. Elle avait connu tous les sadiques de la gestapo qui maintenant doivent avoir repris du service là où ça paye.

— Seulement, elle ne voudra pas s'allonger. Elle a son petit nibé peinard à la

maison. Et depuis qu'elle s'est fait empaler, il lui faut du solide. Même un Julot caressant comme vous, ça lui paraîtra négligeable, mon cher Gorin.

Je le voyais qui me tournait autour, qui me laissait apercevoir ses pectoraux énormes et mesurer son derrière, de cheval. Je me demandais si je n'allais pas retourner à St-Sulpice et promettre au corbac une fidélité absolue, c'était le moindre risque. Surtout que Bardot me prenait la taille avec des inflexions très louches dans la voix.

J'ai commencé à me sentir frigo dans le périnée quand il a cessé de me dire vous. Il ne me tutoyait pas encore, il n'osait pas, il disait on.

— Alors, on est tout songeur !

Ça, c'est dangereux. Je me débarrassai de lui d'un coup de coude dans l'estomac, il faillit pâmer. Je ne pouvais plus rester, ça devenait périlleux.

## CHAPITRE III

### UNE PÉPÉE TERRIBLE

Quand je me présentai enfin au collègue Ivan-le-Terrible, il pleuvait depuis le matin, j'arrivais en pleine fête. On souhaitait l'anniversaire du général Ivanovitch Goussine. Le directeur, l'amateur de pipes étranges, était déjà sérieusement allumé. Il avait une bouteille d'alcool à la main. Il commença par me rouler une saucisse. Il paraît que c'est la façon de se dire bonjour chez les Slaves. Je tournai la tête avec difficulté, il me fit un suçon sur la joue. Il avait des favoris d'archiduc et des moustaches à la Staline.

— Monsieur Gorrine, cela fait dix jours que nous vous attendions. Soyez le bienvenu parmi nous... Vous allez participer à notre petite fête. Les élèves sont au dortoirrr... Nous sommes entrre hommes.

Entre hommes, pas tout à fait car j'eus l'agréable surprise de trouver Olga, la petite dernière d'Amanda au milieu de la foire. Elle me sembla gênée. Je voulus tout de suite la mettre à l'aise. J'ouvris les bras comme un père qui retrouve sa petite fille.

— Olga ! Oh ! chère Olga ! Ça alors ! Quelle divine surprise

— Mais cette jeune fille ne s'appelle pas Olga, dit le général... vous devez confondre, cher monsieur Gamin ! Elle s'appelle Xatioucha.

Olga rougit, baissa les yeux. Il y eut un court silence. J'avais mal compris le nom.

— Oh ! Pétrouchka ! Je m'excuse, dis-je, mademoiselle ressemble à une ancienne élève...

Le général eut un gros rire. Ah ! cela l'amusait...

Il riait d'autant plus fort qu'il y avait moins de raison. Ce sont des innocents. Le même rire secoua tous les autres popofs. Une poélade comme un tonnerre. Ces Russes rient comme s'il fallait lutter contre l'ouragan des steppes.

Je me mis de la partie par politesse. Quand ce fut fini on me présenta :

— Gorrine, c'est bien un nom russe, mais Pétrouchka ce n'est pas un nom de femme, c'est un nom de guignol, de marionnette.

— Et ça ne peut pas se dire à une femme ?

— Vous pouvez à Paris, si vous aimez le persil. C'est une herbe piquante, dans ce sens, cela peut aller à une jolie danseuse.

Cette plaisanterie intraduisible les portait à rire de nouveau. Pétrouchka étant en russe le mon familial du persil.



Je serrai la main à chaque prof popof en faisant une jolie courbette. Moi qui venais là enseigner la gymnastique, j'étais loin d'être le plus costaud de la bande. Surtout mal fichu comme je l'étais, fragile à souffrir de leurs grands coups de battoir sur l'épaule, je ne faisais pas sérieux comme athlète. J'avais heureusement dans ma valise une pile de bouquins sur la gymnastique suédoise et la méthode Hébert. Presque tous ces Russes étaient grands et alcooliques. Les petits étaient alcooliques aussi, le général Goussine, dont on fêtait l'anniversaire, qui dirigeait le cours moyen, me dévisagea d'une drôle de façon. Je me demandais s'il ne faisait pas, lui aussi, partie de la bande.

Tout de même non, Bardot n'était pas si bête. Mais je me devais de soupçonner tout le monde, même le moindre gosse qui jouait dans la rue à la marelle.

On me versa de la vodka... et on ne s'occupa plus de moi, à part Olga qui me jetait des coups de phare par moments. Elle riait et c'est moi qu'elle appelait Pétrouchka.

J'étais un peu dépaysé... Je me croyais seul comme Français, mais il arriva ce Labroche, celui dont Bardot avait dit de me méfier. Il m'entreprit sur-le-champ. Il m'attendait avec impatience.

— C'est très difficile, me confia-t-il, de pouvoir discuter avec les Russes blancs ! Ils sont incapables de comprendre certaines vérités, de les entendre même...

C'était un type maigre, bigleux, voûté, qui vous parlait dans le pif comme pour bien vous faire respirer l'odeur de sa bouche. Une odeur épouvantable, il va s'en dire...

La bande d'ivrogne se mit à brailler une chanson nostalgique. Olga laissait aller sa tête sur l'épaule du capitaine Glaewsky, le professeur du cours supérieur. Elle avait un peu pinté, ses yeux étaient humides, elle me coulait des regards bleu ciel qui voulaient dire : motus ! je compte sur votre discrétion... soyez sans crainte, je vous récompenserai !...

C'était une promesse qui valait et m'empêchait d'écouter les discours de ce Labroche, qui prenait parti pour les Mau-Maus, assurant que les colons massacraient ces pauvres nègres par cruauté raciste. Les Mau-Maus se défendaient. Il en avait furieusement après les gros colons, en homme que l'intestin tracasse.

— Ceux-ci entretiennent la division dans le prolétariat africain pour mieux régner... n'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Gorin ?...

Je disais oui pour ne pas le braver... J'étais hypnotisé par Olga. Elle avait une nuque si délicate, une gorge si blanche, que j'avais envie d'aller la mordre. Je me sentais devenir cannibale. Labroche s'aperçut que je m'intéressais à elle. Il me glissa en douce : « C'est la fille du grand-duc Alexandre... le chef de la communauté des Russes blancs en France... Elle est charmante, n'est-ce pas ? »

Je ne pouvais pas dire le contraire. Oui, le charme, la grâce, la modestie et la science réunis, ce qui a toujours été rare !

Le capitaine Glaewsky repoussa tout et coup la tête blonde d'Olga. Il se dressa tant bien que mal. Il voulait parler... Il tendit son verre en renversant la moitié du liquide sur la nappe.

— Je boirre... à la victoire finale contre le bolchevisme !...

— Bravo ! cria Goussine !... Mort au bolchevisme !

Et il s'écroula sous la table. Tout le monde applaudit. Le capitaine Glaewsky essaya vainement de reprendre son discours. Il fut hué. On poussa la table, et le

général Wiptine se mit à danser au milieu du cercle des professeurs qui braillaient une chanson et marquaient le rythme de la danse en tapant dans leurs mains.

Labroche m'entraîna à l'écart. Ça lui paraissait miraculeux de rencontrer un homme qui veuille bien l'écouter n'étant pas saoul.

— Ah ! Vous les voyez, cher monsieur Gorin... Hein ! Ceci n'est qu'un petit hors-d'œuvre. D'ici quelques jours, vous serez fixé. Ils sont tous cinglés... Tous ! le directeur ! les professeurs !... les élèves ! le jardinier ! Il faut vraiment avoir la tête solide pour les supporter et pour ne pas devenir fou comme eux... Vous allez avoir un mal effrayant pour vous adapter. Tenez, moi, cela fait six ans que je professe ici ... six ans ! monsieur Gorin, et je ne puis pas affirmer que je sois encore parfaitement habitué à cette vie délirante... Ah ! je vous plains ! Oui, de tout cœur !... C'est un travail surhumain que d'enseigner quoi que ce soit à ces déments. Ils se battent quand ils jouent au ping-pong... oui... oui... avec les raquettes ils se tapent sur la gueule... Et le général les laisse faire. Il est même très heureux de les voir s'entredéchirer. Il prétend que c'est une méthode d'éducation, pythagoricienne, qu'il dit.

« Tel que vous le voyez en ce moment, il a bu deux litres de vodka... Il a 73 ans et il tient le coup grâce à l'alcool... Ah ! je comprends que les moujiks se soient révoltés en 17 contre tous ces dégénérés !... Oui... Ceci entre nous... Je vous parle très franchement... Vous êtes le trentième professeur de culture physique que je vois dans cet établissement... Le trentième en six ans. Et ces temps derniers, vos prédécesseurs ne tenaient guère plus d'un mois et demi en régime tsariste... Ils se débinaient avant que les élèves aient le temps de les achever...

Je ne vous vois pas brillant d'ici une quinzaine !... Ah ! j'oubliais !... Bridez vigoureusement la porte de votre chambre, because le général Oleg Ivanovitch Goussine, qui cherchera certainement à vous caser. C'est un pédé notoire, toujours fourré à la « Reine Blanche » et chez « Tonton ».

« Il fut un temps où il faisait venir des jeunes Algériens, ici même, dans sa chambre, pour passer la nuit... oui... monsieur Gorin, comme André Gide... Remarquez que je n'ai rien contre les pédérastes, ils sont poètes et progressistes. Le discrédit que l'on jette sur eux ressemble étrangement à l'antisémitisme... Sartre l'a dit dans sa préface aux œuvres de Jean Genêt... Avez-vous lu cette préface ? »

Là, je fus tout de même forcé de sortir de ma prudente réserve. Je ne pouvais pas dire : oui... parfait, admirable... C'eût été ramper trop bas.

— Non... Je ne l'ai pas lu. Je n'ai pas de temps à perdre.

— Mais, mais... monsieur Gorin. Sartre est pourtant le plus con... euh... sidérable de nos écrivains... l'auteur de, de... de...

Il bredouillait d'émotion. Je comprenais pourquoi il était si jaune et si squelettique quand il ne put me cacher qu'il avait le ver solitaire.

— Ah ! c'est donc ça, lui dis-je, que vous cornanchez si fort de la gargoine, comme tous ceux qui lisent Sartre.

Je ne pus m'empêcher de gueuler cette vérité. Du coup, toute la russecaille se tourna vers nous. Ils étaient bien contents d'avoir l'explication de cette odeur accablante. Ils se précipitèrent pour me féliciter. Goussine profita de la ruée autour de moi pour me glisser la pogne à la braguette. J'eus bien du mal pour me dégager,

pour repousser les assauts de ces viandes soûles. Et je venais de me faire un ennemi, dangereux, d'après Bardot.



Je passai ce qu'il me restait de ma première nuit à gamberger. Je logeais dans une mansarde, sauf quand c'était mon tour de surveiller le dortoir des grands, ceux qui préparent leur bac. C'étaient les pires. Les Russes, à l'âge ingrat, sont particulièrement russes... Labroche n'avait pas menti, ils se tapaient sur la figure sous les plus futilles prétextes.

Avant de monter, j'avais pu parler à Olga, pour lui demander des nouvelles du clando. Elle m'apprit qu'Amanda était partie aux sports d'hiver et que Betty la remplaçait.

Là, j'étais étonné. Amanda ne m'a jamais affranchi de son goût pour la neige et le ski. Je ne la vois pas avec ses grosses miches en train de faire le slalom géant.

Olga ne put m'en dire plus long, Goussine était venu nous interrompre.

Il tenait à m'accompagner jusque dans ma chambre. Il avait peur que je me perde dans l'escalier. Je dus me faufiler comme un rat pour ne pas avoir encore à me défendre.

Je me bouclais à double tour. Je voulais la tranquillité pour réfléchir à mon aise.

Il me paraissait impossible que le gang des rasoirs, malgré toutes mes précautions, n'ait pas une petite idée de l'endroit où j'étais. Bardot n'osait même pas parler à haute voix dans son bureau, tellement ils avaient d'agents partout. Les papiers sur l'école Ivan le Terrible avaient pu traîner, et les renseignements devaient leur avoir été rapportés.

Ils voyaient bien que je cherchais à les doubler depuis quinze jours, à moins qu'ils aient appris que j'avais été assommé à St-Sulpice.

S'ils ne s'étaient pas manifestés, c'est qu'ils avaient décidé de me tenir en réserve. Je leur étais plus utile vivant que mort.

Sauf imprévu, j'étais peinarde pendant mon stage chez les Russes blancs. Cela ne tenait pas debout, mais je réussis à m'en persuader pour trouver le sommeil.



Le lendemain, je me déguisai en gros bras pour donner dès l'aurore ma première leçon au cours moyen. Des gamins de dix à quatorze ans, qui se mirent à brailler dès que le directeur fut parti après m'avoir présenté. Impossible de les faire mettre en rang,

Le match de volley-bêlé dégénéra en mêlée de rugby. Je renonçais à arbitrer. Je donnais des petits coups de sifflet pour rassurer le général dont le bureau se trouvait juste au-dessus. Labroche, qui était venu, me voir, en proie aux fauves, était pris entre la satisfaction de me savoir malmené et la crainte de perdre si vite un confident possible. Il préféra me donner des conseils.

— C'est le premier jour que les chiards vous jugent. Ils savent très bien se renseigner au premier coup d'œil sur le guignol qu'on leur présente. Et guignol n'est pas un mot en l'air, ils vous appellent Pétrouchka. Ça a vite fait le -tour. Vous êtes désormais voué au chahut. Ils avertiront leurs potes, les grands et les moujingués

du cours primaire : « Le nouveau, c'est un cave à faire chier à mort. » Tel quel !... La prochaine fois, il faudra réagir au premier gueulement, vous m'entendez bien, au premier... Mais vous êtes mal parti. Tâchez de ne pas vous faire aplatir au bout de huit jours, enfin, essayez...



J'avais déjà suivi pas mal de leçons de russe chez les élémentaires. Le prof, c'était le lieutenant Malinovitch Boris Andreyevitch, un ex-marin de la Mer Noire. Il avait perdu une jambe pendant le baroud et il baladait au bout de son moignon un énorme pilon comme on en voit aux corsaires dans les livres d'images.

Labroche n'avait toujours pas digéré l'insulte du premier soir, mais venait tout de même me raconter les petits ragots. Ça lui faisait du bien de baver.

— Tel que vous le voyez, le lieutenant Andreyevitch, malgré son infirmité, se paye des mignonnes au loilpé., Il est chaud de la pince, et le pichtegorne ne lui fait pas peur, en verre, en litre et en barrique.

— Le fait est, je lui dis, on a l'impression qu'il est toujours dans les vapes, je n'arrive pas à comprendre qu'en débitant son cours d'un ton si monotone, il ne soit jamais chahuté par les mômes. à quoi ça tient ? Il inspire le respect. Je me demande si c'est dû à sa jambe de bois ou parce-qu'il est toujours entre deux cuites. Moi-même, je suis ses leçons comme un élève studieux... Durant ma jeunesse, j'étais comme les autres gniards, je faisais des cocottes en papier et je jouais aux morbacs...

Labroche ne pouvait pas répondre, il était jaloux. Lui, sa classe était une calamité. Il avait la façon de présenter la littérature française qui en dégoûte à jamais. Les élèves du cours supérieur ne s'occupaient pas de lui. Moi, quand j'y allais, il me plongeait dans un prodigieux bain de sommeil. Pendant ses leçons, pour ne pas dormir, les élèves faisaient leurs devoirs de math ; ils lisaient ou ils griffonnaient sur les tables.

Ce pauvre Labroche prétendait que c'était leur qualité de Russes blancs, fils ou petits-fils de nobles, qui les empêchait de s'intéresser aux choses de l'esprit.

Des enfants du peuple seraient plus attentifs.

— Cause toujours, Ducon, les enfants du populo, je les connais. Avec eux, tu te ferais un peu plus charrier, voilà tout.



Les premières semaines, je n'eus pas le temps d'aller voir Bardot. Je lisais les bouquins de gym et je piochais mes cours de russe. Un dimanche, il fallut que je conduise la marmaille au stade municipal pour une rencontre de foute-bôle avec les boy-scouts russes blancs. Je dus apprendre, la veille, les règles précises de ce sport, puisqu'on avait décidé que j'arbitrerais le match. La partie commença doucement. Je voulais avantager mes élèves pour qu'ils me foutent la paix. C'était être imprévoyant pour qui connaît les Russes. Ils s'en aperçurent, et c'est eux-mêmes qui protestèrent contre mon favoritisme... Ils menacèrent de quitter le terrain au moment où le capitaine des boy-scouts vint prétendre que c'était son équipe que je favorisais.

Aussitôt, il s'engueula en popof avec Nicolas Rjanoff, le chef de l'équipe Ivan le

Terrible. Là-dessus, la pluie se mit à tomber à n'y pas voir à trois mètres, je croyais qu'ils allaient abandonner la partie.

Je t'en fous, ça commençait seulement à leur plaire, ils continuèrent dans l'eau, trempés, fonçant dans les mares, nageant, noirs de boue. Je faisais des efforts pour compter les buts et les incorrections. Un blot à piquer une pleurésie double.

Asixheures, onrepritelechemin du collège. Mesmômess'étaientfaitbattrepar36à31.

Je vous raconte cette petite chose en passant pour vous donner une idée, je ne vais pas vous retracer ma vie dans ce bastringue. J'ai eu l'occasion de me fourrer dans le tronc que l'Europe est divinement tranquille depuis que Staline a tendu son rideau de fer. Les Russes sont des gens bien gentils et encore ceux-là avaient de l'éducation, une certaine tenue et par moments des choses qu'ils respectent. Heureusement ! Et puis, je l'ai constaté, c'est miraculeux ce qu'ils aiment dormir. Ils sont tellement faits pour ça que je me demande comment Staline a pu les mettre au travail, c'est pourquoi il a inventé le stakhanovisme. Jamais nous ne réussirons à trouver quelque chose de cet ordre pour les Congolais.

Je faisais des progrès en russe, ce n'est pas douteux. Un jour, en allant au terrain de sport, j'ai cru apercevoir un curé qui ressemblait drôlement à Gilloir. Je me suis aussitôt plié en deux et j'ai foncé comme ça jusque derrière le jardin, vélocé et furtif, presque à quatre pattes. Les mômes, ça ne les a pas du tout épatés, au contraire. Ils ont pensé que je devenais enfin normal.

Le lieutenant Andreyevitch, le moins tout-fou de la bande. saoul à huit heures du matin — il pintait pendant la nuit — était le seul avoir compris un peu ce que je venais faire là. Il ne cherchait pas à savoir, mais il s'efforçait réellement de m'instruire.

C'est grâce à lui que j'ai pu franchir le pas qui permet de s'aventurer seul dans une langue inconnue.



Un soir, j'étais dans ma piaule en train d'apprendre le verbe chanter quand on frappa très discrètement contre ma porte. Un petit toc toc de fillette. Depuis que j'avais vu ce sacré curé, j'étais de nouveau sur le qui-vive. Je fouillai en vitesse sous mon oreiller pour prendre mon feu et je me rappelai seulement que j'avais oublié de demander des pastilles à l'armurier du 36. Incorrigible que je suis, plus distrait qu'un enfant de troupe. Le toc toc devenait pressant, mais ce n'était pas tellement le genre assassin.

Je pensai à Goussine au moment où une voix fluette dit :

— C'est moi, monsieur Félix !...

Ouf ! je respirai... c'était Olga.

Elle me fit signe de parler doucement, elle était follement excitante, dans son manteau de fourrure (je ne sais ce que c'était, je n'y connais que dalle dans les fourrures., du poil noir... long).

Son visage sans fard, tout humide de pluie, si frais, si tendre, me paraissait l'aube du printemps.

En vérité, je m'aperçus à cet instant (pendant qu'elle retirait sa fourrure), que j'en croquais pour sa pomme depuis ce dernier soir chez Amanda. J'avais le battant



ramollo, le bassin congestif et les quinquets brûlants quand je la vis s'étendre sur une chaise longue, qui faisait voir la dentelle de son jupon. C'est curieux, moi qui l'avait vue presque nue, avec les volumes émouvants de ses fesses qui dépassaient sous son tutu quand elle faisait ses exercices, j'étais troublé par ces tout petits bouts de fanfreluches,

Je n'avais qu'à fermer les yeux pour revoir la perfection de sa démarche et de ses cuisses, cette certitude royale d'être ce que l'homme peut admirer de plus parfait.

Sa robe, pour l'instant, était très décolletée devant et derrière, comme celle des jeunes filles russes dans les gymnases du Tsar, et elle se couvrait les épaules avec un fichu de percale.

— Cher Félix, vous êtes bien respectueux, on dirait un communiant.

Elle me provoquait en secouant sa chevelure. Avant que mon envie de lui sauter dessus soit trop forte, je voulais mettre les choses au point.

— Personne ne vous a parlé de moi, chez Amanda ?

— Mais non, qui voulez-vous ? Et pourquoi ?

— C'est vrai. Mais si cela arrivait, je vous prie instamment de ne donner mon adresse personne, à personne.

Elle s'étira comme une petite chatte.

— J'ai vite compris que si vous étiez ici, c'était pour une raison grave. Et moi aussi, je voudrais que vous ne parliez d'Amanda à personne.

— Vous pensez bien, voyons.

Elle avait ce regard bleu, bien dans mes yeux, une petite fille innocente. Moi, vieux chacal revenu de toutes les pourritures, je n'arrivais pas à croire que je l'avais vue mêlée à ce spectacle spécial. Elle était tellement fragile et pure que je me demandais si elle se rendait bien compte.

— Enfin, Olga Pétrouchka, comment avez-vous pu, vous, accepter d'entrer dans cette maison ?

— Madame Amanda est venue au cours de danse, elle m'a bien regardée, elle est partie et elle m'a attendue à la sortie. Elle m'a dit qu'elle n'avait pas voulu me parier devant les autres pour que la maîtresse de ballet ne lui demande pas une commission, et qu'elle me paierait deux mille francs si je voulais bien venir chez elle simplement pour m'exercer l'après-midi. Et cinq mille francs les jours où je me laisserais regarder par un monsieur qui aime les danseuses. Comme dans un Degas.

— Ah oui !

— C'est un peintre. Du temps des petits rats et des messieurs 1900, vous savez bien, en haut de forme et à moustaches !

Mais enfin, vous n'êtes pas une enfant, vous avez bien dû finir par comprendre ?

— Oh oui La première fois, ça m'a gênée, j'avais envie de m'en aller. Remarquez, il ne s'était rien passé, ils ont été discrets, ils ont fait comme si je n'étais pas là, et je suis partie quand Nana est arrivée. La fois d'après, madame Amanda a piqué mon amour-propre.

— Je lui fais confiance. Elle est rouée.

— Je vous crois ! Elle m'a dit que l'un des clients était là, qu'il fallait me préparer. Et au bout d'une heure, elle est revenue en disant qu'il était parti, qu'il en avait préféré une autre.

Ça, c'était l'astuce d'Amanda pour pervertir les ingénues. Elles finissent toutes par se vexer qu'un sale micheton, aussi immonde soit-il, se permette de les dédaigner. Après trois ou quatre après-midi passés à faire du tricot, elles se mettent d'elles-mêmes en avant.

— J'ai bien compris qu'il s'agissait d'une variété de malades et s'ils me regardaient, moi je n'étais pas forcée de les voir.

— Cette garce d'Amanda ! Il y a des fois où j'ai dû me mordre le cou pour ne pas lui enfoncer le crâne et casser trois côtes, mais ça, on a tort, il y a des salopes, on ne leur tape jamais assez dessus.

Elle mit sa tête dans ses mains et sanglota.

— Il y a une chose qui a été bien convenue, c'est que j'ai toujours le droit de m'en aller à n'importe quel moment.

Je lui prenais les mains.

— Mais enfin, pourquoi faites-vous cela ?

— Que puis-je d'autre ? Ici, la moitié des élèves ne payent pas leur pension.

Je m'approchai d'elle et la saisis dans mes bras.

Je commençai à lui parler en russe et lui dis des mots d'amour tendre, lioubliou, que je n'ai jamais dits en français, je trouve ça honteux chez un homme.

J'avais au moins réussi à l'apaiser, je l'avais émue un peu, je le reconnaissais à ce que j'étais ému moi-même.

Jamais, jamais je n'avais éprouvé un pareil trouble, ressentir tant pour une petite fille aux yeux de biche, qui voulait tout et ne voulait rien. Ses lèvres, je n'osais pas les toucher, moi qui ai une langue tellement agile que je ne me risque pas à la montrer, elle lui ferait peur. Je lui baisais juste le coin de la bouche et ça me faisait frissonner.

Je la portai sur le lit, elle commença à résister en serrant les dents, en serrant tout, les cuisses, les jarrets et quand même en se laissant enlever petit à petit chaque pièce de vêtement.

Il fallait lui disputer le moindre petit carré d'étoffe. Et après, quand il ne restait plus rien, elles s'enveloppaient dans les draps si je m'approchais, elle me griffait et me faisait mal.

Si mal même sur mes cicatrices, que je criai et voulus renoncer. Alors, comme une Russe, elle me tendit sa bouche. Je dis comme une Russe, je suppose qu'une Chinoise, une Malaise ou une Houve, eussent fait exactement de même.

Je me mis à la dévorer de baisers. Ah ! je n'étais plus du tout puceau ! J'ai une manière, sans me vanter, qui ressusciterait Cléopâtre dans son sarcophage. Je manœuvre lento presto, en pépère, à la godille ou à réaction, au choix. En même temps, mes doigts travaillent. Mou index d'un côté, avec l'auriculaire de l'autre. Je fais de ces aragnes à dose homéopathique, à l'effet foudroyant.

Je voulais lui montrer, à Olga, que le jour où elle serait décidée à ce que ce soit le grand jour, elle avait sous la main quelqu'un de pas égoïste. Mais là, rien à faire, elle avait des muscles de danseuse, je ne pouvais plus lui parler russe, je m'exprimais malgré moi dans ma langue maternelle.

— Dis, ma beauté, laisse-moi me coller une fausse barbouze, je te rongerai la gripette jusqu'au cœur.

Elle riait mais gardait les genoux serrés aussi dur que sous la rigidité hypnotique, je l'aurais plutôt cassée comme une statue.

Elle me chuchota cependant : « Pétrouchka, je t'adore », ouvrait juste la bouche pour que je lui mordille les gencives. Je me disais « Te Vla frais, mon pote, tu te mets à jouer les Tristan ». Elle réussit à me faire admettre que je devais me calmer, alluma une Lucky et envoya la fumée en rondelle vers le plafond.

— Quand même, lui dis-je, t'as tort, tu sais pas ce que tu perds. Toi qui es Russe, tu ne voudrais pas laisser Paul en dehors du paradis. Et après, on fera la belle en quinze cents, dis, ma Pétrouchka, ma Pépé, ma pépée terrible.

Elle n'avait même pas l'air de comprendre ce programme pourtant bien clair, et tenait à me raconter sa vie.

Je ne pouvais pas dire que ça ne m'intéressait pas, tout d'elle m'intéressait, et je pensais que dans leur idée à eux, il faut d'abord s'expliquer avant de passer aux choses sérieuses, s'est comme ça dans les romans russes.



— Je suis née dans le neuvième, je vous l'ai déjà dit. Mon père<sup>(4)</sup> a épousé maman parce qu'elle tenait une boutique de farces et attrapes.

« Père adorait préparer lui-même ses produits sur la cuisinière, dans l'arrière-boutique, et cela sentait tellement mauvais, que les locataires se sont plaints. Un agent est venu pour sermonner père, et quand il est rentré chez lui, il avait une meute à ses chausses, père avait vidé sur lui un flacon de poudre pour attirer les chiens.

« Le commerce de maman marchait bien, mais père la battait et il buvait.

« C'était le titre de grand-duc qui avait, poussé ma mère à se marier. Elle croyait que les communistes seraient un jour renversés et qu'elle entrerait grande-duchesse à la cour du Tsar. C'est une ambition normale pour une femme du peuple. Elle endurait les brutalités de père grâce à cette espérance.

« Quand j'eus l'âge, père voulut me présenter à Serge Lifar pour que je devienne danseuse. J'allai à l'Opéra, et en chemin, je glissai sur le bord d'un trottoir et me cassai la jambe. Le grand-duc vit là le doigt de la Providence et il renonça à me faire entrer à l'Opéra, J'ai dû apprendre la danse en cachette. »

— Moi, ma Pépé, c'est l'amour que je t'apprendrai en cachette !

Elle eut un geste de défense à la fois charmant et redoutable, comme une jeune lionne qui montre ses griffes.

— C'est déjà beaucoup pour une première leçon. J'avais à l'époque un petit chien que j'aimais follement. Père s'amusa à le tondre comme, un galérien...

Je m'étais calé dans le fond du pageot, j'écoutais l'histoire qui menaçait de se prolonger jusqu'à l'aurore. Je me laissai charmer par la musique de ses paroles. Je ne comprenais même plus le sens des phrases, c'était beaucoup mieux.

Elle en était toujours à la boutique et à son père qui chambrailait toute le monde. Je n'osais pas l'interrompre, Mais je peux pas vous raconter son histoire, ça ferait un autre roman greffé sur le premier, ça ne se fait plus depuis l'automobile et l'avion. Ils sont tous pressés, surtout ceux qui n'ont pas d'auto et ne prennent jamais d'avion.

---

4 — Le lecteur est prié de tripler lui-même les R dans la suite du récit. Vu le prix modeste de ce volume, il est permis de lui demander très cordialement ce petit effort.

Qu'il me suffise de dire qu'Olga me dévida sa tendre enfance.

Je restais à la regarder, elle était lointaine, comme une princesse. Mais laissait parfois couler sur moi la caresse bleue de son regard.

Avec les Russes, on ne peut savoir s'il vous mènent en barque ou en corbillard. Olga était-elle vraiment entichée de ma sale gueule, ou bien jouait-elle la comédie ?

J'entrai dans la course. Je lui contai des fadaises, que jamais je n'avais éprouvé un sentiment pareil, que c'était ça l'amour, toujours.

Jefusfixé. Une fille comme elle ne pouvait pas accepter ces boniments sans se mettre à ressaut. Elle se blottit toute languissante dans mes bras. Donc, elle jouait, mais à quoi ?

Cette pensée m'empêchait, même dans le sein accueillant de la nuit, de me laisser aller au plaisir de me trouver à côté d'elle, enveloppé d'un tel silence que l'émotion même feinte nous agglutinait l'un à l'autre, mêlant nos larmes.

Elle apprit cette nuit-là à m'abandonner sa petite bouche tiède, et se laissait ployer et pétrir. J'essayais de lui prendre au moins la main mais son bras se bandait aussitôt comme un acier. Elle consentait à me donner son poing fermé et le côté dur de sa cuisse.

Elle paraissait simplement intriguée par mon exaltation subite et mes yeux soudain élargis. Elle avait déjà observé que tout de suite après je la laissais tranquille et me faisait voir de très vieux bijoux de famille, des petites chaînes d'or, des croix, des médaillons enfermant des portraits avec des messieurs à moustache et des dames en chignon et aux cheveux relevés. Elle m'expliquait tout cela dans un roucoulement d'innocence.

Elle souriait, riait, donnait des baisers aux photos, s'abandonnait, je mettais ma main sur sa cuisse détendue et devenue élastique, au bout d'un moment je recommençais à l'embrasser, elle devait quand même bien être un peu douée malgré son jeune âge et me donnait une bouche de plus en plus exercée. Naturellement, elle recommençait à se raidir juste quand il ne fallait pas.

— Je vais être jojo pour donner la leçon de suédoise, demain matin, lui dis-je.

Elle crut que je la mettais dehors et s'en alla, en me disant qu'elle ne parlerait de moi à personne chez Amanda.

Elle avait, cette gracieuse, repris d'un coup toute sa distinction pour bien me donner à entendre que les promesses qu'elle m'avait faites et me ferait dans la chaleur molle des baisers ne pouvaient jamais avoir aucune importance !

## CHAPITRE IV

### NOU YORK

Naturellement, les élèves du cours supérieur se rendirent compte de mon état et me menèrent une vie infernale. Pierre Nikonoff voulait que je fasse une exhibition de boxe française avec lui. Ce jeune dégueulasse avait envie de me ridiculiser. Il, était fort, je me serais fait tanner le portrait.

En plus j'étais de semaine, c'est-à-dire que c'était mon tour à veiller au dortoir, au réfectoire et pendant les études. J'eus d'abord un mal fou à faire lever l'élève Kouznetzoff, un ramier de race. S'il avait pu, celui-là, il aurait trimballé son traversin et son oreiller jusque dans la salle de culture physique. à côté de ça, c'était le plus râleur.

D'ailleurs, ils étaient tous flemmards, les élèves, petits ou grands, du collège Ivan le Terrible. Les profs aussi les avaient palmés. Labroche ne pouvait pas les comprendre. il était partisan de l'effort à n'importe quel prix et pour n'importe quoi. Il n'y avait, ici, pour l'admirer, que Nicolas Tcherniatine, le plus bête de la turne, alors vraiment bon à rien. J'ai appris par la suite qu'il écrivait pour le cinéma.

Un certain Petinossoff, rougeaud, énorme et jovial ne s'intéressait à rien et le disait.. Il sifflait déjà pas mal de casse-poitrine, ce qui lui tenait lieu de but dans la vie. Ami de tout le monde, célèbre dans toute la colonie russe blanche de Meudon, de Clamart et de Versailles, mais sans la moindre raison plausible. On naît avec une gueule à être célèbre. Si par la suite on ne fait rien, tant pis, on est marqué.

Une fois le petit déjeuner avalé, englouti, en deux coups de cuillère, les grands se précipitaient tous aux gogues. Rituel ! Ils allaient fumer malgré le règlement qui l'interdisait sous peine de renvoi...

A l'étude, en attendant Labroche qui arrivait toujours en retard, les uns lisaient leur courrier, les autres des romans policiers. Il n'y avait guère que Tcherniatine qui grattait. Il voulait décrocher son bac à la fin de l'année.

Labroche parlait de Chateaubriand et personne ne l'écoutait. Il faisait son cours aux murs, je somnolais doucement quand le général Wiptine ouvrit brutalement la porte. Il venait passer un savon aux galopins. Certaines plaintes des parents d'élèves le tiraient de sa torpeur.

— Messieurs... j'en ai marre... assez... Comprenez-vous. Cette école est un

borrdel... Un borrdel... Et il faut que cela cesse !... Personne, ici, n'aura son bachot... perrrrsonne... Tenez, j'arrive en plein cours da littérature frrançaise... et que faites-vous, Kouznetzoff !... Vous dormez, mais je me verrai bientôt dans la triste obligation de vous jeter dehors !... Et vous, Nicolas Rjanoff ! Rangez-donc ce journal...

« Que fait Georges Woskresensky ?... Georges Woskresensky écrit une lettre à sa petite amie, pendant que monsieur Labroche parle des mémoires d'Outre-Tombe... »

Il se tenait raide, le général ; son courroux était encore dans le fond de son gosier. Ça allait sortir. Ça se concentrait, le silence juste avant l'orage.

Il frappa brusquement sur le pupitre de Labroche qui fit un bond sur sa chaise.

Kouznetzoff sera collé dimanche !... Nom dieu !... Woskresensky sera collé dimanche !... Nikonoff aussi ! Je vous boucle tous dimanche, bande proprrrrriens Et si ça continue, je ferme collège !... Je fous tout le monde à la porte ! Vous aussi, monsieur Labrrroche, je fous à la porte, puisque vous n'êtes pas capable de vous faire respecter, monsieur Labrrroche !... Borrdel de mille pines !... Je n'ai jamais vu une turrne pareille ! On se crroirrait chez Malenkov !... Demain, réveil à cinq heures pour tout le monde ! Et tout de suite au boulot, nom dieu ! On va bien voir qui aura dernier mot !...

Là-dessus, il sortit en claquant la porte. Je pensais que les jeunots allaient changer pour une fois leurs habitudes... Ils continuèrent imperturbablement leurs petites occupations. Après le cours de Labroche, je les emmenai vers le préau, ils ne parlaient même pas de l'engueulade. Une indifférence tartare ! Et ils me firent tourner en bourrique encore plus que de coutume.



Avant midi, je téléphonai à Bardouille. Il me dit :

Travaillez bien votre russe, d'ici peu je crois être en mesure de vous offrir une situation chez le joufflu... La bande des lames fines, je suis maintenant certain qu'elle gratte pour lui indirectement bien sûr. J'ai mis Courbe sur la piste d'un jeune méchant qui traîne les festivals d'outre-rideau...

Je répondis :

— Courbe... ça alors Vous êtes fou, patron, cette brute va se faire repérer du premier coup...

— Dans le mille, me répondit-il, c'est pour cela que je l'ai choisi... Ils le laisseront faire, préférant avoir un imbécile au cul plutôt qu'un type qui voit clair... Ils vont essayer de le paumer. Combien voulez-vous parier que Courbe passera demain soir pour dire : « C'est à la neige que s'intéresse votre loustic ? » Il faut faire semblant d'être dupe !... Autre chose... Amanda a disparu. Elle s'est fait enlever par un Grec jusqu'à Megève... Et depuis huit jours on a perdu sa trace... C'est elle qui vous a balancé aux gars de la traction... sur ce, mignon, bon appétit... J'espère que vous êtes convenable avec vos petits russekofs ?

La trahison d'une vieille copine comme Amanda me faisait souffrir, elle devait jouer elle aussi un jeu triple. Les fumelles ont des dispositions pour miser sur tous les tableaux. Elle allait sûrement faire une pirouette au bon moment. Là-dessus le jardinier vint me dire :



— Monsieur Gorrin, il y a là un prêtre qui à l'air de regarder par ici, il est venu plusieurs fois. Vous le connaissez ?

Je n'avais pas besoin d'en entendre plus long, je courus frapper à la porte, du lieutenant Andreyevitch, je vérifiai en passant un œil à sa fenêtre que c'était bien l'abbé Gilloir.

— Mon cher ami, au milieu de cette crèche de cinglés, il n'y a que vous qui êtes à peu près équilibré.

Il avait déjà rempli deux verres de rosé, mais pas des petits godets de bistro, des bons demis et il laissait tomber le rouquin d'assez haut pour que se forme une mousse pétillante, indice du degré d'alcool. Il montra les bouteilles qui s'alignaient, les vides et les pleines, réponse muette pour donner l'explication de son solide bon sens.

— Je ne sais peut-être pas assez de russe pour aller à Moscou...

— A Moscou non, Mais à Berlin-Est vous pouvez. Essayez toujours.

— Je voudrais bien revenir encore me perfectionner, malheureusement je crains que ma présence ici ne soit une source d'ennuis non seulement pour moi mais pour vous.

Il avait l'air de comprendre, il venait d'assécher son verre avec une vitesse et une conviction également confondantes et regardait à travers le fond du verre, je le dirigeai doucement vers la fenêtre.

— Vous voyez le ratichon qui vient d'arriver au tournant, il va venir me demander. Pourriez-vous lui dire que vous ne m'avez jamais vu.

— Harracho, cria-t-il en nous versant un autre verre.

Moi quand même, le rosé comme ça à jeun ça me trouble. J'entendais les élèves courir au réfectoire, l'abbé Gilloir attendait que tous soient là pour faire son entrée.

Je le vis sonner à la porte. Andreyevitch descendit avec son pilon et dit, en russe, à ceux qu'il rencontrait

— Laissez-moi parler à ce curé. Moi tout seul. Et dites-lui que vous ne connaissez pas Gorine.

J'entendais taper sa jambe de bois. Plutôt que de descendre l'écouter, je montai dans ma chambre faire ma valise. Sans hésiter, j'y mis tout ce que j'avais et même mes cours de russe. Je leur laissais seulement ceux de culture physique.

J'entendis gratter à ma porte, j'avais oublié de fermer, Olga entra et je sursautai. J'avais une trouille si visible que ça dispensait d'explication. Elle passa la guirlande de ses bras autour de mon cou en se haussant sur les pointes. Avant de l'embrasser, je regardai par la fenêtre qui donnait de l'autre côté de la route. Je reconnus la traction, Dédé qui s'était levé pour se dégourdir les jambes. Au volant, un zigoto que je ne voyais pas et, au fond de la voiture, une silhouette massive qui ne pouvait être qu'à l'homme à la grosse voix.

Je n'étais pas en état de répondre, aux agaceries d'Olga. Je me voyais rectifié, j'avais encore un fol espoir, c'est qu'ils pouvaient n'être pas absolument sûrs de ma présence dans la maison. On pouvait, à l'extrême rigueur, leur faire admettre que je l'avais quittée.

Ce fut l'impression qu'ils me donnèrent quand je vis déboucher la silhouette du curé. L'armoire se déplaça de la voiture. Je les voyais discuter comme des pantins sans entendre un mot. L'abbé Gilloir tentait de les persuader que je n'étais pas là.

L'armoire se pencha dans la voiture pour prendre un objet qu'il mit dans la poche. Ils se dirigèrent tous les trois vers le mur de l'école.

Je me voyais très mal parti avec mon revolver sans cartouches. Demander à Andreyevitch de risquer sa peau pour me couvrir me paraissait abusif. Je pouvais seulement tenter de m'enfuir. Je dis à Olga de cacher ma valise chez elle, de la déposer à la consigne de la gare St-Lazare, et de m'envoyer le bulletin à une adresse que je griffonnai : celle du soldat Pitou.

— Tâchez de les persuader que je ne suis jamais venu ici, ça vaudra mieux pour tout le monde. Je vais filer par la cuisine. Au revoir, chérie.

— Au revoir, amour, tu sais, je suis bien à toi, dis-moi que tu me crois, tu vois, près de toi, j'ai envie de me frotter comme une chatte.

Et elle le faisait.

C'était la première fois qu'elle n'était pas une statue archaïque dont les jambes ont besoin d'un siècle ou deux pour s'écarter.

Ses lèvres étaient chaudes et elle essayait de les agiter dans les miennes.

— Ah non ! Je ne vais pas me laisser avoir.

— Dis-moi que tu sais que je suis à toi. Elle y tenait.

Je n'en sais rien du tout. Oui, je le sais. Enfin, j'en ai l'impression.

— Pourquoi me dis-tu que tu en as l'impression. Moi ce n'est pas l'impression que j'ai, c'est la certitude.

— Douchka, je te jure que ce n'a jamais été moins le moment de discuter sur des cas, sur des subtilités. Je crois tout ce que tu voudras. Tu m'écriras. Je te téléphonerai, au revoir. Et méfie-toi de ces gars-là.

— Oui ; Pétrouchka, tu emportes mes plus douces pensées.

Tout ce que j'emportais pour le moment m'était un poids, je filai en rasant les murs. Je m'introduisis dans la cuisine et me risquai dans la rue en regardant de tous côtés.

Je marchai en faisant des détours, pour éviter les grandes artères. Au bout d'un quart d'heure, je me sentis les oreilles rougies de honte, le remords me saisit impérieusement, ce qui m'arrêta sur place. J'entrai dans un petit café et téléphonai. Je demandai le lieutenant Andreyevitch. J'étais déjà un peu rassuré d'entendre qu'il était encore vivant pour me répondre.

Alors ?

— Katioucha m'a fait comprendre que vous étiez parti... Oh non !. pas en russe, en dansant :. Alors, ça a été plus facile... J'avais fait jouer l'honneur, la parole d'officier, ça les excitait plutôt ces fumiers, je les voyais qui fouillaient dans leurs poches. Il n'y en avait pas un qui avait les mains dehors. à ce moment, le général Goussine est arrivé... Oh ! il ne vous a pas trahi mais il voulait les foutre à la porte.

— Ouille. Là ça a dû être un moment périlleux.

— Katioucha est venue et avec son sourire nous a calmés et leur a proposé de visiter toute la maison.

« Ils sont montés jusqu'au deuxième, ils ont frappé aux portes, ils ont réveillé Kouznetzoff qui s'est mis à les engueuler comme du pourri, c'est à ça qu'on a vu qu'ils n'avaient plus la foi, ça les a couillonnés, ils sont repartis sans rien demander à personne.

- Ça m'épate que Labroche ne les ait pas affranchis, cette salope.
- Labroche s'était cogné la tête dans le couloir, j'ai dû l'accrocher dans le frigo...
- Il n'y est pas resté ?
- Oh ! vous faites bien de me le dire. Au revoir...

Un modeste cet Andreyevitch. Je n'osais pas le remercier.

- A bientôt.
- Tenez-vous peinard le plus longtemps possible...

Il coupa. J'étais glacé. J'avais mis mon mouchoir tout autour de mon cou, le long de ma chemise, je le retirai trempé. L'anus me faisait mal à force d'être devenu microscopique.

De tramway en tramway, j'arrivai chez Bardot le soir et lui contai l'affaire. Il ne pipait mot, il tapotait, il sifflotait et tout à coup, me dit :

— Ça ne m'étonne pas qu'ils soient à ressaut. Pourtant, dans un sens, s'ils vous avaient vu à Ivan le Terrible, ils auraient été sûrs que ce n'est pas vous qui les avez coiffés chez Lévy.

— Qu'est-ce que c'est encore ?

— Ils ont réussi à trouver l'adresse, mais nous avons pu leur glisser sous le nez cinq minutes avant. Nous avons raflé tous les appareils et tous les films. S'ils vous avaient trouvé, pour sûr qu'ils auraient un peu passé leur colère sur votre dos.

Cette brute me disait ça sans la moindre considération. Je ne peux pas me faire à l'indifférence rêveuse avec laquelle ce ruminant voit ma viande à l'écorchoir.

— Et Lévy, qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Ne vous tourmentez pas pour un Lévy, ils s'en tirent toujours.

J'en ai assez de cette situation. Je me dévoue, je sers d'appât, et dès que j'ai besoin d'un coup de main vous devenez évasif. Nom de Dieu, au moins dans les cinq premiers arrondissements vous devez pouvoir protéger ceux qui s'esquintent pour vous.

— La preuve, dit-il, je vous ai protégé dans le sixième.

— A Saint-Sulpice ! Basta. Vous savez très bien que j'allais là-bas envoyé par vous et que je n'ai jamais piqué dans les troncs.

Ce coup-ci, il n'essayait même pas d'insister, ou si peu !

— Vous m'avez dit que c'est parce que je vous laissais sans argent.

— Ça c'est toujours vrai. Sans protection et sans un raidillard.

Il baissa la tête, soupira et dit :

— Eh bien ! je vais vous donner tout à la fois. Pour l'Est, je n'ai pas encore les éléments. J'ai besoin de quelqu'un pour montrer aux gens du F.A.I. les films de Lévy et aussi les photos de Papadacci. Vous êtes tout désigné. Un petit voyage à Nouyork, de là au Pentagone.

— On ne rigole pas, aux Etats-Unis.

— Personne n'est jamais allé aux Etats-Unis pour rigoler. On y va pour travailler. Vous serez reçu par notre collègue Schnabel qui vous fera connaître Nouyork la nuit, il vous mènera à Harlem, vous qui aimez les nègres, les négresses, veux-je dire.

Je n'avais pas le choix avec les rasifs qui me cherchaient. Je ne tenais pas à lui

montrer ma peur et je me faisais prier. Je dois être bon comédien, il me croyait presque, insistait, devenait persuasif :

— Allons, qu'est-ce que ça veut dire ? Aujourd'hui, Nouyork en avion c'est plus près que Nice par le train. On va vous conduire et l'aérodrome et Schnabel viendra vous prendre en mains, vous n'aurez pas ça de soucis...

Je faisais quand même le difficile, question fric d'abord. Je frottai le pouce contre l'index.

— Et ça, je lui dis.

— Vous continuerez à toucher votre traitement ici, on vous le mettra de côté.

— C'est pas besef pour risquer tout ce que je risque.

— Quoi ? Vous n'aurez pas un sou d'hôpital à payer, tous les soins sont compris, docteur, infirmière. Si on vous abîme le portrait on vous le fait arranger que votre propre mère ne vous reconnaîtrait pas.

— J'ai une tellement sale gueule que n'importe quoi serait mieux ! Elle a fait mon affaire jusqu'à présent. je ne dirais pas que je me plaise. Mais c'est ma sale gueule à moi. J'y tiens.

Il me regardait en tournant la tête en tous sens comme font les gros clebs.

— Oh ! vous savez, c'est une idée qu'on a. On vous l'enlèverait, vous resteriez vous tout de même. Et puis vous vous habitueriez vite.

Je me demandais ce qu'il avait derrière le crâne. Me faire retoucher pour qu'on ne me reconnaisse pas ! C'est sa manie, il n'est jamais si content que quand on est en train de me découdre ou de me recoudre.

Manquerait plus que ça que j'aie encore les infirmières à payer. Je ne vous parle pas de la retraite et des soins gratuits, mais d'un peu d'osier, de tintuche, de sonnant, que je n'aie pas toujours besoin de laisser payer les dames, surtout si je vais chez les Américains.

— Justement, vous allez leur rendre un grand service, c'est à vous de savoir vous mettre en valeur. Avec un malin comme Schnabel vous pouvez vous faire une belle rente pour services exceptionnels.

Il était tellement sûr de ma docilité, ce salaud, qu'il avait déjà retenu le bifton et m'embarqua vers l'aérodrome dès le lendemain, j'avais juste eu le temps de passer prendre ma valise.

Après tout, ça ne s'annonçait pas mal. Je me voyais déjà avec un matelas de dollars. On venait de sortir de Paris dans la grosse voiture.

— Le mieux, c'est que je lui promette une commission.

— A qui ?

— A Schnabel. Avec un nom comme ça !

— Bonne idée. Arrangez-vous.

La voiture était suivie par une autre ou tous les documents étaient classés.

— En arrivant à l'aérodrome, avant que j'aie eu le temps de descendre, j'aperçus le curé, l'abbé Gilloir qui attendait et qui regardait en tous sens sans même se cacher. Bardot fit un signe et nous retournâmes avec un gracieux crochet sur un chemin de traverse qui se trouvait là tout exprès pour prendre un virage.

— Dites donc, il voulait absolument se faire voir. Il ne se figurait pas tout de même que j'allais lui courir après ! C'est un peu trop bien agencé. Je commence à me demander...

— Quoi ?

— Oh rien !...

— Il ne se cache pas parce qu'il veut peut-être seulement vous empêcher de partir, ou qu'il cherche à vous intimider.

— Qu'est-ce qu'ils feraient de plus, je suis bien assez intimidé comme ça. C'est même pour ça que je fous le camp.

— Ce qui les embête, c'est que vous n'avez pas de famille, pas de personne chère qu'ils puissent enlever et garder en otage. C'est une force au fond, de vivre en égoïste.

Il me disait ça en rigolant presque, je voyais de côté le blanc de son œil de biche.

— Une force !... Je commence enfin à comprendre pourquoi vous vous accrochez à moi comme la moule au rocher. C'est à cause de ça, parce que je n'ai personne, alors on peut m'envoyer dans les blots à se retrouver ficelé dans la fosse aux caïmans ! Et gueuler sans que personne lève le petit doigt. Ah ! comme faux jeton, j'ai rarement vu le pareil.

Il s'épanouissait, il jouissait de se faire engueuler. Il était fort quand même, il avait prévu que les autres pouvaient être à l'aérodrome et il avait tout agencé pour me mettre directement au paquebot « United States », au Havre. Il avait dû être sûr que je ne prendrais pas l'avion parce qu'il n'avait pas trop de tout le parcours pour me donner le mode d'emploi de l'appareil et me filer les documents relatifs aux photos. On pouvait montrer les films en relief mais ce n'était pas nécessaire, pour la reconnaissance un écran plat était bien suffisant.

On aurait dit qu'ils n'attendaient plus que moi pour enlever la passerelle. C'était minuté pour que je sois le dernier à monter.

Bardot m'accompagna jusqu'à ma cabine et me présenta à un bourrin soi-disant du F.B.I., nommé Frank Denby, un grand maigre qui prétendait parler le français à peu près autant que moi l'anglais. Bardot lui dit de me remettre entre les mains de Schnabel et d'ici là de me chouchouter comme son propre enfant.

Il s'en alla. Je voulais l'accompagner. Il refusa. Il était bougrement pressé de filer. Soi-disant, on ne devait pas me voir sur la passerelle.

Je le retenais de force :

— Et Amanda, qu'est-ce qu'elle faisait à Meugève ?...

— Justement, elle allait retrouver Lévy et c'est elle qui devait se procurer les films.

— La vache !

— Pourquoi ? Elle ignorait qu'il s'agissait de documents intéressants pour les services secrets.

— J'ai compris. C'est elle qui devait les chouraver pour le gangs des rasifs !

— Nous sommes arrivés avant eux, c'est la vie. Il cherchait à m'échapper, je le tenais bien.

— Dites donc, fumier, vous l'avez laissée entre leurs mains ! Ils ont du la saigner à blanc !

— Non, justement nous l'avons protégée. Et les autres ont bien vu qu'elle n'y avait rien compris. Ils ne lui ont fait aucun mal.

Il avait un drôle d'air, il se tortillait comme un gardon, il avait peur d'être embarqué bessif !

Le fait est qu'on sonnait déjà et que la passerelle remuait. Je lui courus après.

— Je laisse tout tomber, vous êtes trop dégueulasse.

— Je vous jure que non, je vous donne ma parole d'enc..., d'homme, veux-je dire. Tenez, je vous ferai adresser des lettres par Amanda. Elles partiront par avion, elles seront là-bas avant vous.

— Si je n'ai pas de lettre, je reviens tout de suite.

— Entendu !

Je le vis filer comme un gros rat sur la passerelle et sauter au tout dernier moment. Il n'y a pas de justice, il aurait dû tomber dans la flotte.



Dans ma cabine, Frank Denby n'avait pas l'air d'un poulet américain. Il était mince et propre, il faisait plutôt anglais, à part cette manie qu'il avait de ne jamais s'asseoir autrement que de côté, les jambes sur l'accoudoir et enlaçant le dos du fauteuil comme une femme.

Il était réservé et correct, ne crachait pas et ne jetait pas ses mégots partout. Et même, voyant que je ne fumais pas, me demanda si ça ne me gênait pas qu'il fume, mais sans rigoler, sans avoir l'air de me prendre pour une gonzesse, idée d'ailleurs ridicule, vu qu'en Amérique les femmes fument plus que les hommes.

Nous passâmes la soirée sans sortir de la cabine, nous donnant mutuellement des leçons de français et d'anglais. Anglais est une façon de parler, il trouvait que j'avais une bien meilleure prononciation que les gens de Londres.

— C'est vrai, je lui dis, j'ai surtout appris en écoutant les films américains. C'est tellement vrai que moi aussi je rigole en entendant ce ridicule accent d'Oxford.

Il me montra des planches pour me faire connaître les insignes de tous les bourmanns de là-bas. Je devais les apprendre, j'avais le temps.

Le bateau ne tanguait pas, il ouvrit la porte, regarda dans le couloir.

— De deux choses l'une, dit-il, ou bien *ils* ont déjà quelqu'un dans le bateau, ou bien ils n'ont personne. Vous êtes entrés au dernier moment ; il faudrait alors qu'ils aient disposé des hommes à eux d'avance, dans tous les navires. C'est peu probable. Si nous allions boire un verre ? On attirera moins l'attention en faisant comme tout le monde.

— Gy, je lui dis, pardon, okay !

Il ouvrit sa valise et me lança un petit automatique noir dont il me montra, en gestes rapides, le fonctionnement, retirant, remettant le chargeur et le cran de sûreté.

Lui-même en mit un dans sa poche, nullement accroché sous le bras par le système en cuir qu'on ne voit qu'au cinéma.

Nous allâmes au bar des premières, il y avait là du monde riche. Des dos nus, de la mousseline vaporeuse. Je fis la connaissance de deux jeunes femmes qui parlaient français, la plus petite, brune aux yeux clairs, avait une voix d'homme. À la fin de la soirée, elle me dit qu'elle était bretonne.

— Moi, ma femme était bretonne ; Dieu qu'elle était putain !



— Ah ! dit la petite brune avec un sourire flatté et de jolies fossettes. L'autre n'était pas contente. Je l'avais vexée.

— Goujat, me dit-elle, moi je suis à moitié bretonne. Seulement.

Je ne sais ce qui serait advenu lorsque j'aperçus, passant dans le couloir et cherchant à se dissimuler, devinez quoi ! Un curé

— Nom de Dieu !

Je lui courus après, en titubant un peu, ces sacrés bateaux, ça remue tout de même, surtout avec leurs boissons exotiques. Je lui mis la main aux épaules et le retournai.

— Qu'est-ce que vous foutez-là ?

Je le regardai de près, il me semblait quand même que c'était l'abbé tailloir. Non, ce n'était pas lui !

— Oh ! pardon, je lui dis, il y a erreur. Il gloussa et s'en fut, rougissant.

Je revins, les petites Bretonnes me charriaient.

— Ça ne m'étonne pas que votre femme vous ait fait cocu si « vous sautez comme ça sur les ratichons qui passent, eh pelure !

Ça me rendait triste.

— Quand même avec l'employé du gaz qu'elle me trompait, ou le bougnat. Vous avouerez.

Frankie Denby n'était pas à son aise. Il fallait lui redire la phrase Lentement, Lui traduire les mots d'argot et il les répétait à haute voix. J'avais bonne mine. Les autres personnes du bar n'avaient pas besoin de savoir que j'avais été trompé par des personnages aussi peu reluisants.

J'allai me coucher.

Les jours suivants, Frank fouinait partout. Ah ! j'ai eu le temps de les étudier les insignes de flics. Lui, il voyait les détectives du bateau, les télégrammes, les communications reçues, il avait épluché tous les gens bizarres, sans rien trouver qui lui permette de circonscrire des suspects.

Quand le navire entra dans le port, j'eus quand même une émotion. Dans une brume rose, ça faisait drôle cette Liberté, mémère 1900, devant ces maisons bâties dans le ciel, au ras des nuages qui couraient, bousculés par le vent.

En regardant la mer, c'était le contraste de cette eau sale et de ces petits remorqueurs tout cracras. On voyait sur des visages l'angoisse des gens qu'on devine, rien qu'à leur gueule, voués à la quarantaine et au refoulement.

Il y avait un questionnaire à remplir, jurer que je ne voulais pas renverser leur république, ça me mettait à ressaut mais Frankie s'était occupé de tout. Je n'avais qu'à signer en pensant qu'un gars qui a envie de buter leur président et qui est commissaire du peuple, signerait des deux mains.

Les gens commençaient à descendre, quelques-uns étaient montés. Les flics, des officiels. J'en avais marre d'attendre avec ma petite valise. Frank ne revenait toujours pas. J'allai dans la cabine et je le vis étendu sur le fauteuil. Pour une fois il était assis dans le sens de tout le monde, les deux bras sur les deux accoudoirs et la tête en arrière ; il avait le crâne défoncé et le sang lui dégoulinait le long du cou.

J'appelai le détective en appuyant sur la sonnette spéciale. La porte s'ouvrit, je

sursautai. Le gars eut peur et me fila son gros riboustin sous le pif.

Il parlait tellement vite que je comprenais poule. Il siffla pour appeler à l'aide, s'occupant de Frank sans cesse de me viser.

Il lui soulevait la paupière, c'est tout ce qu'il lui faisait. Enfin d'autres personnes entrèrent, je leur dis que j'avais trouvé Frank dans cet état.

Ils me demandaient pourquoi j'avais fait ça. Je leur montrais mes papiers, je leur disais d'appeler le commandant, ça les faisait rire horriblement sur leurs dents déchaussées, ils trouvaient ma prétention enfantine. Pourquoi demander le commandant puisque j'étais sous leur protection !

Je gueulais en anglais :

— Tas de bastards, vous ne vous rendez pas compte que si vous êtes aussi stiounides, vous allez vous faire tous virer, faïeur par le efbihaï. You are fired, je leur disais, by the F. B. I. Y en a donc pas un d'intelligent dans toute la bande, un d'un peu moins couard que les autres.

A ce moment je pris une tarte en pleine poire. Mais quand même l'un d'eux se mit en avant avec des gestes d'apaisement.

On avait dû lui dire que l'étais de la viande précieuse. Il morigénait l'autre brute et pour le faire tenir tranquille il lui, disait : « Il s'envolera pas ! » Sous-entendu : tu pourras lui taper dessus tant que tu voudras quand on sera à terre.

Enfin arriva un des officiers qui parlaient français.. Je lui dis que Frank avait été attaqué et qu'il fallait tout de suite et en vitesse, empêcher que quelqu'un vienne emporter nos bagages.

Il était au courant, il promit de s'en occuper et fila ; Un des médecins était venu, il avait éloigné tout le monde et examinait Frankie, Il se releva en disant qu'il respirait. Il lui banda la tête et le fit transporter à l'infirmerie..

Moi, je restais avec mes grosses brutes. Ils m'avaient acculé au fond et les laveurs de parquet me montraient à coup de derrière que j'étais indésirable.

C'est tout différent de parler américain avec des touristes attentifs et d'essayer de comprendre des mâcheurs de chouigne gomme dont toute l'intelligence est dans les mains.

Je repérai le gars qui m'avait tapé dessus pour lui montrer un peu ce que c'était qu'une beigne venue du dix-neuvième arrondissement.

Quand j'e vis cet hippopotame qui devait bien peser cent-vingt kilogs, et au front large de deux doigts, j'appréciai les choses avec indulgence. J'étais disposé à lui faire grâce à condition que lui consente à m'oublier, ce qui n'était pas le cas. Le plus grave c'est qu'ils m'empêchaient de réfléchir.

J'essayais d'expliquer à celui qui voulait bien m'entendre que Frankie et moi convoyions des objets précieux et que des bandits entrés sur le bateau avaient cherché à nous assommer.

— Pourquoi lui, et pas vous ?

— I don't know. Laissez-moi réfléchir. Eh bien ! voilà, peut-être que si moi j'avais été là, c'est moi qui aurais dérouillé, non ?

— No, disait-il d'un air vache.

Il avait tracé nos déplacements sur une feuille de son carnet et prétendait prouver avec ça que si les tueurs m'avaient visé, moi, ils m'auraient eu tout aussi bien.

— Il n'y a qu'à descendre et demander l'inspecteur Schnabel qui doit venir nous chercher. Je suis même étonné qu'il ne soit pas là.

Enfin le commissaire entra avec un gars qui n'avait pas une tête à s'appeler Schnabel. Un petit gros au nez retroussé, à l'œil bleu ;, aux pommettes bien rouges. Il me tendit la main. Je vis tout de suite, à son accent, qu'il n'était pas du coin.

— Jemet Gaston.

— Quoi ?

— C'est mon nom. Un nom pour les dames. C'est toi, Gerin. Je suis un pote à Bardot.

— Si t'es un pote a. Bardot, t'es pas un pote mi.

— C'est une façon de parler, je travaille pour lui. Un bel enculé.

— Tu l'as dit. Là alors tu ne te trompes pas.

Il parlait au flic en anglais, je les voyais un peu hésitants tous les deux. Moi, Bardot m'avait dit de voir Schnabel. C'était trop facile de venir me faire cueillir au débarqué par la bande. Question d'amour-propre ça me vexait qu'ils aient pu me croire si nave.

— Dis donc, lui dit-je en anglais, c'est Schnabel que je veux voir, toi je ne te connais pas. Je ne bouge pas d'ici si Schnabel ne vient pas me chercher, et je ne laisse pas sortir mes bagages.

Jemet me fit voir un petit insigne doré qui me rappelait bien un peu ceux que Frank m'avait fait étudier. Mais d'abord rien, ne doit être plus facile à imiter, ou à faucher.

— Ecoute, Schnabel a été descendu, il n'y a pas une demi-heure. Ils ont voulu essayer de prendre sa place et s'ils ont assommé Frank, c'est pour qu'il ne le reconnaisse pas. C'est un faux Schnabel qui serait venu te chercher.

Il parla encore en anglais aux autres qui paraissaient enfin décidés à me laisser partir, à regret.

— Je ne marche pas. Qu'est-ce qui me prouve que tu n'es pas de la bande.

— Mais si j'étais de la bande je t'aurais dit que j'étais Schnabel. Il s'en est fallu d'un poil que leur combine réussisse. Un hasard que je me sois trouvé là quand ils ont tiré dessus et qu'au lieu de m'occuper de lui, j'aie bondi jusqu'au bateau.

— Rien à faire, je ne bouge pas d'ici. Ou alors va me chercher un car du F. B. I., qu'il soit bien établi que c'est eux qui viennent. Et je veux me faire accompagner par ces braves gens.

J'eus un geste rapide vers la grosse brute au front étroit qui recula avec tant de force que la cloison s'ébranla. Les autres qui ne comprenaient rien rigolaient.

— Ça si tu veux. Au contraire. Il leur parla en anglais.

— Il ne croit pas que je suis un vrai poulet, il veut que vous veniez tous au F. B. I..

Ça les faisait se poiler, mais alors en péter de rigolade, que maintenant je me mette sous leur protection.

Le commissaire n'avait pas donné nos précieux bagages, qui étaient enfermés au coffre. Avant de partir, je voulus aller voir Franck qui ouvrit les yeux, sourit et nous serra la main à tous deux, à Jemet et à moi. J'étais rassuré. Je n'avais plus de doute sur Jemet et eux n'en avaient plus sur moi.

— L'avantage, si tu sors avec toute cette bande, ils ne te reconnaîtront pas dans le tas. C'est une riche idée. Sans ça, ils te descendront toi, aussi sec.

— Il ne me disait cela ni pour blaguer, ni pour m'effrayer. Il trouvait cela tout naturel. J'échangeai mon veston avec un autre et je mis un chapeau sur mon front. Nous sortîmes en trombe pour entrer dans une voiture qui était venue s'arrêter à la sortie de la passerelle, il n'y avait pas deux mètres à marcher et je ne me risquai pas à vérifier si personne dans la foule n'était en train de nous photographier.

Les précieux documents déposés au siège du F.B.I., Jemet m'emmena dans un hôtel où je n'eus ni à donner mon nom ni à attendre dans le hall, je le regrette bien, il y avait de ces filles assises dans des fauteuils destinés, semble-t-il, à mettre en valeur une exposition de jambes uniques sur la planète.

Je n'arrive pas à comprendre que ces femmes font tout ce qui est possible pour vous mettre sous le nez des tentations soyeuses, galbées, avec de la fine chaussure à talon haut, du nylon partout, de la jambe rose plus étalée que les gigots du boucher, mais que si vous avez d'air d'ouvrir un œil rond et d'avaler votre salive en passant, elles sont prêtes à hurler au satyre. Elles ne se rendent peut-être plus compte ! L'autochtone est dressé de naissance, il file en faisant semblant de ne pas voir.

Dans la chambre, le directeur m'avisait qu'il prenait soin personnellement de me tenir en gaieté pendant mon séjour à New York et m'offrait une Bible et un verre d'eau.

On entendait le métro aérien, ça ne me souriait pas de rester enfermé toute la journée. Jemet essayait de me distraire.

— Les jambes t'intéressent. Alors, t'es foutu. Si tu godes pour le guizot et le molgomme tu peux plus tenir, t'es la proie.

— Ça fait rien, lui dis-je, c'est le pays des belles mômes.

— T'as pas tout vu. Y a qu'une chose qui compte, mets-toi bien ça dans le citron, le dollar.

« Alors celles qui en ont, elles peuvent se faire masser, remonter la gueule, qu'à soixante ans et plus tu te trouves encore trop miteux pour elles. Et qu'elles t'envoient rebondir si tu ne t'es pas fait poncer le grenu de la peau des miches. à côté de ça, t'as des pauvres paumées qui crachent leurs poumons, qui n'ont pas de quoi se faire remettre des dents. Et avec cette misère, tu n'arrives pas à trouver une femme de ménage.

« Moi, j'en ai marre de bouffer au restau, je prends une villa meublée, la vaisselle s'accumule, je téléphone pour demander une bonniche, je vois arriver une souris en longue bagnole qui sort avec des jambes comme ça, à te faire goder comme feu cerf. Elle entre, ne dit pas un mot, examine ma crèche, la cuisine, le cubage, fait couler les robinets et s'en va en disant : « Ça ne fait pas l'affaire !... » Tel quel.

— Dis donc, le Schnabel, comment ils l'ont eu ?

— Ils lui ont filé une giclée dans les pattes.

Ils ont été gentils au fond. Ils n'ont pas cherché à le buter vraiment, ils voulaient l'empêcher de venir au bateau.

— Ça fait plaisir en somme de voir qu'ils sont comme ça humanitaires. Tu vois, on se fait des idées fausses sur les Etats-Unis.

— Ecoute, moi, les premiers jours, je vais te dire, j'étais sûr que c'est un pays de cons. Faut pas voir le haut et le bas comme tout à l'heure. Faut voir le piaf moyen,

le tout venant. Ils ont la villa, l'eau chaude, tout, une voiture pour monsieur, une pour madame et une pour les mômes. Seulement, ils n'ont que ça. Aucun livre n'entre chez eux. Le bonhomme travaille comme un sourdingue pour payer ça. Il est orgueilleux que sa femme lui foute sur la gueule. Il s'en vante, il le raconte aux collègues, il en tire gloire. Comme horizon intellectuel, je ne sais pas si tu me comprends ?...

— Mais je te comprends, tu m'intéresses.

— Eh bien ! zéro. C'est fou ce qu'ils ignorent, même au « Quitte ou double », « Double or nothing ! Ils savent des niaiseries qu'on ne peut pas imaginer sur les soucoupes volantes et la planète Mars, ils n'ont pas la plus petite idée de ce qu'est la Grèce et Rome, ou plutôt, et c'est à ça qu'est dû le prestige de Paris, ils croient que c'est en France.

— Et maintenant, en plus, ils ont la télévision, ça les achève, ça prépare une génération d'une bêtise incalculable.

— Tu vois tout en noir.

— Oh non ! Je rencontre beaucoup de monde, du fait que je parle les langues, je suis considéré, moi, comme un intellectuel. C'est pour te dire. Ils croient à des co..., tu me passeras l'expression, des âneries, qui font rêver, la psychanalyse, les progrès de la science, la démocratie. Si tu leur dis que la démocratie te sort par les yeux, ils t'étendent raide.

— Mais, mon cher Jemet, le tableau que tu me fais, c'est celui du banlieusard moyen bien de chez nous, le lecteur de « *France-Soir* ». On n'a rien. à leur envier. : On les vaut.

Il était sonné. Il ne voulait pas croire.

— Non, charrie pas. Nos bonnes femmes nous elles savent au moins faire la cuisine et tortiller un paf, tu diras ce que tu voudras, champion, hein ?

— Faut reconnaître...

— Remarque, avec le temps, j'ai un peu changé d'avis. L'Amérique, c'est grand, c'est comme la Chine, ou l'Afrique, ou l'Europe. Alors, en te promenant, tu arrives à rencontrer des Américains qui sont tout à fait gentils, qui s'intéressent à l'art, qui sont instruits, qui ont voyagé. Ce qu'on ne peut pas leur enlever, ils sont hospitaliers. C'est autre chose que nos péquenots d'Europe. Ils ont ouvert des livres Pas beaucoup, mais ils ont lu un auteur à fond, ça, c'est énorme Je suis là à te parler parce que je vois, à ta gueule, que tu m'écoutes, mais eux, ils ne savent pas écouter. Dès qu'ils ont un moment, ils fument, ils pintent et ils jouent aux cartes.

Je connais un gars qui gagne tout plein de fric, très fort au bridge, bourré d'oseille, avec un énorme appartement, des tapis, des peaux d'ours, des tableaux, anciens et modernes. Dans tout ça, il y avait un seul livre, un seul, tout petit, perdu dans ce désert, c'était : *Comment vous faire des amis*. C'est éloquent. Hein ! dis. Avoue !

Il était content, Jemet, d'avoir trouvé un auditeur français. Il parlait avec volubilité d'affamé, il allait vite, de peur que je le coupe, il en avait lourd sur la patate, d'être isolé, et pourtant il savait bien l'anglais.

— Ne crois pas que je ne te suis pas, mais quand même, je voudrais voir Schnabel, j'avais des instructions, c'est lui et lui seul, que je dois rencontrer.



Il prit le téléphone et demanda un numéro. Il parlait lentement, pour que je comprenne.

Il expliquait ce que je venais de lui dire. Il raccrocha.

— Mais pourquoi tu ne l'as pas appelé, lui, directement à la clinique ?

— T'es pas fada ! Ils savent où il est, tu peux être sûr qu'ils surveillent ses communications, tandis qu'ils ne vont pas du moins je l'espère, surveiller celles du F. A. I.

Ça me paraissait curieux quand même que je ne puisse pas voir Schnabel. Je réfléchissais, ça se voyait à ma tête.

— Tu te méfies ?

— Mets-toi à ma place. Et surtout, Schnabel devait me faire inscrire la caisse, que je sois considéré comme un de leurs fonctionnaires. Parait qu'ils paient bien.

— Pas tant que tu crois. Ça a l'air comme ça, vu en francs, mais ici, avec cent dollars par semaine, tu bectes et c'est marre. Il est vrai qu'on ne pense pas à faire d'économies.

— Encore faudrait-il que je les eusse !

— Attends un peu, ils ne t'ont pas encore vu dans leurs bureaux :

Le téléphone sonna :

— Qu'est-ce que ça peut te foutre, puisque tu ne sors pas, dit-il, tout en répondant.

— Yaih... Okay... okay... C'est Bob Putnam, un as du Pentagone, il veut que tu lui expliques le fonctionnement de l'appareil, et sans sortir de l'immeuble. Il nous attend dans un appartement du quinzième étage, tu verras un peu la famille américaine.

Ça me faisait drôle de sortir dans ces couloirs.

— T'as les jetons ?

— Pas toi ?... Je suis visé par des gars qui ont déjà descendu deux bonhommes depuis ce matin...

— Si on se déplace avec une escouade armée de mitraillettes, t'es repéré tout de suite. Ils ne savent sûrement pas que tu es dans cet hôtel, et Nouyork, c'est grand.

C'était richement meublé chez le gars du quinzième. Il y avait là des femmes de tous les gabarits. Moi qui suis habitué aux petites femmes d'Europe, me voilà devant une poupée qui, avec ses talons, fait presque ma taille, elle me regarde jusqu'à la braguette avec une bouche carrée et des bras nus d'athlète.

J'étais surtout dépaycé, il en venait d'autres, des femmes, sûres d'elles, plus solides, muselées, la tête droite. Et ces bijoux ! Une projection de pénombre partant du fond les faisait étinceler. C'était le coin de la télévision.

Ici, c'est encore plus saccadé qu'à Paris, mais alors, jamais je n'aurais cru possible ce culot publicitaire.

— Les vingt meilleurs médecins du pays attestent que les pilules vitaminées Schmoll sont bonnes pour le thalamus.

Là-dessus, arrivait une girl habillée en infirmière qui vous regardait d'un air vache et affirmait «Aucune autre marque ne peut en dire autant ! »

Et sans transition, un professeur apparaissait, bien astiqué, le doigt tendu, pas plus haut que la main, et qui gueulait comme un éléphant :

— C'est le chocolat Furor qui vous offre cette émission. Ben Dnib, champion du monde toutes catégories, vous affirme que le chocolat Furor l'a rendu encore plus fort.



Ces rois de l'univers écoutaient, non avec indifférence ou résignation, mais d'un air tellement satisfait que je me demandais si cette avalanche n'entraînait pas dans le sentiment qu'ils avaient de leur supériorité.

Putnam me parlait de l'appareil de Lévy avec une compétence de spécialiste. Sa femme et une amie venaient nous interrompre par des inflexions que j'imaginais volontiers lubriques à cause de leur déhanchement. Je compris mal vraiment leur argot spécial aux fatigués ou aux moribonds, elles mangeaient la moitié des mots et les remplaçaient par des ébauches de gestes. Par exemple, au lieu de dire : « il est du tonnerre, ton pote ! », elles se contentaient de me montrer et de dire : « cézig, il est du ! ».

Elles sifflaient de grands verres de whisky et à la fin se montraient émoustillées par ma présence. J'ai de la modestie, surtout quand je ne me sens pas un sou en poche, j'en conclus que ces filles superbes essayaient de m'engluier pour me faire harponner par le gang des rasifs, version U.S.A.

Putnam me confia qu'il avait déjà vu de mes films sur une écran blanc et que c'était « comme ça ». Il avait un geste de ses mains qui faisait glousser les femmes, mais je ne pouvais me faire aux invites de ces viandes parées de nylon et de brillants, et croire que l'alcool les eût à ce point échauffées.

A une phrase de Putnam, l'une de ces charnues parfumées me posa sur l'épaule son beau bras sinueux et nié secoua avec un rire profond et cynique. Je veux dire profond dans le contralto, comme une chanteuse noire dont elle avait la denture ouverte jusqu'à la luvette qui frétillait, toute blanche, d'une façon guillerette et assez obscène.

Elles voulaient me faire boire, me tendaient un verre, Jemet ne me venait pas en aide, il restait au bar à pinter tout seul. C'est en me voyant avec mon grand verre de whisky plein de flotte qu'il m'apporta du champagne, en leur expliquant que c'était ma boisson naturelle.

D'avoir bu ne me donnait quand même pas confiance. Quand j'entendis Jemet plaisanter aussi, je compris que ces dames avaient du voir les fameux films où j'étais à poil.

Putnam prenait un stylo et me dessinait le système de réception en relief. Je lui dis que ce n'étais pas la peine, pour reconnaître les têtes, on s'en tirerait très bien comme ça, il me trouvait mesquin de vouloir faire des économies et l'oncle Sam. Ah ! j'étais bien Français !

Il me dit que j'irais voir Schnabel tant que je voudrais, mais pas avant de leur avoir expliqué, au Pentagone, quels étaient les noms des agents, leurs fonctions, et d'avoir dit ce que, je savais sur les photos de Papadacci.

Ah ! le salaud. Il m'outrait. Je l'engueulai en français, en priant Jemet de traduire.

Dis donc, ma vache, ça ne te ferait rien que je me fasse étendre après vous avoir tout dit ? Et bien justement, moi, je ne l'ouvrirai pas tant que ma situation ne sera pas réglée. T'entends. Je veux être engagé, officiel, avec une signature du Président, pour que s'il m'arrive quelque chose, ma famille puisse en profiter.

Je suivais ce que traduisait Jemet, ça les faisait rigoler. Il n'y a que le truc de la famille qui n'allait pas.

— Vous avez de la famille ? Oh ! mais ça change tout !

Je n'étais plus bon à rien. Jemet parlémentait. À la fin, il sourit de nouveau.

— Je lui ai dit que tu bidonnais, que tu veux de l'oseille, mais que tu n'as pas de famille du tout. Tu ne sais donc pas que c'est très recherché. Depuis Mac Carthy, on n'ose pas employer les gars qui ont femme et enfants, parce que ceux-ci pourraient être pris comme otage.

— Je suis surtout bien parce qu'il n'y a pas d'assurance à payer et pas d'emmerdements avec mes héritiers. On peut m'envoyer dans la gueule du loup, qu'est-ce qu'on risque ? Mes fesses, autant dire rien. Mais pardon, mes fesses, je me les garde !

Ils se marraient tous bien franchement, à croire que, traduite, l'expression prête à rire.

— Vous n'y êtes pas. La chose qu'on regarde ce n'est pas l'assurance, on n'est pas à ça près, mais que personne ne peut faire pression sur vous. Croyez-moi, vous êtes précieux. D'ailleurs, dès demain je m'arrangerai pour vous faire prendre en charge. Au fait, je n'ai pas vu votre bulletin de vaccination contre la vérole ?

— La vérole ? Ça alors, qu'est-ce que ça peut bien vous foutre je ne suis pas venu ici pour baiser.

Explications. Small pox. La variole. Il avait confondu vérole et petite vérole.

— Vous en faites pas, Bardot m'a préparé tous les faux papiers nécessaires. Les v'la. Y en a tout un paquet.

La télévision marchait toujours.

— Le congrès de savants réunis à Pendjab a déclaré à l'unanimité que la pâte dentifrice radioactive Houf supprime les mauvaises odeurs avant qu'on ait eu le temps de dire « Ouf ».

Personne ne regardait l'écran. On ne l'écoutait pas. Moi, j'en rougissais. Eux, ils étaient déjà faits. Conditionnés.

## CHAPITRE V

« ULTRA - SECRET »

Dès le lendemain, Jemet me conduisit dans un autre appartement, au 27<sup>e</sup> étage, qui avait été agencé pour que je puisse expliquer à des officiers en civil et à des bourrmanns quelles étaient les personnes dont Papadacci avait pris les photos par des systèmes optiques traversant la muraille.

La salle était sombre et les photos étaient projetées sur un écran par un cartophote. En plus, ils avaient chacun un jeu de ces photos collées sur un carnet et prenaient des notes, la tête baissée, avec un chapeau qui leur cachait la figure.

Cette absence d'éclairage me paraissait surtout destinée à ce que je ne pusse pas reconnaître les gens qui étaient là.

Ça ne me plaisait qu'à moitié.

— Si je ne dois pas les connaître, pourquoi eux me connaîtraient-ils ?

Putnam trouva que j'avais raison, et je mis un chapeau et mon foulard pour me dissimuler. Du reste, j'étais dans l'obscurité.

Je devais recommencer le lendemain. Le soir, j'allai me distraire un peu dans l'appartement du 15<sup>e</sup>, j'en avais besoin.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? me demanda la grande blonde, qui s'appelait Happy. Tu as l'air tout con, bonhomme !

Jemet et Putnam me dirent que je pouvais lui parler, elle était dans la confidence.

— Je n'aime pas ce travail. Qu'est-ce qui me prouve que ces gars-là sont bien tous du F.A.I. ? et d'ailleurs, en admettant qu'ils en soient, du F.A.I. qu'est-ce que ça peut me foutre ? Dire que moi, l'armée, je n'ai jamais pu la piffroter quand c'était l'armée française, et je suis là à me mouiller pour une armée étrangère !

Happy ne comprenait pas bien mais elle cherchait à me remonter, par politesse. Et justement, tout son sexe-appel me faisait débander, d'autant plus que sa copine, qui frottait aussi, n'avait pas la trouille d'avouer qu'elle s'appelait Phyllis. On a beau dire, on pense au tréponème.

Elles étaient bien disposée, ça fait partie de l'hospitalité newyorkaise, elles n'admettent pas qu'un hôte ait le bourdon. Elles étaient empressées, avec leurs jambes de soie, les cuisses tentantes et la hauteur de mon nez. Je me sentais au supplice, elles étaient gentilles avec moi comme on est gentil avec le sous-développé. J'ai

compris d'un seul coup le comportement du nègre américain, elles étaient belles, souriantes, polies à l'extrême, mais elles avaient quand même une façon de regarder à travers moi qui montrait que je n'existais pas, j'avais à la fois un sentiment de détresse et une envie féroce de leur retourner la gueule.

Je n'étais quand même qu'un rien du tout. C'était trop visible. Il fallait en chercher l'explication : Jemet la trouva dans le fait qu'on s'était tellement caché les uns des autres.

— Il est prouvé par cerveau électronique, dit Putnam, que sur les douze types, vous et moi compris, qui ont défilé cet après-midi, il y en aura au moins un qui trahira avant la fin de l'année, et peut-être deux ou trois. Alors, on prend des précautions. Vous-même, pourriez-vous en reconnaître un ?

— Moi, non, je n'ai pas cherché à le faire, ils se ressemblent tous. Seulement, j'étais bien en vue avec ma baguette.

— Je ne crois pas, dit Putnam, mais vous avez raison, je vous ferai mettre un masque.

Il dit quelque chose à un sous-fifre qui fila et revint même pas un quart d'heure après, avec un choix de masques en caoutchouc dont la plupart étaient ridicules, l'un d'eux représentait Hitler. J'en essayai un et Jemet aussi. Ça les faisait rire énormément.

C'est la une des finesses qu'on apprécie mal, sur le continent, qui me faisait penser à Olga et à sa mère, marchande de farces et attrapes.

Ce sont des masques élastiques et très minces, en feuille anglaise, qui s'adaptent bien et qui rendent quand même méconnaissable. J'en choisis trois un peu différents, pour les jours à venir.

Le lendemain, même séance, mais avec le masque. Putnam avait trouvé l'idée tellement bonne, qu'il me le fit garder pour traverser les couloirs. C'est très bien fait. Si on ne vient pas vous fixer sous le nez, on ne voit pas que c'est un masque. Mais la figure est vite mouillée de transpiration.

Du coup, je voulais sortir un peu, voir Times Square la nuit. Jemet, qui en avait marre aussi, fit préparer une voiture. L'idée ne lui venait pas qu'on puisse sortir à pied, devant les énormes dessins animés qui recommandent une cigarette ou des nouilles, et tellement de tubes de néon, que tout grésille comme une friture.

Je compris d'ailleurs pourquoi il m'avait emmené en voiture quand je voulus traverser le pont de Brooklyn, où je ne vis pas un seul piéton.

Je crus même que c'était défendu à cause de la tentation du suicide.

— Mais non, me dit Jemet, ça ne se fait pas.

— Et les cloches alors, qui veulent traverser ?

— Elles traversent pas. Ou elles trouvent un gars qui les prend dans sa bagnole.

Tant que j'y étais, je voulais aller à Harlem, on s'arrêta devant une boîte chic, avec un groom habillé en amiral. Je n'aime pas ces endroits-là, on trouva un coin tranquille pour habitués du quartier, avec des métis qui, chantaient à se retourner le larynx, comme s'ils voulaient se transformer en bugle, se faire pousser des poches à air comme dans les binious, près d'un orchestre des familles avec un piano droit, le gars de la batterie n'avait pas pris le temps d'enlever son chapeau.

J'avais retiré mon masque et on avait repéré des femmes noires. Ça les choquait qu'on les invite. C'est seulement en apprenant qu'on était français qu'elles ont fait semblant de trouver la chose un peu admissible.

Elle se tenaient sur la défensive, j'en avais attaqué une, miss Savage, qui était sculpteur, et qui était venue à Paris. S'il y en a un qui n'est pas raciste, c'est moi, surtout quand je suis devant des nichons glorieux comme des soleils, ça m'attire sans arrière-pensée.

Plus j'en faisais, moins je la dégelais, elle se méfiait comme un chien trop battu. Elle ne pouvait pas me croire sincère, je pensais à l'impression que m'avait faite Happy en cherchant à être gentille. Je m'énervais, je voulais absolument, la convaincre. On n'en était plus aux fadaises et aux frôlements, mais on discutait dur.

On a biberonné toute la soirée. Pour bien montrer qu'on n'était pas des fêtards égoïstes, on avait invité des amis à elles, des hommes. À la fin, j'étais drôlement mordu, je voulais amener miss Savage chez moi, ou terminer la soirée chez elle.

J'ai tout essayé. Rien à faire ! Elle m'avait mis dans un tel état que j'en arrivais à essayer de peloter de force, ce qui est plus dangereux à Harlem qu'à Paris. Elle résistait avec la vigueur et l'effroi d'une pucelle. Et encore, je ne parle pas du début où elle était franchement méprisante, me tapant sec sur les doigts, les muscles de son bras jouaient, sa poitrine tendait son chandail, le bout avait l'air rajouté, j'aurais tout donné pour appuyer dessus. C'est à la fin seulement qu'elle s'est un peu humanisée, elle m'a même dit, à regret, que j'étais beau gosse. Sa voix m'entraînait partout, je lui disais que je n'avais jamais vu de plus beaux yeux. C'était vrai. J'essayai, en dansant, de l'embrasser. Elle tourna la tête et me dit :

— Du reste, vous ne m'épouseriez pas !...

Elle n'était pourtant pas bête !

— Mais, nom de Dieu, j'ai eu en France des femmes de très bonne famille et ça n'a pas fini par un mariage.

On était revenu s'asseoir.

— Je ne suis pas entré ici dans l'intention de fonder un foyer, quand même !

— Alors. Vous voyez bien que vous me méprisez !

C'était raide !

Jemet, qui avait entendu, me vint en aide en une espèce de slang que j'avais du mal comprendre.

— Qu'est-ce que c'est que ce genre. S'il vous proposait de vous épouser, c'est vous qui n'accepteriez pas. La question de couleur compte autant pour vous et aussi la question fric. Veux-tu lui dire combien tu gagnes à Paris ?

Je le lui dis. Elle trouvait ça raisonnable. Elle calculait en dollars.

— Par semaine ?

— Non, par mois.

Là, elle ne pouvait pas me croire. Je la voyais se retirer comme un escargot à qui on a touché les cornes. Elle n'osait pas me plaquer tout de suite, elle tenait à ce que je n'aie pas trop mauvaise opinion. Elle étendit même sa longue main sur la mienne et la tapota. Pour elle aussi, je commençai à ne plus exister. Jemet essayait d'arranger :



— Vous savez, la vie est moins chère en France, avec ça, on vit. Et puis, je parle du traitement qui lui est versé là-bas, il n'y touche pas. Ici, il est payé en plus.

Ça allait un peu mieux. D'ailleurs, elle était plutôt bohème, miss Savage, ce serait la calomnier que de dire, qu'elle ne pensait qu'au dollar. Elle y pensait moins que les femmes blanches, mais elle y pensait tout de même, elle était américaine.

Je lui parlais de ses sculptures, j'aimerais bien les voir.

— C'est quel genre ? Maillol ? Lipchitz ? Moore ,...

Là, je l'impressionnais.

— Oh ! mais c'est qu'il est versé en art, dit Jemet. Il connaît ces piafs-là, il est en cheville avec toutes les galeries !

À propos de cheville, il m'en balançait un grand coup dans les tibias en clignant de ça marchait. Elle devenait très femme du monde. Elle me donna sa carte et me pria de prendre le cocktail chez elle un de ces jours.



Il n'avait pas fallu longtemps à Putnam pour faire installer l'appareil de projection, avec, tous les plans pour le relief. Il vint m'embarquer un matin avec Jemet et les masques, dans de grosses voitures. Normalement, on aurait pris le train ou l'avion. Let, on allongeait le trajet, on avait suivi la côte et filé vers la Pennsylvanie pour arriver au Maryland sans avoir traversé le Delaware où on aurait pu être repéré. Il me faisait voir sur les cartes.

On est arrivé de nuit au Pentagone. C'était voulu, pour que les gens ne racontent rien, le mieux, c'est encore de ne rien montrer. J'avais à la boutonnière, un papillon avec ma photo qui me permettait de passer les barrages.

Ils m'ont conduit à une chambre et m'ont enfermé avec une pile de journaux, une radio, une télévision et de l'eau fraîche.

J'ai écouté leurs programmes, bien forcé. C'est le peuple qui a l'âge mental le plus bas de ta planète. J'avais beau chercher d'autres postes, et il y en a, je ne pouvais entendre que des « shows », des spectacles pour familles, « I love Lucy ».

Je travaille pour ces gens-là, qui réalisent l'abrutissement intégral de leurs masses, contre les Soviétiques qui, théoriquement du moins, ont entrepris une tâche éducative monstrueuse.

Les Sioux, à qui leur puissance illimitée donne le devoir de mener le monde, ne savent pas se mener eux-mêmes. Jusqu'à leur langue qui disparaît ! Ils connaissent de moins en moins de mots. Un diplômé de leurs collèges, dans un jeu radiophonique, n'en sait pas autant qu'un môme de chez nous qui a son certif. Mais pardon, toutes choses égales d'ailleurs, étant admis qu'on leur pose des questions pour eux, sur les U.S.A., parce que l'Europe, l'Afrique, l'Histoire, c'est zéro, ils ne savent pas qui est Shakespeare, n'allez pas leur demander qui sont Descartes, Pascal ou Hugo. Ils ne se passionnent que pour les westerns, les mystères policiers et la chanson de charme. Ils n'ont même pas le misérable pourcentage de conférences ou de parler de chez nous. Ils ont vingt fois moins de bibliothèques publiques qu'en Suède. Ce qui serait très bien pour leur gueule s'ils n'avaient pas tant de prétentions. Ils

combattent le communisme, ils n'ont pas encore compris que c'est eux qui l'ont installé en Europe.

Ça me mettait hors de moi. Je téléphonai tout de suite à Putnam. Pour le téléphone, ils l'ont partout ! Je lui hurlai que, si demain je n'allais pas d'abord à la caisse avec une signature du grand patron, je ne dirais pas un mot, et qu'ils pouvaient tous aller se faire foutre.

Le lendemain, il arriva avec un contrat signé, un bon de caisse et une lettre pour moi, d'Amanda.

L'adresse avait été mise par Bardot. C'était bien son écriture. Elle me confirmait qu'elle avait risqué gros mais qu'il ne lui était, en somme, rien arrivé, à part une trouille à à lui faire jurer de ne jamais plus toucher à ces films. Même pas un mot gentil. Enfin tout juste :

« Je te fais mille carresses de chatte », ce qui ne veut rien dire. et me rappelant en post-scriptum que tout était de ma faute, puisque je lui avais amené Lévy. Là, je la reconnaissais.

On m'a fait mettre le masque avant de quitter ma chambre, je ne pouvais voir les baraquements.

J'ai montré les films à des gars qui étaient là dans l'ombre. J'étais bien content de ce masque pour qu'ils ne sachent pas que c'était moi qui me faisais mettre dans une position si humiliante.

À part ça, le film est un chef-d'œuvre, avec une profondeur d'arbre ou de forêt, et les filles du tonnerre. Comme ils étaient venus là pour repérer Jimmy, Lola, Hachid, dit Lévy ; et quelques autres, je ne voyais pas pourquoi ils le faisaient repasser trois fois, Ils s'épongeaient le front, ils ne pensaient, plus à fumer, ils se trémoussaient, ils laissaient filer des soupirs comme des tuyères.

Irma empalé, ils voulaient la revoir encore, pour se pénétrer de la grandeur de leur mission. Et de me voir en train de subir tant d'outrages, j'étais de cœur avec moi.

Ils ont passé d'autres films du même genre, sans personne de suspect, mais ils voulaient se mettre bien en tête tous ceux qui avaient approché Jimmy, de près ou de loin, toutes les figures de la bande. Comme en anglais, le mot figure veut dire aussi bien forme, dans un sens très large, ils ne mentaient pas. Putnam fit arrêter l'appareil à plusieurs reprises et prendre quelques photos des principaux personnages, pour les joindre aux documents déjà classés.

C'était fait avec méthode. Un aide-opérateur calculait ses distances et l'ouverture de ses diaphragmes avec une règle à calcul tournante. Il corrigeait la couleur par une lunette à verres changeants numérotés, c'était calé ! Outre les faces et les profils, le plus important des galonnés, qu'ils appelaient « mon général » avec respect, faisait photographier toutes les parties du corps. Il arrêta l'appareil plus spécialement sur l'illustre Jimmy et donna des ordres pour agrandir les moments fugitifs où il avait laissé apercevoir sa nudité.

Une, en particulier, retint son attention, il en examinait les détails avec une paire de jumelles, et laissait échapper des gloussements admiratifs presque enthousiastes, devant le derrière banal de Jimmy.

L'opérateur revint avec les photos agrandies. Sur l'écran, on discerna enfin que ce derrière de Jimmy n'était pas le derrière de tout le monde.

Je passe les détails de physiognomonie, si l'on peut dire, par quoi un expert nous démontra qu'on pouvait reconnaître une fesse bien mieux qu'une tête. Le général nous apprit que Jimmy s'était fait modifier le visage au point d'être méconnaissable. L'information devait être tenue pour indiscutable. Mais ce qu'il ne pouvait pas faire c'était *changer ses fesses*.

L'expert attirait notre attention sur les divers rayons de courbures qu'il avait déjà pu calculer. Il se récriait devant une certaine singularité lombaire, l'attache épicycloïdale d'une pureté rarissime en ceci qu'elle pouvait être exprimée suivant une formule courte, sans faire appel aux factoriels et aux logarithmes. Je l'ai oubliée, tellement j'étais fasciné par cet agrandissement d'un derrière excessif, entouré, quatre fois de ces mots en hautes lettres et en quatre langues : ultra-secret.

L'homme se flattait d'être le spécialiste de la fesse gauche, kidnappé à grand frais, par le Pentagone, il regrettait de ne pouvoir se prononcer sur l'architecture de la fesse droite, le spécialiste de celle-ci étant encore retenu par la commission des activités antiaméricaines. Et pourtant, les plus profanes, dont il faisait partie, ne pouvaient pas ne pas voir que la fesse droite présentait deux accidents remarquables une verrue à un pouce et demi nord-est du coccyx et, beaucoup plus intéressant, vers le bas, sud-sud-est, un trou, une cicatrice au pôle de la partie charnue, dans la calotte sphérique.

Le général observa que la verrue pouvait être opérée et qu'on ne devait pas en tenir compte, mais que la cicatrice, dont l'image stéréoscopique permettait de mesurer la profondeur, était un signe précieux. Jimmy ne pouvait pas la faire recoudre sans qu'elle laisse une trace, tout au plus pouvait-il la faire agrandir pour la déformer.

Un des hommes, dans un élan patriotique irréflecti, avoua qu'il en avait une pareille, causée par un abcès à la suite d'une piqûre de vaccin Fiedmann, sérum de tontue contre la tuberculose. Ce vaccin ne l'avait pas guéri, mais lui avait creusé un trou ou il pouvait enfoncer un cigare.

On l'emmena se faire photographier. Les hommes se laissaient aller à des plaisanteries.

Maintenant, toutes les fois qu'on arrêtera un suspect, va falloir lui peloter les miches.

— Oh ! ma mère !

— Qu'est-ce que ma fiancée va dire ?

— Et Mac Carthy ! Il va éclater ! — Je n'accepte pas ce genre de travail, je suis un homme « normal ».

Ce mot de « normal » avait le don de les faire rigoler tous. Ils répétaient : normal en quoi ? normal pour qui ?

— Tu trouves que c'est « normal » d'avoir une bourgeoise qui t'attend à la maison, pour te filer une ratatouille si tu n'amènes pas toute ta paye ?

— C'est « normal » que ta bonne femme aille au cinéma pendant que toi tu risques ta peau ?

— Et que le soir elle fume des pipes en regardant la tivi pendant que tézigo tu te tapes la vaisselle ?

Le gros qui avait lancé le mot « normal » passait un vilain quart d'heure.

Quoi, quoi ? Vous ne savez pas ce que le veux dire. Peut-être ? C'est déjà pas assez qu'on assomme les clients. Si maintenant il faut se déguiser en danseuse et leur taper dans le dos !

Il était indigné.

— Là, tu vas trop loin, tu nous fais faire du zèle !

— On ne vous demande pas tant, dit le général.

— Il veut not'peau !

Le gars n'était pas si bête.

— Ou alors, il faut que ça soye reconnu comme services exceptionnels !...

Il devenait populaire.

— Ça c'est vrai, on a droit à une augmentation.

Ils regardaient tous vers le général.

— Je reconnais que ça vaut une proposition. J'en parlerai au grand conseil.

— Merci, chef, c'est dans la poche.

— Hourrah !

— On aura droit à une médaille !

— Une médaille spéciale.

— La médaille du spécial !

— Moi, j'oserai pas la mettre.

— Qu'est-ce que c'est que t'oseras pas mettre, dis voir un peu ?

L'homme à la cicatrice arriva avec son agrandissement qu'on projeta à côté de celui de Jimmy. Le général imposa silence et demanda à l'homme de baisser sa culotte, pour qu'on se rende compte si ça se sentait à la main, à travers le caleçon et à travers le pantalon.

Je touchai moi-même, on sentait quelque chose.

— J'en ai marre, y en a des qui me pincent, Je vais avoir les miches violettes !

Non seulement ça se sentait, mais encore, ça pouvait se voir si le pantalon était bien tendu.

On avait fait de la lumière pour comparer avec un fessier ordinaire, en passant la main, on sentait tout de suite le trou dans la partie la plus ronde.

— Ça sera facile, on n'aura qu'à faire comme ça, quand on aura un suspect.

Il mettait la main en coupe au-dessous du croupion, comme pour recueillir un œuf.

— Qu'est-ce qui nous prouve qu'il n'est pas parmi nous, le Jimmy ?

Le général leur en avait tellement raconté sur Jimmy qu'il avait revêtu, à leurs yeux, une importance fabuleuse. Ils l'élevaient au mythe. Pour eux, c'était le Malin, le grand Pervers, un Satan superman, le Prince de ce monde.

Ils commencèrent tous à vérifier, d'abord avec sérieux, puis en riant, si aucun d'eux n'avait la cicatrice.

— Une fois suffit ! cria le plus jeune. En v'là douze qui viennent me peloter, et O'Brady, avec ses miches d'oiseau, personne n'a essayé. On n'a qu'à se mettre en rond.

Ce qu'ils firent. Le général leur donna l'ordre de changer de place, plusieurs fois, pour que chacun ait été examiné par plusieurs.

— Maintenant, quand Mac Carthy aura fini de poser ses questions aux démocrates, il sera obligé de leur filer la main au disque !

— Ça va le vexer, il aura honte !

— T'inquiète pas, ça sera organisé. Il recrutera des frôleurs qui lui glisseront la louche au tafanar dans l'ascenseur.

Le général couvrit leur voix :

— Vous ne croyez pas si bien dire. Mais gardez ça pour vous. C'est tout juste si vous pouvez en parler entre vous.

Ils recommencèrent à chahuter, je les trouvais un peu brutes, parce que je ne comprenais pas leur argot. Ils avaient une faculté inépuisable à se passionner pour tous les jeux nouveaux. C'était à qui aurait l'air le plus initié ! Je m'étais mis à l'écart, toujours avec mon masque, seul, le général me connaissait. Je n'ose dire le nombre de ses étoiles, ça le situerait, vous sauriez qui c'est. Je ne veux pas lui être une cause de souci. Il a bien assez d'ennuis. Son nom est dans tous les journaux, il tient en mains les destins militaires du bloc A. Mais quand même, je vous mets au courant, il ne lira pas ce livre, les Américains ignorent tout ce qui s'imprime sur le continent.

Un soir, le général me fit prendre par une petite voiture, j'étais avec Jemet. L'officier qui venait me chercher insista pour que je mette le masque et que je vienne seul.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Jemet vexé de n'être pas convié, une invitation mondaine ?

— C'est un peu ça, dit l'autre.

— Alors, je vais me faire beau, il y aura peut-être de la fesse.

Jemet traduisit ma question, l'autre répondit « Peut-être », d'un air ambigu.

Je ne revis Jemet que plusieurs jours après, un soir qu'il m'attendait dans ma chambre.

— Testigna, mon pote dit-il, t'en fais une gueule !

— Je peux, oui !... J'ai pas le droit, peut-être ?

— Oh ! mais si, t'as tous les droits, bonhomme !

Je ne voulais pas parler. Il essayait de me remonter.

— Non, je te dis. J'ai le noir. Je suis frappé au cœur. Le moral est atteint. Je ne crois plus rien : Si- tu veux savoir, tout me dégoûte, t'entends ? Je deviendrai vieux tout de suite, dans ce putain, de bled !

— Tu n'as pas l'air comme ça, mais tu es un sensible.

Il avait sonné et commandé de quoi boire, champagne, cognac pour moi. Pour lui, leur whisky auquel il était habitué déjà.

— Ce n'est rien, c'est le climat et le surmenage qui veulent ça. S'ils ne se soûlaient pas mort, ils courraient tous au suicide. Ici, ce n'est pas comme en France, on boit pour se soûler. Il déboucha les bouteilles avec hâte. Nous commençâmes par en vider une de champagne, sans la moindre interruption, sans le temps de battre la mousse. On préférait roter abondamment : Ça crée un lien.

J'avais l'air, non seulement déprimé, mais encore d'avoir peur.

— Quoi ? T'as du nouveau sur le gang des rasifs ?, dit Jemet.

— Il s'agit d'autre chose.

Il avait semé l'alarme, bien qu'il s'empressât de me remplir un autre verre et de me l'amener sous le pif.

— Bois ça ; mon pote, et ne va pas te faire des idées. Ici, c'est le pays de la soif, ils ont des radiateurs qui vous donnent 25 degrés la fenêtre ouverte.

— Qu'est-ce qu'il y a comme tempé, ici ? Ah c'est vrai, ils comptent en Fahrenheit. Je ne pourrai jamais m'y faire. Et leurs mesures ? T'as vu ? Ils veulent, dominer le monde et ils sont trop bêtes pour adopter le système métrique.

— Je me suis renseigné, ils font tous leurs calculs en système décimal, et ils traduisent en onces et en pouces, mais après.

Maintenant, il avait trop l'air de vouloir m'éloigner de mon affaire.

— Dis donc, et toi, c'est-y pas que tu aurais des nouvelles des rasifs, que tu me poses la question ?

Il tournait les yeux, il ne répondait pas franchement et me refaisait boire. Il insistait pour que je récapitule et que je lui parle des films.

— Si j'ai bien compris, dit-il, ce qu'on voit en fait de figures, c'est surtout des derrières, et ce qui va avec, dans un sens.

— Dans un sens, et même dans tous les sens.

— Si c'est le tien, de derrière, qu'on voit, ça ne m'intéresse pas.

— Y a pas seulement le mien : Y a tous les autres, c'est une vraie anthologie.

— Ah ! me dit-il, c'est différent. Je vais te dire une bonne chose, il n'y a rien qui me plaise autant, qu'une petite paire de fesses rondes et quand même musclées, et qui se remuent bien, pas toi ?

Il cherchait à me déridier, ça ne rendait pas beaucoup. Il ouvrait, une nouvelle bouteille,

— Qu'est-ce que t'as, il y a quelque chose qui t'inquiète, t'oses pas le dire ?

— Voui, y a ça aussi. J'ai beau me foutre de tout, leur ignorance fait peur. Tiens, hier, ils m'ont demandé de bien répéter les paroles prononcées au moment des photos, je n'avais qu'à lire le texte préparé, avec les traductions. Je leur ai d'abord lu le russe. Eh bien ! il n'y en avait pas un qui comprenait.

— Et alors ?

— Quoi ? Avec ce qui se prépare, les Américains devraient avoir cinquante mille types qui parlent toutes les langues.

— Ça, c'est vrai. Quand Mac Carthy a viré la plupart des Juifs, il devait au moins former autant de polyglottes. Mais tu ne me feras pas croire que c'est ça qui te tracasse ? Bois un coup.

À force de pinter, je voyais les choses dans un joli brouillard irisé.

— Ça ne fait rien, tu aurais dû venir voir le film, tu m'aurais dit ce que t'en pensais.

— Je l'ai vu, tu es bien, surtout quand tu te fais dauffer, tu as une belle grimace en gros plan..

Il me versait encore à boire.



— Je ne t'ai pas dit, l'autre soir ! Quand je suis allé dans l'appartement du général, oh non ! je n'ose pas te le raconter.

— Eh bien ne le raconte pas.

Quand il devenait conciliant, il m'encourageait.

— Lui, le général, il parle bien le français, il m'a dit, devant tout le monde, que son panais était moins mastar que le gode de Lola, et qu'il ne me ferait pas mal au fias en m'en glissant une petite paire.

— Il blaguait, y a des Américains qui aiment bien ça, le genre pédoc pour plaisanter.

— Je l'ai cru d'abord, seulement, il m'a emmené chez lui, il a enlevé son uniforme, avec toutes ses décorations, et après m'avoir prié de me servir des alcools, il a filé dans la pièce à côté de la salle de bains. Ah ! mon ami, il est revenu déguisé en fillette, pour me pervertir. Il avait perdu son air sérieux, il s'est ramené avec le portrait tout graffigné, rouge, poudre, rimmel, comme une vraie gonzesse. Je n'y étais plus, lui qui se tient si rigide d'habitude. Je résistais à ses agaceries, alors, il s'est mis une belle perruque, et il m'a proposé ce qui en vérité lui plaisait le mieux, la forme passive. Il avait mis une robe décolletée, des bas nylon. Il m'offrait sa bagouse toute neuve, qu'il disait. Il voulait que je me rende bien compte qu'il n'avait pas la cicatrice de Jimmy.

Je refusais. Ah ! je le faisais souffrir, il se traînait au pied du divan, Il chialait, il me montrait ses petites miches velues. On ne se refait pas, je ne pouvais pas goder.

Il m'a dit alors que c'était une question d'hormones, que c'était pas ma faute, que je deviendrais compréhensif. Il m'a fait sucer un bonbon en disant que, d'après les savants, ça devait rétablir mon équilibre. Pas l'avaler, le garder sous la langue, ce n'est pas que je tenais à lui faire plaisir, mais je voulais voir, et puis, j'avais besoin de me remonter.

Il est resté un moment, on a causé, il avait mis des bracelets, il se tenait assis, une belle poitrine bien blanche et des bras gras, une épaulette de sa robe tombée et une jambe croisée sur l'autre qui lui faisait le mollet plus gros. Il est de fait qu'il m'apparaissait dans un nuage comme une belle femme brillante et surtout pas bête du tout. Petit à petit, il est venu vers moi, il voulait me montrer ce qu'il savait faire avec ses mains couvertes de bijoux, je l'ai repoussé, il insistait, je suis devenu presque brutal, il avait le culot de me dire que je résistais comme une pucelle qui va céder. Mes colères prouvaient ma peur et ma faiblesse ! Et il y revenait sans se lasser.

Il essayait de m'avoir à la persuasion, on a recommencé plusieurs fois, c'est quand je le virais qu'il commençait à se pâmer. Il avait beau me seriner que je le trouvais belle, c'est surtout lui qui y croyait, parce que moi, je n'avais qu'à fermer les yeux pour le revoir en général galonné jusqu'au nombril. Ça devenait une épreuve d'endurance à la fin, il m'appelait chéri, il me disait qu'il avait relui deux fois.

— Eh bien y a pas de quoi faire cette tête, dit Jemet. Ça m'est arrivé aussi, quand j'étais jeunot !

— Ce qui ne me plait pas, c'est les airs qu'il se donne. Il m'invite à déjeuner à sa table, toujours un peu en cachette, soi-disant pour qu'on me repère pas.

Les quelques gars qui nous voient nous prennent pour le nouveau petit ménage.

Le pire, ils s'imaginent que c'est ma pomme qui se fait enjamber.

Lui, Billy, il est heureux comme une star, il ne bouge pas le doigt pour démentir, il s'amuse comme une lope folle qu'il est.

— Ecoute, dit Jemet, c'est pas grave. Après ce que j'avais pensé tout à l'heure.

— Quoi ? le gang des rasifs ? Tu crois ,qu'ils pourraient venir jusqu'ici ?

— Non, je dis que ce n'est pas si dangereux.. Qu'est-ce que tu risques ? Ton anneau ? Il en a vu d'autres, c'est bien connu.

— J'en ai marre. Il prolonge les séances de films plaisir, moi, j'ai dit tout ce que je savais sur Jimmy.

Le lendemain, Billy me faisait chercher par deux gorilles qui m'ont pratiquement emmené de force.

Il m'a dit tout sec qu'on avait arrêté à Nouyork un homme qui s'était mis à table. Ses déclarations avaient servi à harponner une auto blindée, avec des tueurs plein les coffres, qui m'attendaient, moi, Gorin, sur la route du retour.

Je le regardais derrière son bureau, avec tous les officiers qui passaient dans les couloirs, et je me rappelais l'avoir vu la nuit, en mondaine 1925, avec sa robe courte à fleurs et tous ses bracelets.

Il n'avait pas du tout l'air équivoque, plutôt mâle et ne cherchait pas à rencontrer mon regard.

— Mon général, je lui dis, je n'ai aucune raison pour rester ici, ma mission est accomplie.

— Vous croyez qu'elle est accomplie ? Elle commence. Il faut que nous mettions la main sur cette bande et qui, mieux que vous, peut nous y aider ? Vous ; qui les avez déjà vus.

— Oui, mais eux aussi, ils m'ont vu. On devrait me considérer comme brûlé, j'en ai assez fait.

Il prenait une voix profonde pour me parler de la civilisation qu'un élément comme moi, avec mes connaissances, mon esprit de décision, pouvait servir énormément.

— En Amérique, disait-il, on ne s'occupe pas de diplômes, on juge un homme à ce qu'il sait faire. Du jour au lendemain, on peut nommer un clerc de notaire à la tête d'une grande usine.

— D'abord, ça ne me dit rien d'être à la tête d'une usine, et puis c'est des paroles en l'air. Vous n'avez pas la moindre usine à m'offrir !

Deux officiers entrèrent pour lui porter un dossier secret, qui ne pouvait pas attendre. De le voir comme ça, faisant l'important, ça m'excitait, j'avais envie de le voir changer de bouille.

— Tais-toi, lui dis-je, garde tes salades. Tout ce que tu cherches, c'est à me faire rester là, tu donnerais n'importe quoi pour jouer encore la dame. Pour te faire gratouiller les bouts de sein.'

Il ne pipait pas, les appareils sonnaient, il appuyait sur des manettes et donnait une lettre à un secrétaire.

Il n'avait pas bougé, ses yeux étaient restes baissés. Il leva les mains.

— Je ne peux pas vous retenir de force. Si vous voulez rentrer, faites-le. Mon

devoir est seulement de vous assurer une protection jusqu'au départ.

— Ah non ! je ne veux pas passer les quelques jours qui me restent ici avec des gros flics au train.

— Rassurez-vous, ce sera, discret.

Il me tendit la main.

— J'espère que nous nous reverrons. Je vais souvent à Paris. Au Shape.

Il était redevenu très digne. Il m'impressionnait. Je sortis. J'allais tout raconter à Jemet. Lui, c'est le coup des rasifs qui l'inquiétait.

— Tu aurais dû lui demander des détails.

— Penses-tu, c'était du vent. Sans ça, les détails, il me les aurait donnés.

— Mais non, tu raisones mal. Les détails, il ne les a pas, il a tellement autre chose en tête. Mais t'en fais pas, je vais me renseigner.

Il ne parvenait pas à m'effrayer.

— Il a dû téléphoner à Bardot. Ils sont copains, c'est la même confrérie. L'autre lui aura parlé des rasifs. Et qui me prouve que ce ne sont pas de faux gangsters que Billy aura imaginés pour m'embarquer dans son rackett ?

— C'est possible. Je vérifierai.

Billy nous fit accompagner jusqu'à Nouyork sans histoires, sans que j'aperçoive d'ombre suspecte.

J'allai même au cinéma, avec un écran en arc de cercle. J'aimais mieux avant, c'était plus intime, ça permettait le truquage, les fondus, les compositions, les personnages féériques. Enfermé là-dedans, on est condamné au réel !

Je voulais revoir miss Savage. Jemet lui avait insinué que j'étais introduit dans les galeries et que je pouvais lui faire avoir une exposition à Paris. C'était la première fois que je m'abaissais à bluffer avec une femme, mais les noires de Harlem sont dures à apprivoiser.

J'ai connu des femmes de couleur en France, qu'elles soient antillaises ou africaines il y a une différence énorme avec les Américaines. Si elles sont noires comme l'Erèbe, elles ont le bon sens de penser qu'on s'en est aperçu et qu'il n'y a pas lieu de disserter là-dessus à l'infini.

J'ai eu à Paris une amie du Cameroun, douce, jamais l'idée ne lui serait venue de me dire, au milieu d'une danse, ou d'une partie de belote en 1500 « Alors, vous, blanc, vous aimez les noires ! » C'était évident, j'étais en train de le lui prouver. Les noires ont des qualités de finesse de peau, d'innocence, de compréhension spontanée et elles sentent bon — si elles se lavent, bien entendu.

Tandis que miss Savage, après toute une soirée, après m'avoir montré ses œuvres, présenté ses amis, mené danser dans une boîte, ramené chez elle où j'avais quand même réussi à lui palper son sein prodigieux, m'avait « psychanalysé », comme elle le disait elle-même — ça se prononce saïcanelaïse — pour savoir ce qui m'avait poussé, moi Gorin, à venir chez elle et je n'étais arrivé à rien, sinon à discuter jusqu'à l'aube.

J'en parlai Jemet et à Putnam.

— Les Américains, dit Jemet, sont rendus fous par trois choses la psychanalyse, le mac-carthysme et le racisme.

Mais les noirs dépassent drôlement les juifs dans les lamentations.. Ils te sanglotent des « negro spirituals » alors que le genre de vie du nègre le plus déshérité d'ici est supérieur à celui d'un prolétaire d'Europe. Du reste tu n'en vois aucun venir s'installer à Paris, sauf, les millionnaires pour jouir de leurs rentes et calcer les mignonnes.

Pour le mac-carthysme, C'est autre chose, ils le croient capable de traquer les communistes, des fanatiques vaguement hitlériens, qui s'occupent de pervertir la jeunesse américaine, avec de la marijuana.

Au nom de marijuana, Happy, qui était en train de siffler son whisky vint nous apporter de petites cigarettes, dont nous primes chacun une. Elles avaient une odeur bien plus douce et plus trafiquée que le vrai kif qu'on fume en Afrique.

— Tu pariais de Mac Carthy. Est-ce qu'il ne cherche pas à virer des fonctions publiques les négres, les juifs et les pédérastes ! Ça n'a pas l'air de le gêner, Billy.

— Et Morgenthau, et Goldwin Mayer, tu crois que ça les gêne ? Les gros sont tranquilles, quand on traque les petits. Et si tu crois qu'on peut toucher réellement à l'internationale du chouette, la plus puissante du monde ! Dans un pays où les femmes ont tout, la loi pour elles et le fric, les hommes qui ont un peu de dignité, préfèrent la jaquette, ça n'a jamais fait de mal à personne, à part, la première fois.

Putnam en parlait d'autant plus librement que lui, ce n'était pas son cas, il était en train de déshabiller Gladys assise sur ses genoux, ce qui ne lui faisait pas perdre le fil.

— Mac Carthy emploie forcément des méthodes brutales ; alors ils se demandent tous s'ils ne sont pas en train de devenir hitlériens, ça les force à penser, ça leur fait peur.

Putnam n'était pas le premier Américain que je voyais parler des Américains comme d'une espèce à part. Il avait pris un fume-cigarette pour finir sa marijuana jusqu'au bout.

— Mac Carthy est quand même très populaire, dit-il, parce qu'on l'assimile à l'homme intègre qui veut débarrasser la cité des bandits qui la ruinent. Cela provient de la simplicité de l'esprit des Américains incapables de se représenter qu'il peut y avoir des gens honnêtes, même abusés, qui votent pour les communistes.

Happy s'humanisait, elle était venue s'asseoir sur le bras de mon fauteuil, elle m'entourait le cou d'une main et de l'autre, me déboutonnait tranquillement de haut en bas. J'en étais un peu gêné, moi, leur marijuana ne me fait rien du tout.

— Quand même, leur dis-je, avec tous les conférenciers qui viennent en Amérique, il doit bien y en avoir quelques-uns qui leur ont expliqué la situation.

Happy était en, train de me faire tourner ce qu'elle avait découvert, elle le visait comme un énorme remontoir de montre, c'est leur façon de s'amuser avec, il y a juste les doigts, qui travaillent Ça ne fatigue ni le poignet ni l'épaule. Elles ne recherchent pas l'effort, mais l'efficacité.

— Non, dit Putnam qui de son côté avait dénudé Gladys, on n'envoie comme conférenciers que des gens sûrs, ils ne vont pas avouer qu'ils sont payés par un régime noyauté de communistes. Mais les Américains aiment leur ignorance.

Jemet se sentait seul. Par pudeur il se leva pour éteindre les lampes. Il avait du mal à trouver le bouton pour la lumière qui tombait du plafond. Il ne restait plus, à

la fin, « une lueur diffusée par un mur du fond. Je voyais quelques fauteuils de cuir, un petit bureau noir, des tapis. Je m'aperçus que ces tapis étaient épais et j'y poussai Happy toute en cuisses, sans m'occuper de Putnam et de Gladys. Ceci vous prouve qu'il y a des gens civilisés partout !



Je reçus encore du général une lettre d'Amanda, envoyée par Bardot, elle avait joint une photo de la petite Olga en train de lever la jambe, toute déhanchée comme dans un dessin de Degas. C'était sûrement Bardot qui avait eu cette idée, pour m'inciter à revenir. Je joignis cette photo ; dans mon portefeuille, à celle du derrière de Jimmy, qui lui aurait plu bien davantage.

Jemet s'occupait de toutes les formalités de mon retour. En attendant, j'allai encore voir miss Savage. J'y mettais un point d'honneur, j'aurais voulu la voir s'amollir.

Sa sculpture était, me semble-t-il, extrêmement classique à part une manie invincible qui la poussait à faire des portraits de noirs en marbre blanc et des portraits de blancs en granit noir.

Un soir, je me dirigeais seul chez elle, à pied. Tout de suite en tournant l'avenue, juste, avant d'entrer dans Broadway, avec les gens qui passaient en tous sens, éclairés par le néon, un homme s'approcha de moi, un peu coloré, d'une démarche souple.

Il me demanda du feu.

— Je ne fume pas, lui dis-je en surveillant ses mains.

Un autre arriva par derrière, je vis son ombre lever le bras avec une petite matraque, je ressens le coup et je tombai. Loin de me porter secours, les passants filaient de tous les côtés.

L'homme se pencha en essayant de prendre mon portefeuille, mais je le tenais serré sous mon bras. Quand même, ça prenait du temps, il s'occupait à me faire tranquillement les poches. Je me mis à crier « Help », les gens fuyaient encore plus vite.

Le second l'aida ; il m'écartait le bras ; le premier saisit le portefeuille et se mit à courir, Je le vis le passer à un troisième qui partit vers Broadway pendant que le premier rebondissait, comme dégoûté de son contact.

Ce jeu m'apparaissait aussi hermétique que leurs figures de base-ball, auxquelles vinrent s'ajouter d'autres partenaires restés jusqu'ici à l'écart, qui les « marquaient » et dont l'un, en plein Broadway, avait le droit de licher une giclée de mitrailleuse dans les pattes du coureur qui se coucha ainsi que deux ou trois passants. qui n'étaient pas dans

Une femme tombée se mit à crier aigu.

Les gens qui arrivaient faisaient prestement demi-tour.

Une sirène, des voitures, je me retrouvai non pas au commissariat, mais dans les bureaux du F.A.I. Le chef de l'équipe qui m'avait ramassé téléphonait à Billy pendant qu'un autre me tamponnait La tête avec un alcool odorant. Il disait avoir réussi arrêter trois des agresseurs. Je demandai Billy au téléphone.

C'est ça que vous appelez une protection ? Vos types m'ont tranquillement laissé assommer.

Ça ne le faisait même pas rire.

— Mais enfin, sans vous je m'en serais tiré exactement pareil, et je ne serais pas retenu dans vos locaux, alors que j'ai beaucoup mieux à faire.

Il donna des ordres pour qu'on me laisse partir. Le gros flic me dit que grâce à moi on avait pu mettre la main sur trois agents dangereux.

— Ceux-là, mais c'est des cloches, je le vois tout de suite, moi qui ne suis pas du pays. Ils ne savent même pas pour qui ils travaillent.

Il dit que j'avais peut-être raison, que c'étaient des Porto-Ricains. Et il me rendit mon portefeuille en me demandant s'il n'y manquait rien.

J'avais le temps d'aller chez miss Savage, elle m'attendait, à moitié aimable pour une fois mais c'est moi qui n'étais pas en train.

Je lui en expliquai la cause. Elle vérifia que ma bosse était réelle.

— Qu'est-ce que c'est, des Porto-Ricains ? Des Ricains qui aiment le porto ?

Elle fit une grimace, comme une Israélite de Tunis quand elle parle des « Indigènes ». Ici, le mépris portait sur le fait que les cloches en question n'étaient pas indigènes, mais venaient de Porte-Rico.

— Alors, c'est un peu comme nos Nord-Africains, qu'on accuse de toutes les attaques crapuleuses ?

Elle n'aimait pas qu'on parle de gens aussi infimes. C'est tout juste si elle ne disait pas que c'étaient des *coloured men*. Je me gardais bien de relever cette contradiction et lui dis que ses beaux bras et son cou de statue m'étaient aussi doux que le sein d'une mère. Elle me fixait avec des yeux très attentifs, comme on observe un insecte. Je crus un moment qu'elle me regardait en artiste, en sculpteur, mais non, elle était hantée par son racisme, elle essayait de voir comment était fait un blanc aussi pervers que moi.

Je ne perdais pas un instant et lui faisais des frôlements au dixième de millimètre qui lui donnaient quelques frissons dont je profitais pour m'avancer davantage.

Le plus loin que je suis allé avec elle, c'est de pouvoir l'embrasser sur la bouche et après une lutte épuisante. Au moment délicieux où elle allait se rendre, elle me dit :

— Alors, vous êtes comme ça un de ces blancs qui aiment les noires !

J'avais beau lui crier :

— Tu le vois bien, foutre !

Elle voulait une explication, une profession de foi. Je n'ai pas pu m'en sortir. Pourtant, au début, Happy aussi m'avait regardé comme quelqu'un d'une autre espèce. Avec miss Savage — voyez, je ne sais même pas son prénom — il y avait eu trop de mal de fait, vingt trente ans de malentendus.

Vous me direz que je ne suis pas, resté assez longtemps. Non ! Pour un émetteur d'ondes érotiques comme je suis quand je tiens une femme dans mes bras, je ne serais pas allé plus loin en un mois ou deux qu'en huit jours.

J'essayais de repenser Happy, pour qui j'étais moins que rien en arrivant, j'avais senti tout à coup sa beauté sculpturale fondre et s'échauffer à mon contact. Si c'était dû à la marijuana, alors vive les stupéfiants pour ouvrir les barrières.



J'avais dit à miss Savage que les Américains étaient des dégonflés, quand ils m'avaient vu assommé, ils avaient tous foutu le camp. Elle les défendait.

Mais non, ils ne sont pas peureux, ils ne sont pas égoïstes, mais ils n'ont pas le temps. Il faudrait témoigner, aller à, la police, perdre des heures. *Time à money*.

— Alors, vous vous sentez près d'eux tout à coup, ce ne sont pas vos frères de race mais vos compatriotes.

Ça l'amusait, ces questions. Elle me racontait l'histoire d'une noire qui allait essayer un chapeau trop voyant et qui disait « Oh non pas sa, j'aurais l'air d'une juive ! »

Killy me faisait toujours escorter. Un jour il me dit qu'il allait me trouver une place dans un avion militaire. Le dernier soir, je fis toutes les tentatives possibles auprès de miss Savage douceur, violence, désespoir, impossible de la faire sortir de son mépris. Peut-être que ma peau la dégoûtait vraiment, elle devait trouver que je sentais. Pourtant je me lave.



## CHAPITRE VI

### PETROUCHKA

Je m'avançai vers l'avion. Billy s'était dérangé en personne pour me recommander. Il était digne, il tenait à m'assurer de sa confiance, j'étais un atout précieux, il espérait que j'accomplirais ma mission et me remerciait, au nom du gouvernement, des services déjà rendus. Il y avait là un ou deux témoins, les aviateurs, mais il ne faisait pas plus allusion à ce qui s'était passé qu'à une soulerie un soir de Noël. Il m'impressionnait.

— Moi, je veux bien, à condition que je continue à toucher mes dollars.

— Mais bien entendu, il va sans dire. Vous avez votre contrat enregistré, il ne prendra fin que le jour où vous le dénoncerez. Par prudence, l'argent vous sera versé dans une banque, à Nouyork ou à Paris, ou ailleurs. Vous n'aurez qu'à m'écrire.

A la sortie de l'aérodrome, dans une base américaine en France, je reconnus la voiture, de Bardot, il était dedans. Nous avions tout le trajet pour nous mettre au courant. Quand je lui montrai la photo du derrière de Jimmy, me dit froidement :

— Je connais.

Parbleu, on le savait bien. Je lui parlai de la cicatrice. Vraiment impudent, il me dit :

— La cicatrice aussi !

J'en rougissais pour lui. Il tue laissa un moment avaler ma salive et me dit :

— Nous en avons reçu tout un jeu, avec les explications, nous devons les donner à nos meilleurs agents. Mais vous aussi vous devez chercher. Mettre la main sur Jimmy est l'objectif numéro un. Et ce n'est pas seulement une façon de parier.

Je devais aller directement au collègue Ivan le Terrible pour me retremper dans la langue russe, et filer très vite. Filer où ?

— Voyons, Gorin, laissez-moi vous exposer la situation. S'ils vous retrouvent, ils vont vous découper en rondelles, et ils vous retrouveront si vous restez en France.

J'essayais quand même de lui demander une mission ailleurs, en Italie, en Afrique. Ça l'avait fait sourire.

— Que vous êtes naïf ! Vous ne lisez donc pas les journaux En Afrique mais, là-bas « ils » seront au fait dès que vous serez débarqué... Le soir même ils vous crèveront la panse... Je ne vois pas pourquoi la Russie vous fout la trouille !... C'est

le seul endroit où ils n'auront pas l'idée d'aller vous chercher... Au moyen âge, les juifs se planquaient chez le Pape... oui, oui, au cœur même du Vatican, cher Gorin !

Ça ne m'inspirait pas. Il se faisait aguicheur.

— Depuis la mort du petit Père les choses ont changé là-bas, ils sont beaucoup plus coulants, c'est peut-être pour mieux tromper leur monde, mais là n'est pas la question. Il faut profiter de l'occasion... Elle est unique... sans compter le paquet que vous toucherez quand vous m'aurez ramené le document qu'on vous remettra, vous pourrez vous faire une petite fortune en publiant des articles, des livres.. « *Je reviens de Malenkovie* »... Remarquez qu'il n'y a pas de Russie Malenkovietme. (Raison de plus pour choisir ce titre...) Malenkov ne règne pas du tout à la façon de Staline. Il est obligé de renverser l'idole auprès de laquelle il paraît trop terne. Il ne peut se substituer à elle !...

Eh bien ! plus d'idole... le tour est joué !... Georgie fait semblant de lâcher du Lest. Pour faire semblant il est bien obligé d'en lâcher un peu...

Voilà. ! et c'est de ce petit peu que va profiter

Félix Gorin !.., Notez bien qu'il va tout y perdre.. Malenkov, à ce, lâchage... Ses ennemis profiteront de l'aubaine. Un chef qui n'est pas un pape infaillible peut se remplacer. Après le gros, un maigre... Le moujik qui trime pour trois galettes de pain noir se rassurera, trouvera le nouveau plus à son goût. L'autre joufflu ne fait pas assez damné de la terre. Seulement, à ce petit jeu du « Je-te-change-de-papa-des-peuples », on passe de Robespierre à Loubet.. La décadence du communisme commença à la mort de Staline. Voilà ce que diront les livres d'histoire dans cinquante ans !

La voiture allait au Collège Ivan le Terrible J'aurais voulu souffler un peu, entre les Sioux et les Russes, voir des bonnes bouilles d'Auvergnats, siffler un coup de blanc dans un petit bistro du VI<sup>e</sup>.

— N'y pensez même pas, me dit-il d'un air effrayé. Ils vous tiennent pour responsable de leur échec, ils ont ordre de vous buter à vous de ne pas tomber sous leurs pattes, ils sont féroces. Et alors, s'ils vous attrapent, je n'ose pas penser, mon pauvre ami, à ce qu'ils feront de vos tripes. Ils ont beaucoup d'imagination, ils sont capables de les suspendre en guirlande sur un arbre de Noël, avec vous planté au milieu, et d'allumer toutes les bougies.

— Ça va, lui dis-je ! C'est vous qui avez de l'imagination dès qu'il s'agit de ma viande. Il s'en passe de propres dans votre pauvre cerveau.

Je l'avais peiné.

— Ah ! comme vous me connaissez mal. Moi qui avais attendu au dernier moment pour vous dire la surprise des Surprises qui vous attend là-bas. Je suis sûr qu'avec ce dernier poids sur mon plateau je vais vous faire monter brusquement ; Je vous le donne en mille, Gorin ?... L'agent que je vous envoie, retrouver... devinez un peu qui c'est ?... Cherchez !... Vous ne voyez pas ?

Quand il m'a dit.. Lola !... L.O.L.A... oui, ça m'a donné une rougeur et un frisson.

— Mais je la croyais en Argentine ou chez Néguib avec Jimmy.

— Du tout, du tout, elle est chez les Soviétiques, dans les fafs à Kaganovitch. Au cœur du Kremlin, parmi les caïds du parti. Ça c'est une nouvelle ! Arrêtez les rotatives !

Je n'ai pas dit oui mais je n'ai plus discuté.

— J'ai préparé tous les détails de vos vacances !... Une expédition plus délicate que l'Annapurna. Croyez-moi, Gorin, je ne laisse rien au hasard. J'ai même là des indications dans ce petit cahier, sur le russe qu'il faut parler outre-rideau, pour ne pas se faire repérer comme blanc. Oui, surtout ne pas passer pour blanc, fils ou petit-fils de blanc... C'est le pire Ils préfèrent de loin les nazis ou les L.V.F.... Au fond, ne parlez pas trop de la France. Ils jugent les Français d'après les intellectuels qui vont traîner leurs grègues là-bas, ils n'ont plus vu de Français dignes du pays de Rabelais, depuis Céline et Dabit. Ils ont même un argot spécial Our désigner tout ce qui se rapporte à la France. Ils l'emploient sans vergogne devant les petits employés des Temps Modernes ! Ils se foutent ouvertement de leur gueule. Vous verrez... Ils ont un humour bien particulier. Le petit Père s'en est payé une sacré tranche avec de Gaulle et Bidault, en 44. Il a dit à un de ses intimes : « Grégor, c'est irrésistible de voir ensemble deux ballots pareils ! J'ai honte d'avoir perdu mon temps avec ces betteraves. Il n'y a qu'un Français avec qui j'ai eu le plaisir de jouer une belle partie, Grégor, je vais vous l'avouer : c'est Pierre Laval. ».

Encore une fois je m'étais laissé éblouir par son air de connaître le dessous des choses. Ce n'est jamais qu'un poulet, mais avec un côté artiste. Peut-être parce qu'il n'aime pas les femmes.

A ce compte-là, il ne serait pas le seul dans la maison. Non, mais c'est ce qui lui fait trouver les arguments pour entortiller aussi bien le bas truand que le caïd de la politique. Enfin, je le vois comme ça. Je ne peux pas arriver à croire que les événements qui nous tombent dessus ne sont pas un peu prévus par certains initiés. Quand et notre époque, un gars vient vous dire qu'il a des agents à lui au Kremlin, et qu'un de ces agents est Lola, il y a de quoi tirer son chapeau. Ça m'inclinait à lui faire confiance. Dès qu'il pensait à l'U.R.S.S., il revêtait une assurance de granit, un vrai agitateur ! Je le sentais capable de me donner au gang des rasoirs si je ne faisais pas ce qu'il voulait. Ou même d'en inventer de faux qui m'auraient décortiqué pour de vrai. Du point de vue de mes os, le résultat serait le même.

C'est dire que le mot confiance que je viens d'employer n'est pas bien choisi. Parce qu'avec lui, la confiance totale, la confiance affectueuse, ça tourne trop mal. Il me manœuvrait quand même comme un guignol — Pétrouchka — en s'arrangeant pour avoir l'air d'agir dans mon intérêt pécuniaire, mais j'allais revoir Olga au collège et Lola en Russie.

Je le laissai sonner à la porte du collègue Ivan le Terrible. Il connaissait le lieutenant Boris Andreyevitch Malinovitch, celui-ci nous attendait sans dire un mot, Montant devant nous l'escalier avec son pilon, il nous conduisit jusqu'à sa chambre.

Il ouvrit la porte et s'effaça pour nous laisser passer. Jamais encore je n'étais entré dans le sanctuaire du lieutenant de vaisseau. Tout dans cette petite pièce, aménagée comme une cabine de navire, disait la nostalgie de la mer.

Derrière la porte pendait un drapeau à croix de St-André, déchiré par endroits par des balles, et qui avait dû flotter à la poupe d'un croiseur qui avait terminé sa carrière dans le cimetière de Bizerte.

Les trois tables de la pièce étaient encombrées de papiers, de photos, de bouteilles de vin, de vodka et de rhum encore à moitié pleines, et de plats contenant

des restes d'animaux marins, carapaces de crabes, coquilles de moules et arêtes de poissons.

Au mur, était accrochée une vitrine contenant un modèle réduit du croiseur « Anna. Ivanovna », une paire d'épaulettes, une casquette et une croix de St-Georges.

Au fond de la pièce, une couchette surmontait une immense malle qui devait servir à la fois de bibliothèque et de commode.

Malinovitch déplaça du revers de la main un monceau, de papiers sur l'une des tables, débarrassa trois chaises des livres qui y étaient entassés et nous les offrit.

Il restait sur la table des photos. Je les regardais, il pointa, le doigt vers son propre portrait, mais un Malinovitch de trente ans plus jeune, encore sur deux jambes, et qui posait fièrement, revêtu d'une tenue blanche, sur le pont d'un croiseur. Une autre le montrait au milieu d'un groupe d'officiers russes et français. Sur la dernière, au cours d'une inspection de l'Empereur Nicolas II, il présentait sa section d'élèves de l'Ecole Navale de St-Petersbourg.

Déjà, sa jambe gauche manquait et il s'appuyait sur une canne, gardant néanmoins un garde-à-vous parfait.

Boris Andreyevitch avait extirpé quelques livres du tas qui reposait maintenant sur le sol, et il nous les présenta :

Malgré mon dégoût, dit Malinovitch, nous devons nous plonger dans les livres édités en U.R.S.S. Je vous recommande d'abord le manuel ; à l'usage des Français, de Nina Potapova, vous y trouverez un très grand nombre d'expressions soviétiques, tels que « Oudarnik », « Stakhanovist », « Krassnourmeyetz », etc... De plus, vous y trouverez les articles essentiels de la constitution de l'U.R.S.S., ainsi que l'hymne que vous devez connaître par cœur.

« Abandonnez la lecture de Pouchkine, Gogol et autres écrivains du siècle dernier pour ne plus lire que Simonoff, Ehrenbourg, Lenine, et naturellement les œuvres de Staline, mais sans vous en vanter en arrivant là-bas. À ce moment là, il sera peut-être préférable de l'ignorer.

« Et surtout, abonnez-vous sans retard à « Ogoniek » et au « Krokodil », où vous trouverez imprimée la langue parlée soviétique. Dans le même ordre d'idée, lisez du Zoschenko,

« Je vous prête ces livres, procurez-vous le reste. Je pense qu'avec votre base de russe, il vous sera suffisant de suivre ces conseils pour parler « soviétique ».

Il avait l'air des'en désintéresser, je ne voyais pas comment j'allais m'en tirer tout seul.

Mais, mon cher ami, lui dit Bardot, ne pouvez-vous l'aider personnellement ?

Il refusait, d'ailleurs, sans colère.

— Je ne pourrais pas. Mon russe les fait rigoler. Ils me prennent pour un revenant, un contemporain de Catherine II. Et cela m'est pénible. Imaginez Chateaubriand enseignant le français à de jeunes Anglaises en leur lisant le Père Duchesne ? Et encore, les « Actes des Apôtres » royalistes affectaient le style voyou. Ce n'est pas le cas de nos compatriotes, même chauffeurs de taxi. Sauf quand ils parlent français, bien sur.

« Mais vous avez un moyen facile de, vous faire à la prononciation, c'est d'écouter

la radio de Moscou. Quand on entend des jeunes filles dire qu'elles veulent « contribuer à l'édification de la patrie des travailleurs et de la paix », ce n'est pas du bien compliqué.

Il prononçait la moitié des mots en russe avec difficulté, comme s'il avalait avec peine.

Bardot s'était levé, il avait dû faire un signe Malinovitch, car celui-ci, pas très futé, lui demanda ce qu'il voulait dire. Bardot, gêné, répondit :

— Est-ce qu'il n'y a pas ici une personne qui apprend déjà le russe soviétique ? Le contraire m'étonnerait dans un établissement de cette importance.

— Oui, il y a bien Katioucha Alexandrovna, elle est aussi en retard que vous, on voit bien qu'elle est née à Paris.

Oh pardon ! Si Olga voulait bien travailler avec moi, ça changeait tout. J'avais pris en note le nom du livre de Nina Potapova, je le passai à Bardot en lui disant de me procurer au plus vite « Ogoniek » et le « Krokodil ».



Olga venait tous les soirs étudier avec moi, et même dans l'après-midi, quand elle n'allait pas chez Amanda. Alors, elle faisait ses exercices, j'aurais regardé pendant des heures la royale rondeur de sa cuisse.

Elle s'amusait, le soir, à se blottir dans mes bras et elle me parlait russe avec des expressions populaires, comme dans les romans modernes. Cela semblait seulement l'amuser, il n'était pas question, pour elle, de passer avec moi la Noël au pays de l'avenir.

Un jour, je reçus un mot aimable de Billy, toujours au Pentagone, qui me retournait une lettre d'Amanda.

Je la montrai à Katioucha, sans la lui faire lire. Elle s'était fardée largement, comme pour danser sur scène, et l'expression de ses yeux était éloquente. Elle aurait tout voulu savoir, elle en trépignait, sans que ce trépignement déplace le moins du monde la ligne de ses fesses de marbre sous le minuscule tutu de dentelle. Presque nue, elle pouvait exprimer tous ses sentiments de la tête aux pieds. Son frémissement la faisait à la fois taper du poing et du pied.

Je lui fis promettre, de venir, m'embrasser et lui donnai la lettre. Elle voulut l'ouvrir, je l'attirai vers moi. Elle me donna sa bouche en retroussant ses lèvres rougies, j'avais tout l'intérieur rose, c'était doux, vivant, jeune, vif et remuant comme une souris chaude. C'est moi qui me sentais fondre. J'aurais voulu croire en quelque chose pour renier ma foi, ou croire tellement que je la lui fasse partager. Moi, c'était profond, elle, surtout la curiosité pour la lettre. Elle lisait : « Je reste ta petite Amanda à toi tout seul, je te fais tout plein de douces caresses, je me blottis dans tes bras... ». Enfin les expressions qu'elles écrivent comme si elles les avaient copiées dans les journaux féminins.

Olga déchira la lettre et voulut me graffier les yeux. Je riais, je croyais qu'elle plaisantait, lorsque je vis deux lacs sourdre de ses yeux et couler sur son maquillage. Elle courut au lavabo, prit des mouchoirs en papier et se nettoya le noir et le rouge en même temps.



Je pouvais la prendre et l'embrasser, c'était tiède, elle pleurait comme si elle y croyait.

— Mais, ma chérie, tu vois bien que c'est des salades, l'Amanda, elle s'en tape, elle écrit ça comme elle écrirait mon cœur. Elle ne sait pas quoi dire, alors elle recopie son cahier de mamours bidon pour arriver à remplir sa lettre.

Il y a tout un blabla trompe-couillon, tiens, regarde : « Chéri, je suis heureuse que tu penses à moi avec autant de plaisir que moi... »

Olga était jeunette, elle mordait à ce genre d'hameçon.

— Mais si moi, je vous écrivais ça, ce serait vrai.

— Si tu me l'écrivais, j'y croirais...

J'essayai de l'embrasser, elle me repoussa.

— ... même, si ce n'était pas vrai, ajoutai-je. Là, elle se sentait offensée, elle recommençait à étinceler, je l'ai amenée sur moi et j'ai réussi et la calmer à force de patience.

Malgré tout, elle doutait.

— Mais regarde, tu vois bieri d'oh viens la lettre. Amanda ne sait même pas que je Suis rentré. Elle me croit toujours là-bas. Si je tenais a, elle, je lui aurais fait signe. Si tu en doutes, demande-lui de mes nouvelles.

J'en avais trop dit, j'essayai de me rattraper.

— Non, ne te mets pas à table avec elle, il y aurait danger.

Quel danger ? elle rappliquerait. Au moins, vous ne seriez pas toujours en train d'essayer de me violenter.

— C'est exact. Mais ne t'avise pas de lui parler de moi. Ce n'est pas à ce danger là que je pense.

Allez savoir ce qui peut se mijoter dans une cervelle de fillette quand elle se demande si elle est amoureuse ou pas ! Elle a essayé de faire parler Amanda, mais la pauvre ne savait pas à qui elle s'adressait. Pour la psychologie, Amanda prouve qu'il n'y a pas besoin de faire d'études. Ça nuit plutôt. Avant même que j'aie vu Olga, elle se doutait que cette gosse serait mon type et je ne le savais pas moi-même, jamais encore je n'avais donné dans les gamines.

Amanda avait su se mettre dans ma peau et se représentait très précisément l'effet que ses rondeurs avaient pu me produire.

Qu'Olga vienne un beau matin se dire intéressée par moi ; alors que je prétendais être en Amérique, il n'y avait pas besoin de lui faire un dessin, à Amanda. Elle interprétait les rougeurs, les yeux tournés, peut-être le jeu de jambe, si la petite dansait.

Dès le lendemain, à la nuit tombée, je reçus un coup de téléphone d'Olga, me priant de venir l'attendre au café Manet, rue des Essarts. À sa voix volubile, je sentais la peur et elle m'appela Pétrouchka, en insistant, en répétant que j'en étais un, autant dire un vrai guignol, mais, en lui donnant une inflexion câline, comme si c'était un petit mot tendre.

Je téléphonai à Bardot, en lui disant qu'il devait s'amener en force et sans perdre une seconde.

— Il me faut une demi-heure, dit-il, c'est trop, ils ne patienteront pas jusqu'à là. Allez-y, je vais prévenir les volants de Versailles, mais ils ne seront pas là-bas avant dix minutes.

Je pris mon revolver, je ne pouvais pas le charger tant mes mains tremblaient de colère contre Amanda. Je l'appelai. Elle ne cherchait pas à me bluffer. Elle ne cachait pas à paniquer.

— Oh ! mon Dieu ! Tu es vraiment là ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Je t'en supplie, attention, c'est ta faute aussi, pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Bougre de charogne, à qui as-tu parlé ? Hein, dis son nom ?...

Elle bafouillait, je la sentais gênée tout à coup.

— Tu ne peux pas ! Au curé ?... à son pôle, l'armoire à glace ?... Fais-moi comprendre, un signe, fais hum, tousse si c'est oui...

Elle n'eut pas le temps de tousser, j'entendis un cri et le récepteur tomber sur la table, je raccrochai.

Je ne voulais pas que ces salauds fassent du mal à Olga, j'essayai de faire tenir le riboustin sous ma ceinture,

En descendant, je tapai à la porte de Boris Andreyevitch en lui disant qu'Olga était entre les mains de types qui l'avaient forcée à me téléphoner du café Manet.

Il s'habilla rapidement et me dit : « Peut-être qu'ils vous guettent en chemin, faites un détour, passez par le jardin et tournez par l'avenue de la Reine. Moi, j'y vais directement.

Je me glissai dans le noir, tremblant à la pensée que Malinovitch pourrait se faire tuer. En effet, peut-être me guettaient-ils sur la route, je me devais de faire le détour, mais je courus pour arriver avant lui à vingt mètres du café, une grosse voiture était dans l'ombre, avec des hommes au volant, et personne dans la rue.

Je me hâtai et j'arrivai avant Boris Andreyevitch, dont je voyais la silhouette clopiner à cent mètres.

J'entrai, au comptoir, un garçon apportait une attention infinie à essuyer un verre. Dans la petite salle du fond, Olga, assise, semblait seule. Elle ouvrait de grands yeux mais agitait son pied de haut en bas en un signe qui eût été éloquent pour tout le monde s'il avait été fait avec la main. Ça voulait dire « arrière, n'entre pas ».

Je m'approchai, mon pistolet à la main, je franchis le seuil, deux hommes se tenaient de chaque côté de la porte.

— Lâche ton flingue, conard.

Je n'osais le jeter par terre, de peur qu'il parte, je le pris du bout des doigts et j'étendis la main. L'homme le saisit et le mit dans sa poche. Je tournai la tête, le garçon au comptoir avait l'air de vouloir astiquer son verre jusqu'à la fin des temps.

Je n'eus pas à attendre longtemps ce qu'ils allaient décider, j'entendis la voiture s'approcher et s'arrêter devant la porte.

Un homme entra, je voulus me retourner, je reçus un coup dans les côtes à me courber en deux.

— Perdons pas de temps, viens gentiment ou on t'amène en morceaux.

J'avais une raison de plus pour ne pas bouger, je voyais de chaque côté de ma figure une main tenant un rasoir pointu : j'aurais voulu traîner pour donner aux autres le temps d'arriver et j'hésitais, car ils ne semblaient plus s'intéresser à Olga. Ils la laissaient tranquillement assise. Ça me mettait dans l'embarras. S'ils ne lui veulent pas de mal, je dois m'arranger pour que la bagarre n'ait pas lieu ici.

Je me retournai, chacun des deux me tenait par un bras et me faisait pivoter. Ils

ne s'étaient pas mis d'accord dans quel sens et j'eus l'air d'avancer vers Olga, qui se leva et vint vers moi.

Mon pauvre Pétrouchka, ils m'ont obligé...

Une de ces brutes lui donna une gifle qu'elle esquiva en se reculant, mais à ce moment, Boris Andreyevitch faisait son entrée, il crut qu'ils en avaient contre elle et se précipita. Celui qui ne me tenait pas lui porta un coup sur la tête, qu'il amortit en se baissant et, plongeant sur l'homme, il donna en même temps un coup de pilon dans les jambes de celui qui me tenait. Bien que je fusse décidé à ne pas bouger à cause d'Olga, préférant me laisser enlever pour la tenir en dehors. un de ces idiots me cogna comme un sourd avec son automatique sur la tête. J'y voyais à peine. J'avais juste la force de faire des gestes d'apaisement.

— Laissez, Boris, laissez, Katioucha n'est pas en danger, je vais suivre tranquillement ces messieurs.

— T'as bien fait de dire ça, fit une voix, sans ça, tu n'aurais plus jamais rien dit d'autre.

Je m'avançai vers la porte de sortie. Le faux garçon avait quitté son comptoir et se précipitait sur Boris.

A ce moment, trois ou quatre élèves du collège entrèrent dans le café en commandant à boire. Les agresseurs hésitaient. Le géant ne savait que faire, il essayait de leur parler gentiment

— Laissez-nous passer, messieurs !

Trois autres élèves surgirent, bouclant la porte, Katioucha était, restée dans la pièce du fond et cherchait à venir jusqu'à moi.

L'armoire normande se rendait compte qu'elle ne pouvait tout de même pas tuer tout le monde, d'autant plus qu'il en arrivait d'autres. Il essayait seulement de me pousser jusqu'à la voiture. Je ne faisais même pas de résistance passive, j'avais trop peur qu'un coup de feu vienne blesser quelqu'un. C'était plutôt moi qui prenais les devants.

— Allons, laissez-nous passer...

Si je n'avais été à moitié assommé, j'aurais pu y arriver, maintenant ils étaient obligés de me porter.

Au moment où nous sortions, une voiture de flics arriva, avec des motards qui ne comprenaient rien à la situation, ne sachant qui les avait appelés.

Le garçon tenait la porte de l'auto grande ouverte, ils me poussèrent dedans et le chauffeur mit en marche.

Ils laissaient en gage le faux garçon de café et l'un de mes agresseurs, que les jeunes gens retenaient de toutes parts et qui essayait de se dégager en criant.,

Les flics avaient tiré leurs revolvers, des coups de feu partirent au moment où l'auto démarrait, dirigés non contre nous, mais vers l'homme qui tentait de, s'enfuir.

L'auto avançait en cahotant.

— Alors, tu t'amuses ! Qu'est-ce que tu attends pour mettre toute la gomme ?

— Tu ne vois pas qu'il y a un pneu de crevé, Un de ces petits salauds nous a filé un coup de couteau à l'arrière.

— Alors, va jusqu'à l'autre rue et on courra vers la droite.

---

Des balles nous tapaient dedans, je baissai la tête, je sentis une douleur au crâne et du sang coula sur ma joue.

Le plus raide, c'est que dans ce jeu, j'étais avec eux et je le dis :

— Ces cons de flics m'ont eu.

Et je me laissai glisser. Ils semblaient tenir beaucoup moins à mon cadavre qu'à leur liberté.

Ils ouvrirent la porte et filèrent dans une rue noire, en tirant quelques coups de revolver, qui eurent pour résultat d'arrêter la poursuite des agents, dont l'un s'obstinait à tirer sur la voiture où j'étais resté.

Je fus réveillé par Bardot. J'étais dans le café. Les jeunes gens, qui auraient dû rire et chahuter, tels que je les connaissais, se tenaient graves et silencieux. Olga pleurait.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Boris Andreyevitch s'avança et me dit, de sa voix grave :

— Ils ont descendu Nicolas Nicolaïevitch Rjanoff. Et ils en ont blessé deux autres.

— Quoi ? Il est mort ?

— On l'a transporté à l'hôpital dans le cora.

— Lui qui aimait tant dormir ! dit un ballot d'une voix triste.

J'avais quand même assez de force pour dire à Bardot ce que je pensais.

— Mais vous êtes des fléaux. Une véritable association de malfaiteurs. Les gens ont bien plus peur des flics que des bandits, et ils ont raison. Si vous ne vous en étiez pas mêlés, ça se serait très bien passé. Et personne ne dira rien, on ne saura pas qui est le voyou qui a tiré. Vous irez raconter que vous étiez menacés, pas un seul de ces jeunes gens n'est armé. Aucune sanction ne sera prise, comme toujours !

Bardot ne disait rien, il se laissait engueuler. Non seulement ça lui plait, mais il voulait que je sauve la face devant ces garçons qui m'avaient aidé, à qui ça faisait du bien d'entendre lui dire ce qu'ils pensaient.

A la fin, quand tout fut calmé, il grommela :

— Je suis de votre avis et vous le savez bien. Ce ne sont pas des agents de Paris, expérimentés !

— Quoi ! Voilà que vous essayez de faire croire que vos bourrmanns valent mieux que ceux de la banlieue ou de province. Mais ce sont les mêmes, c'est kif. Tout fumier. Des salopes, des dégonflures. J'aime pas beaucoup les Anglais mais au moins leurs flics, ils ont de la tenue.

C'est un crime d'armer des péquenots comme ça qui crèvent de peur et qui n'ont aucun sang-froid. Et de les lancer sur une foule, voilà ce qui arrive.

Bardot alla au téléphone. Il demanda l'hôpital, des nouvelles de Rjanoff.

— Il vit, on lui a fait une transfusion.

Les flics ramenaient de la cave le vrai patron et le déficelaient à peine débâillonné. il demanda à Bardot le prix de la communication.



Je rentrai au collège mais là je ne me sentais plus tranquille. On ne me reprochait rien mais tout de même il y avait des regards en coin que je n'aimais pas. Où aller ?

A Paris, je craignais les rasoirs, je les craignais encore ici, ils cherchaient à me repiquer. Olga n'osait plus sortir Le mieux était encore que j'aille dans la gueule du loup. Dieu plutôt que ses saints.

Bardot s'occupa de tout. Non seulement il m'expédiait derrière le rideau mais encore il mettait une insistance dont vous n'avez pas idée pour que j'essaie le plus possible de tâter du bout des doigts en vue de trouver Jimmy. Et toujours avec les dirigeants, les haut placés. À se demander s'il avait toute sa raison.

Et il insistait :

— Vous glissez juste la main, comme ça, un frôlement ! Vous saisissez. Très discret.

— Faut trouver quelqu'un de plus porté que moi pour ce genre de mic-mac.

— Vous vous en tirerez à merveille. Son coude s'appuyait, il me biglait de côté, il ne renonçait pas.

Nous devions partir par la gare de l'Est mais il me déposa ostensiblement à la gare de Lyon où j'avais donné rendez-vous dans un hôtel à Amanda, pour lui prendre une petite fleur. Elle se montra gentille comme aux plus beaux jours. Je ne voulais pas être en reste, on fit la belle, je fourrageais avec rage dans sa chair tendre. Elle me bloquait au grand moment, elle ressortait Paul et lui disait au revoir de près. On se mordait, je la faisais gémir.

C'est réconfortant pour le moral d'avoir comme ça une personne dévouée sous la main. Je lui dis que fanais prendre le train. Elle ouvrit son sac. Je souris en voyant qu'elle avait gardé la compréhension d'une véritable amie.

Je t'en fous, c'était pour sortir une lucky. Elle était trop fine pour ne pas rigoler follement à l'intérieur. Je lui arrachai le sac et fouillai.

— Quoi, salope ! Tu sais que je pars et tu viens tout juste avec un billet de dix mille ! Et c'est encore à cause de toi que j'ai failli être buté et que je dois me tirer..

— Excuse-moi, mon chéri, prends-le toujours et donne-moi ton adresse, tu sais bien que je t'en enverrai. Même si tu vas à Milan, ou Naples, retrouver Mafalda.

Je l'appelai, je lui dis d'enlever sa guêpière qu'elle était en train d'attacher.

Et puis non, tiens, mets tes bas, ça me distraira pour te filer ta trempe.

Quand elle me vit défaire ma ceinture elle commença à défaillir, il n'y avait que moi, je ne devais pas me fier aux apparences.

J'avais commencé et tout à coup je la laissai en plan. C'était pourtant bien joli.

— Non. Une fois ça va. Deux, tu me prendrais pour quoi ? Tu peux te garder ton biffeton. Te donner mon adresse, à toi qui m'as fourgué sec il n'y a même pas huit jours ! Tu me mépriserais, j'ai la faiblesse de tenir à ton opinion.

Elle essayait de me reprendre avec des agacements de petite fille. J'étais habillé, elle en corset. Je lui fis quand même la faveur de lui laisser me dire un grand au revoir devant la glace, mon chapeau sur la tête.

— Je te défends de venir sur le quai. Je ne veux même pas que tu saches le train que je prends. Si tu tiens à m'écrire, adresse-toi il Bardot.

Je lui donnai un gentil coquard sur l'œil pour qu'elle n'ait pas le temps de me suivre, et lui laisser un souvenir.

Je pris le taxi qui m'attendait et me conduisit à la gare de l'Est. Cette comédie leur ferait perdre ma trace pendant quelques jours et je ne m'étais pas ennuyé. J'avais une petite chance pour qu'Amanda raconte aux autres que j'étais parti direction Marseille.

Dans le train vers Strasbourg, je devais faire effort pour me tenir droit tellement j'étais humilié de voir qu'il ne me restait plus que cette solution,

Bardot m'avait tout préparé. Il avait même pensé qu'il était plus intelligent que je garde mon vrai nom sur mes papiers. Les cognes de la Guépéou seraient trompés par ce culot, d'autre part, au cas où, je serais pris on ne pourrait pas m'accuser d'espionnage et je pourrais toujours me faire rapatrier par l'ambassade.

A se demander pourquoi j'avais fait tant d'efforts pour apprendre le russe, puisque j'étais annoncé et attendu très régulièrement comme Français à l'Institut de Kouibicheff.

Mon russe ne me servirait que si je voulais me permettre pas mal de liberté au pays des lendemains qui chantent... Et quand même, je préférerais cette solution aux passages clandestins, trop sportifs pour mon goût.

Je traversai l'Allemagne avec l'allégresse du dépaysement en me répétant que je ne craignais rien dans ce pays allié. N'empêche que la frousse commença avec la belle femme brune qui vint s'asseoir en face de moi. Elle avait beau se tortiller et faire voir ses jambes, je n'en étais que plus décidé à me méfier ! De tout le monde, à plus forte raison des femmes. Bardot m'avait assez prévenu, c'était une habitude à prendre en entrant sur le territoire des Soviets.



Berlin, le premier soldat russe que je vis était un géant fermé à tout, sauf au règlement. Il lut mes papiers et se mit à fouiner dans ma valise. Il démontra mon rasoir électrique qui paraissait l'étonner, je pris beaucoup de peine à lui expliquer son fonctionnement. Mon géant devait venir d'un bled d'outre-Oural, il n'avait pas l'air d'entendre mon russe pourtant simple et précis. Finalement, après bien des gestes, il haussa les épaules. Je n'étais pas de force à le pervertir avec mon engin occidental. Il me montra sa baïonnette d'un air grave et il me dit avec un fort accent que je ne connaissais pas, qu'il s'était rasé, lui, pendant la bataille de Sébastopol, avec son éventreuse. Là-dessus Il me demanda de bien vouloir, le suivre jusqu'à la fouille.

Je traversai un quai et nous nous engageâmes dans le bâtiment prévu pour ça. Une grande salle rectangulaire, des petites portes le long des murs. Mon guide me conduisit vers l'une d'elles, me fit pénétrer et m'intima l'ordre de me déloquer. Ça me rappelait Fresnes les jours d'arrivée et lorsque l'on est invité à passer la journée aux trente-six carreaux pour aller au guignol ou chez le curieux. C'était là que Bardot était venu me chercher. Il est très difficile pour son recrutement ! La différence, c'est que mon militaire géant était, et de loin, plus poli, plus patient que nos gardiens de prison. Il me laissait retirer mes fringues sans me presser et il ne s'imaginait pas que je puisse transporter du matériel suspect dans le rectum. Il ne m'y mit pas son doigt comme on le fait à la Santé. Il était raisonnable.





En France, on voit la Russie à travers. « l'Huma » ou Kœstler. Ça se vaut. Pas plus de zéro que d'infini... Deux jours d'U.R.S.S., et tous ces clichés pour lecteurs de digest, sont anéantis !

En remontant dans le wagon qui devait me mener à Varsovie et de là à Kouibicheff, j'avais tout de même une certaine tremblote. Le doute... Les arguments de Bardot me parurent faiblards ; je le revoyais l'avant-veille quand il me servait sa salade.

Il me l'avait mis jusqu'à la garde. Je ne pouvais plus reculer. Le train roulait vers l'Est. Titgadon di, tagadon di, plus lent et plus fort, que chez nous. Je voulais dormir et ne penser à rien. Le sommeil ne venait pas. J'en avais la fièvre. On voit comme c'est immense la Russie, Je me demandais si je dormirais jamais un jour et cela m'occupait.

Longtemps après Varsovie, une bande de jeunots avec des flûtes et des accordéons montèrent dans mon compartiment jusqu'alors vide. Ils me saluèrent, s'installèrent et se mirent à chanter comme les louveteaux de chez nous, parés comme eux d'une profusion d'insignes et de galons.

Ils appartenaient aux jeunesses du parti, les plus fanas, ceux qui avalent avec des larmes de joie tous les slogans et qui sont prêts à se faire étendre par plaisir pour un bonhomme, un drapeau ou une idée. De la viande à tenter les champs de bataille ;, Leurs chansons étaient quand même supérieures aux niaiseries de nos boy-scouts et surtout mieux chantées. Ils me berçaient. Je crus que j'allais enfin roupiller mais, brusquement ils cessèrent, rangèrent leurs instruments et l'un d'eux dit que c'était l'heure de les instruire, je somnolais encore au moment où il leur parla de l'occident.

— Camarades, en pays capitaliste personne ne peut chanter et rire comme vous le faites. Les jeunes, sous-alimentés, n'ont pas la force de chanter. Ils n'en ont pas le goût non plus... Et la police bourgeoise sait que le peuple, sous le joug capitaliste, ne peut chanter, camarades, que la chanson de la révolte qui gronde... Il vous faut toujours, lorsque votre joie éclate, penser à vos frères les fils d'ouvriers qui souffrent en Allemagne occidentale, en France, en Amérique, en Espagne.

« C'est pourquoi notre joie soviétique ne sera totale que lorsque tous les peuples de la terre auront renversé le tyran capitaliste...

« Songez, camarades, qu'à Paris dans les quartiers riches, on voit le matin les travailleurs fouiller les boîtes à ordures pour se nourrir des déchets bourgeois. Oui, camarades, vos frères mangent les épluchures, rongent les os, sous le regard narquois des gros propriétaires.

Il arrive parfois que l'un d'eux jette par la fenêtre une pauvre croûte pour s'amuser à les voir se battre comme des rats.

Le garçon qui parlait soignait sa conviction avec des tremblements de ses belles mains ouvertes. Les autres le regardaient gravement, hochaient la tête, compatissaient.

Chacun d'eux se voyait le chevalier délivrant le tombeau des mains des infidèles. J'écoutais attentivement, j'en voulais pour mon risque et j'étais servi. À vrai dire, ce blabla ne me paraissait pas plus faux que ce qu'on nous raconte de nous sur leur misère eux.

---

Le premier jour ça me plaisait, j'aime cette langue douce et les discours roulant les R. Il avait, ce pilon, une façon d'exposer les choses somme toute très poétique, en couronne après le dessert, comme dans la chanson. Ils s'enfouraillent les uns les autres sans douleur. Vaseline, gravité. Finalement le dernier s'accroche au premier et celui-ci est déjà en position. Le circuit fermé.



## CHAPITRE VII

### IVAN PAS SI TERRIBLE QUE ÇA

J'allais vite être saturé de cette poésie... , à Kouibicheff j'eus l'occasion d'en entendre neuf heures sur dix, à l'Institut d'Organisation dit Travail. Je devais obligatoirement suivre là un stage de marxisme léniniste.

Kouibicheff ça ne dit pas grand-chose à nous, Français. Ça sonne joli aux écoutilles, on imagine tout de suite une ville dorée, une cité de conte, une rêverie... « À Kouibicheff avec toi, mon beau Gorrine... » Il en est des noms de ville comme des noms de femme, on croit mal qu'une Natacha puisse peser cent-deux kilos... Et je connais des Léone tout ce qu'il y a de frêle.

Kouibicheff s'appelait Samara du temps de Nicolas... et fut un bastion de la résistance blanche. En 18-19, la Volga, qui est là pour ça, a charrié des cadavres après la grande victoire des rouges, tout près de la Samara, son affluent. 390.000 habitants. Au centre de la ville, si on regarde en l'air on se croirait en Amérique, il y a des gratte-ciel, les bâtiments de l'administration. Les avenues sont larges, macadamisées. C'est une cité moderne avec cinés, enseignes lumineuses, un beau théâtre et des autos dans les rues.

J'avais une tendance à m'éloigner, à marcher tout droit vers l'extérieur, cela semblait un peu moins brillant, maisons ouvrières, linge aux guillotines, marmailles, trottoirs en bois, rues en terre battue, les Américains ni Lyautey n'ont empêché qu'il y ait une zone à Chicago et à Casa.

Mais je n'ai jamais pu m'évader tout à fait pour aller dans ce secteur, les petits tovaritchs de l'Institut m'entraînaient toujours.

— Un reste, camarade, de l'ancien monde, qui va disparaître...

— Et si ça m'intrigue, moi, ce reste de L'ancien régime ? Je ne suis pas plus porté qu'un autre à dénigrer les œuvres de la révolution ; mais je veux tout voir, le froc et le calcif et aussi ce qu'il y a dedans.

Je n'en eus pas le loisir, dès le premier jour je fus confié à la tovaritch adjudante-Macha Masslenko. Elle faisait des études à l'Institut pour être versée dans l'industrie de paix. Une grognarde, je ne peux pas mieux dire. Elle me faisait penser aux demi-soldes de la Restauration qui traînaient leurs godillots et la nostalgie des batailles.

Macha Masslenko n'osait, pas avouer son amour pour le métier des armes. « Une nécessité de l'heure, camarade... une cruelle nécessité... »

Elle regrettait sa mitrailleuse lourde, ses petites grenades incendiaires et son yagagan de tranchée. Quand elle en parlait elle avait les yeux qui lui sortaient de la tête comme Betty lorsqu'elle pense à un manteau d'astrakan. Elle avait reçu la médaille de Souvarov, le mérite de Kaganovitch, des mains mêmes du grand Joukov.

Bien qu'il soit un peu en rancart, ça marque une jeune fille un honneur pareil.

Macha Masslenko fut chargée de me guider, de m'initier à la vie de l'Ecole. Elle était aussi grande que moi avec une chevelure blonde ébouriffée qui la faisait paraître encore plus haute. Elle avait parfois un grand rire laissant voir des touches impeccables, ce qui m'étonnait parce qu'elle fumait sans arrêt des cigarettes en « makhorka », c'est-à-dire roulées dans du papier de journal. Par amitié, elle me balançait des claques dans le dos qui m'auraient fait cracher mes poumons s'ils avaient été fragiles.

Elle me fit faire connaissance avec les autres élèves de l'Institut, presque tous anciens combattants comme elle, sauf Nicolas Roumiantzoff, un fils de Russe blanc qui avait choisi l'U.R.S.S. en 48. Je sus qu'il était même passé par le collège Ivan-le-Terrible.

On m'assura que Macha était chaste, qu'elle n'était pas portée sur la chose. Contrairement aux autres fillettes du pensionnat. Celles-ci s'en étaient, paraît-il, payé depuis les rives de la Volga jusqu'à l'Oder : Polaks, Roumains, Ritals, Hongrois, Prussiens, et même un aumônier de la division bleue qui s'était fait violer par Lioubia Tchernova dans les faubourgs de Léninegrad. Les hommes avaient de leur côté sauté toutes les femmes qui leur tombaient sous la main, de quatre à quatre-vingt-cinq ans. Le sergent Gavrilenko, un défonceur d'élite, racontait, quand il avait sa gourde de vodka dans le nez, qu'il avait violé à Berlin un Ecossais un jour de délire. « Camarades, je vous jure, c'est seulement après que je me suis aperçu que c'était un homme »...

Il avait honte du plaisir qu'il prenait à avouer tout cela, ce qui l'amenait à hurler avec une sincérité indéniable qu'il était souillé et vil comme un occidental !

Il fallait le consoler, lui rappeler ses citations, sa conduite héroïque devant Kharkov. Mais ce souvenir glorieux ne pouvait effacer la tache de l'Ecossais.

Macha me dit :

— Gavrilenko est bête, il aurait très bien pu ne le raconter à personne.

— Il fait son autocritique. Lui dis-je, c'est un bon citoyen.

— Oui, vous avez raison, je n'y pensais pas... Je voulais provoquer des confidences, mais Macha ne se laissait pas prendre à un piège aussi grossier. Je vis par la suite qu'il est facile de voir à qui on a affaire, les purs ayant tendance à se grouper, à se serrer les coudes comme s'ils craignaient le mauvais exemple.

Elle me fit visiter en entier l'Institut, un bâtiment moderne, construit en 1946 selon les nouvelles idées des architectes staliniens, un Palais de Chaillot aux chapiteaux corinthiens, monstre dû aux goûts des moujiks, qui n'apprécient pas les lignes droites et qui, malgré toutes les conférences, faute sans doute de conférenciers convaincus, tiennent dur aux guirlandes, festons, zizis, nouilles, astragales. Ils veulent de quoi regarder et plus c'est doré, plus ça leur plaît.

L'intérieur est bien aménagé, bien agencé, d'une propreté de laboratoire. Macha me fit inspecter les moindres recoins. Elle m'expliquait tout. Depuis le merveilleux fonctionnement de l'ascenseur jusqu'à la technique picturale des fresques qui décoraient les murs. Une immense toile représentait le camarade Krouchtchev semant les premières, graines de la moisson future. Le Krouchtchev en complet veston avait l'air perdu avec son geste auguste au milieu de la steppe.

— C'est très beau, je lui dis, camarade Macha.

Qu'est-ce que vous auriez trouvé d'autre à dire à ma place ?

— Il faut reconnaître qu'il a été exécuté selon une méthode nouvelle. Nous arrivons, camarade, à l'œuvre d'art collective. Une centaine d'artistes d'élite ont travaillé sur cette toile.

— Ça se voit, dis-je, je m'en serais douté. Elle était contente que j'apprécie.

. — Nous aurons des œuvres qui seront, camarade, celles d'un peuple entier en marche vers le socialisme !

Elle n'avait pas beaucoup de conviction pour me dire ça, elle récitait une leçon.

Ce qui la passionnait, c'était le baroud. Elle en était marquée. Elle aurait préféré défendre l'avenir du monde avec un bon mortier. Je ne sais pas si ça existe ailleurs qu'en Russie, ce genre de mignonnes. Probablement que oui ! On vit un jour arriver des combattantes chinoises et coréennes martiales à faire peur ! Bardot m'avait averti de la présence de chleuhs, anciens prisonniers devenus professeurs dans l'établissement. Ils étaient tous allemands, sauf deux : un Amerloque poursuivi par Mac Carthy et un Français ex-L.V.F. Celui-ci me regardait de travers, croyant que je lui en voulais. J'eus du mal à le débarrasser de son armure de méfiance. Il disait s'être engagé à la légion tricolore pour pouvoir désertir et servir la cause sacrée, je me comportai de telle façon qu'à la fin il se mit presque à manger le morceau. En voilà un qui avait besoin de vider son sac, le pauvre Léopold Depuis plus de dix ans qu'il était à la sauce cosaque, il disait que ça lui avait créé des complexes, c'était son expression.

— Je ne peux plus baiser depuis que j'ai été violé lors de ma capture, par un bataillon de grenadières de l'armée Tolboukine !... Un mois, Gorin, qu'elles m'ont gardé pour leur plaisir... Il y avait dans ce bataillon des femmes pire que la frangine à Kaganovitch, une des épouses du Père des Peuples. Ils se servent de ces monstres femelles pour faire avouer les suspects. Elles le réduisent très rapidement à un état d'hébété total. Il suffit après cela de quelques mandales et coups de pompe dans le train pour que le mec s'allonge de tous les crimes, de toutes les trahisons possibles. On le menace de lui refoutre sur l'alpague une douzaine de girls stakhanovistes. Il préfère la balle dans la nuque.

C'était la seule explication raisonnable des fameux procès.

— Dis, Léopold, tu cherres un brin, ou alors c'est que ces fumelles t'ont, rendu frappingue surtout si tu n'étais pas très porté sur la question.

Le soir, la présence des élèves était obligatoire au foyer de l'Institut, une grande salle où nous pouvions lire, jouer aux échecs, au billard, bavarder et boire. J'avais formé un petit groupe des amis de Paris : Roumiantzoff, Léopold et le docteur Hans Werner, un ex-colonel de la Wehrmacht qui avait été pendant deux ans à la censure des théâtres. Il disait avoir rencontré un petit prof de philo bigleux et rondouillard.



— Il venait me canuler pour faire jouer, des pièces, si emmerdantes que je n'ai jamais pu les lire. J'avais beau lui foutre son Manuscrit à travers le tarin, il revenait sans se lasser, c'est moi qui ai fini par signer pour ne plus voir sa gueule.

On a appris après la libération que c'était des pièces résistantes. Je n'ai pas retenu son nom. Des profs bigleux il y en a plein le quartier latin, ils s'arrangent sous n'importe quel régime pour se faire jouer. Ils vous ont à l'usure.

Les trois Parisiens me questionnaient sans relâche. Je leur parlais du Clando d'Amanda, de ses michés, de ses soupeurs d'élite, des boîtes, des spectacles nouveaux. À la longue ils me passèrent leur maladie, je voyais moi aussi Paris tout en rose.

Macha venait de, temps on temps nous écouter.

— Gorrine, vous ne comprendrez donc jamais que la révolution est une affaire grave, que le socialisme supprimera toutes ces maisons où le peuple perd la conscience de son malheur.

— Et ici, poupée, je me torture du blabla à tout berzingue, ça change un peu !

Trois heures de culture politique ! deux heures de théorie ! Une heure de pratique Marx, le génial Lénine, le génial Staline. !....

Le directeur de l'Institut Andreï Wladimirovitch Pobedonossoff, grand héros de l'Union Soviétique, apparaissait de temps en temps pour nous rendre une visite.

C'était un homme à la boule rasée, de taille moyenne. Il se tenait raide comme un jour sans et nous débitait son boniment toujours sur la même note, si basse qu'on ne l'entendait pas et que ça n'avait aucune importance. En principe c'était pour nous féliciter. Jamais d'engueulades. Quand un élève avait exagéré il était appelé au bureau et on ne le revoyait plus.

Ce directeur me parla en particulier une seule fois et ce fut pour me dire :

— Camarade Gorrine, j'espère que votre séjour parmi nous vous sera profitable. J'aime beaucoup votre pays qui est celui de l'immortelle révolution de 89, de la Commune de Paris et de Maurice Thorez.

De si bonnes dispositions me firent penser aux recommandations de Bardot. C'était le moment d'un frôlement rapide, de lui passer la main en douce. Rien d'anormal, une miche bien charnue. Il ne sembla nullement choqué et me glissa Une œillade plutôt interrogatrice, et disparut.

Les cours d'économie politique de sa maîtresse, la Frau Ursula von Dembrovsk étaient les seuls qui m'intéressaient un peu. Elle avait, Ursula, des jambes longues, des roberts qui pointaient sous son chandail et des lèvres qui me fascinaient. Toutes les élèves en étaient jalouses, aucune d'elles, même Zola Malinskala, ne lui arrivait à la cheville. Nicolas Roumiantzoff n'avait pas été sans remarquer l'intérêt que je lui portais.

Camarrade Gorrine, me dit-il, j'ai l'impression que le docteur Ursula von Dombrovsk ne vous est pas indifférente... n'est-ce pas ?... je crois, cependant, qu'il est de mon devoir le plus élémentaire de vous prévenir contre cette garce... Elle a déjà fait trébucher plus d'un homme ici... Elle est toute-puissante, camarrade Gorrine, et si vous aviez par hasard le bonheur de la sauter, ensuite vous auriez, je crois, de très graves ennuis. Elle ne goûte la plaisanterie qu'un moment très court et après vous vous retrouvez en train de construire le canal.

Ouille. Le canal j'étais décidé à l'admirer de loin. Je soupçonnais la différence entre ce qu'on raconte et ce qui est. Là-bas, ce n'est pas pire qu'ici. Avez-vous jamais visité Cannes sous une pluie qui a duré toute la semaine et où vous vous abritez devant une affiche qui chante le soleil de la côte d'Azur ?

Et voilà que j'avais reçu plusieurs lettres de Bardot qui, en langage convenu, des signes à peine visibles répartis en plusieurs bafouilles, me donnait une adresse où l'on m'attendait, dans les faubourgs de Kouibicheff.

Si ça vous amuse je peux vous détailler la chose mais vous trouvez ça dans tous les manuels. C'était très simple, il détachait une lettre et il fallait en compter trois après pour trouver la bonne. Pour lui c'était long, il devait faire un brouillon, pour moi je n'avais qu'à prendre un crayon et copier. Pour plus de sûreté, il ne disait pas tout dans la même lettre et aucune ne s'est perdue. Aucune ne m'a semblé avoir été ouverte. Ça vous étonne peut-être mais c'est comme ça. Aujourd'hui vous pouvez écrire des lettres et en recevoir tous les jours de l'autre côté du rideau de fer, même par avion, recommandées.

Bardot me donnait l'adresse d'un bistro derrière les entrepôts, le long du fleuve. Il ne se doutait pas des difficultés qui m'attendaient. Les élèves se sont tous mis dans la tête que je cherchais à espionner leurs quartiers pouilleux.

Je m'étais pourtant aventuré assez loin, au milieu de vieux barbousards qui polissent des voitures d'enfants d'avant-guerre, rouillées comme celles de nos chiffonniers. Et des troquets qu'il appellent des traktirs... Là-dedans on y boit de la vodka, du kvass, toutes sortes de casse-poitaine. Il n'y a pas de zinc, c'est comme chez les Fritz. Ça fait toujours un drôle d'effet aux Français, un bistro sans comptoir. On se demande à quoi on pourra bien s'agripper. Eux, ça ne les gêne pas, ils se couchent par terre.

Léopold m'avait prévenu :

— Tout le monde doit travailler en Russie, les jours de semaine, on se fait vite repérer. Prolovitch se lève avant le jour, part au turf le feu au dère, de peur de se faire coller une amende. Le soir, il est presque obligé de se laper de la culture populaire. Il se cultive à grands coups de lattes dans les miches. La méthode a du bon, elle les réveille. C'est une race de ronfleurs. Seulement certains mironçons ça les rend totalement frappés ce théâtre classique et ce marxisme. Ils en deviennent tout bêtes. Ils se seraient mieux épanouis en pleine steppe avec les oiseaux et les loups. Ils auraient sculpté ; dessiné, joué eux-mêmes de la musique, celle qui vient toute seule de la nature, qui est un besoin naturel. C'étaient de grands artistes il y a deux mille ans. Maintenant t'as qu'à les voir. On dirait toujours qu'ils sont en service commandé. Et vêtus assez pauvrement, mais ils se trouvent élégants, ils n'ont rien vu d'autre ! Le trêpe serait bien terne sans les uniformes des officiers de la garnison en permission qui, eux alors, sont rutilants.

— Oh ! je lui dis, c'est bien pareil chez nous et les morues, qu'elles soient d'ici ou de là, elles délirent toutes devant l'uniforme.

— Oui mais ce n'est rien à côté de l'armée du peuple ; elle s'en paye de la dorure, de la botte luisante, des bananes multicolores. Le moindre lieutenant se trimballe avec une batterie de cuisiné à la Hermann.

Léopold croyait comme les autres que si j'avais été harponné et encadré — oh ! très amicalement — par quatre flics pour m'empêcher de quitter le centre de la ville, c'était parce que je voulais me renseigner. Il trouvait ça superflu.

— Vous, un homme, sérieux ! Mais vous devez bien vous douter de ce que c'est, vous ne connaissez donc pas les Russes. En dehors des réalisations pour propagande, tout ce qu'on planque derrière les portes ça cornanche et ça grouille de morbachs. Je ne dis pas ça pour faire du style c'est positif. Allez là-bas et vous en ramenez plein vos calfouettes. Ce que n'ont pas encore pu faire les plans quinquenaux, c'est d'empêcher les cafards de courir partout dans ce bled. Alors tenez-vous tranquille et venez plutôt écouter la camarade Lenka Bordakova, c'est une ancienne sergente de l'armée Boulganine. Je n'aimerais pas qu'elle me tourne un marron sur le pif, elle pèse cent-seize kilogs. Rien qu'à l'idée de me trouver prisonnier à l'intérieur de ses cuisses, j'en ai les noix qui grelottent.

Elle revenait d'un voyage d'études sur le Don-Volga. Chacun brûlait de savoir ce qui se passait là-bas, comment on gagnait cette grande bataille pacifique. La Frau Ursula dirigeait les débats, ça me donnait envie de briller malgré les sombres avertissements de Nicolas.

On nous servait des verres de vodka, j'y avais pris goût dans ce climat. Je me carrais consciencieusement dans mon fauteuil... j'écoutais.

— J'ai vu, disait Lenka, quelque chose d'inimaginable, l'avenir socialiste que nos pères avaient du mal à concevoir. Des dizaines de milliers de travailleurs au combat. D'ici même on aperçoit la centrale qui dans deux ans sera plus puissante que les géants américains dont on parle depuis quarante ans sans les achever.

Je ne sais pas la force qui me saisit tout à coup. Peut-être voulais-je vérifier si j'avais bien pris le ton de la maison, je levai mon godet.

— Bravo ! à la santé de ces glorieux combattants pacifiques !

Ils durent tous se lever pour boire avec moi, ils ne pouvaient pas refuser le toast. Lenka poursuivit :

— Vous pouvez voir « la mer de Kouibicheff », on a déjà abattu les arbres qui dans deux ans, seront au fond de cette mer, car le peuple soviétique porte dans la réalité ce qu'il a porté sur les cartes à peine achevée la reconstruction de la cité du grand Staline...

Je bondis de nouveau :

— Camarade... Je lève mon verre à la mémoire du génial artisan de la victoire soviétique contre la barbarie nazie.

Ils durent encore se lever pour sécher leur glass. Ursula trouva tout de même le moyen de m'arrêter sur la pente des toasts en rafale.

— Camarade Gorin, nous lèverons avec grand plaisir nos verres tout à l'heure. Pour l'instant nous désirons écouter la camarade Lenka fordakova.

— Avec plaisir... mais je voudrais poser une question à la camarade Lenka... Oui... Qui sont ces travailleurs, camarade ?... D'où viennent-ils ?

— Ce sont pour la plupart des volontaires, camarade Gorrine. Ils construisent l'œuvre la plus gigantesque du monde...

— Pardon, camarade, vous dites bien « des volontaires *pour la plupart* ? »...

— Oui.

— Et les autres ?

— Les autres !... Mais, camarade, les autres ce sont simplement des ouvriers spécialisés de nos entreprises nationales de construction !

— Ah !... Mais alors, les volontaires, comment peut-on leur confier ce travail qui demande des connaissances professionnelles ?

— Ils les ont ces connaissances, camarades ! Ne vous ai-je point dit qu'ils avaient déjà reconstruit Stalingrad, le Dnieprostroï et bien d'autres monuments socialistes soviétiques ?... Mais comme ils ne sont pas syndiqués ils peuvent travailler seize ou dix-huit heures par jour au lieu de douze... Ils ont, camarade, cet avantage qui leur permet de servir plus que les autres...

Je la coupai d'un air intéressé.

Ne pensez-vous pas qu'ils travaillent un peu plus pour avoir le droit de passer plus de temps dans les maisons de repos en Crimée ?

— Non. Ces volontaires n'ont pas accès dans les maisons de repos, puisqu'ils ne sont pas syndiqués ! Ils furent embrigadés très jeunes par les hitlériens, ils sont en pleine évolution politique. Ils ont préféré venir contribuer cette œuvre grandiose du socialisme, plutôt que de camper dans un camp de rééducation, ces hommes sont fiers de donner leur sueur, leur sang et leur vie ; non pour eux-mêmes, mais pour les générations à venir.

Nous vidâmes tous les flacons de vodka à la santé de ce monde merveilleux. Je me sentais devenir gai. Je voulais surtout ne pas manquer le rendez-vous à l'adresse donnée par Bardot. Quand même, j'essayais de me représenter, je me disais qu'il doit y avoir moyen de tirer au cul même dans ces chantiers du socialisme... Pas possible autrement. Dix-huit plombs la pioche en main ça me paraissait un rêve. Je ne me voyais pas, moi, si ramier, devenir comme ça, petit à petit, héros du travail.

La vodka aidant, ils se mirent à danser, à chanter. Ils étaient en tous points semblables à leurs compatriotes du collègue Ivan le Terrible.

Je me laissais aller, je braillais avec eux... Je voulus même danser comme les cosaques mais alors là, je me suis tapé le cul sur la mosaïque et je les ai bien fait se marrer.



Je sortis tranquillement le lendemain et me promenai dans la ville, je n'avais pas du tout le sentiment d'être suivi. Quand même j'entraï au ciné et j'en sortis au milieu du film.

Il faisait un temps frais mais sec, avec du vent, peu de personnes dans les rues. Je m'enfonçai dès le premier tournant à gauche en dehors de l'avenue illuminée et me dirigeai de petites rues en petites rues, vers le fleuve. Non seulement les maisons étaient en bois, les rues sans trottoir, mais on n'y voyait rien, sauf par les fenêtres éclairées.

En arrivant sur le quai, je voulus demander mon chemin à un vieux barbu, je n'eus pas le temps d'entendre sa voix, deux agents en uniforme s'approchèrent de moi et me dirent que j'étais sûrement perdu, qu'ils allaient me faire retrouver mon chemin.

Ils me prirent chacun par un bras et me menèrent, non pas à la police, mais au cinéma. Ils disaient que j'avais dû me perdre, qu'il fallait faire attention quand on ne connaît pas. Je dus voir jusqu'au bout un film sur une jeune femme ingénieur arrivée dans une usine et détestée de tous parce qu'elle forçait les travailleurs à prendre des précautions.

A la fin, elle triomphait et épousait un héros du travail, l'usine ayant, grâce à elle, battu les records de la production.

A la sortie, Il y avait non seulement mes deux flics mais trois des femmes de l'Institut, parmi les plus costaudes, dont Macha, qui m'emmenèrent, avec beaucoup de gentillesse, jusqu'au bureau du directeur Andreï Vladimirovitch Pobedonossoff.

Il avait son air glacial. Je sentais déjà le vent des chantiers où se construit le monde nouveau... Il me demanda, avec une précision sèche, ce que j'allais faire dans ce quartier.

L'arrivée de la fulgurante Frau Ursula von Dembrovsky, avec une cape de fourrure et fortement parfumée comme c'est maintenant la mode, me dicta la seule attitude qui pouvait me sauver, du moins je l'imaginais.

Je leur dis, avec des réticences calculées, des petites mines comme si on m'arrachait des aveux, que je croyais trouver le long des quais comme partout ailleurs dans le monde, des femmes à la vertu facile qui permettraient à mon tempérament gaulois de pouvoir supporter pendant toute la journée la vue de compagnes aussi séduisantes.

Alors là, je les fis bien rire, d'un rire plutôt étrange. On m'apprit que la hideuse prostitution n'existait pas au pays de la paix, et qu'un homme pouvait rencontrer aussi librement qu'il le voulait des femmes libres, en vue bien entendu, d'un mariage, toujours souhaitable.

Pour cacher mon appréhension, je protestai contre le ton méprisant qu'elles prenaient envers nos prostituées.

— Il en est de très respectables. J'en connais une, entre la Seine et les entrepôts de Bercy qui, si vous me passez l'expression, pompe les dards pour cinquante francs afin de payer les études de son petit-fils qui est à l'Ecole Polytechnique.

Ça les intéressait. Ursula me demanda de lui parler de Polytechnique. Macha dit que cette prolétaire méritante ne devait pas être toute jeune, ce qui prouvait l'atroce misère des pays capitalistes. Et comment pouvais-je, moi, m'y intéresser ? Il est vrai que ces femmes-là connaissent tous les artifices de la corruption pour paraître encore désirables dans la pénombre.

J'avais réussi à faire dévier le débat, on ne parlait que de l'amour le long des quais dans les cités pourries, Londres, Chicago, Naples où l'on trouve non seulement des femmes mais encore des gitons.

Je n'étais pas tranquille en les entendant faire le serment qu'à partir de dorénavant un garçon aussi doué n'aurait plus du tout besoin d'aller sur les quais, en admettant qu'il soit vrai qu'il ait cette passion insolite pour les accouplements de rencontre !

Je pensais au rendez-vous de Bardot, j'étais allé trop loin ; je voulais réserver l'avenir, je leur dis que ces amours étranges m'avaient marqué et que je ne trouve



rien de poétique comme un beau derrière tout blanc qui s'élève au clair de lune le long d'une rivière illustre.

Elles me laissèrent monter chez moi mais dès l'extinction des feux j'entendis taper à ma porte. C'était Zola Malinskaïa, un beau châssis, je ne peux le nier, qui venait, disait-elle, bavarder dans ma chambre.

— Pas possible, lui dis-je, vous m'avez tiré à la courte paille ?

Elle montra, à mon premier contact, qu'elle avait une fougue de jeune cavale. Elle se dévêtit, d'elle-même avec soin et me saisit nue dans ses bras. Pour la première fois je compris que je n'avais même pas droit à l'initiative,

Elle m'avoua ensuite, pour me rendre un peu plus vaniteux, que j'avais travaillé comme un ouvrier d'élite. Je dépassais mes normes avec une aisance de héros du peuple. Comme elle était éminemment communiste, elle voulut que ses camarades : Tania Malinova, Sandra Kirova, Irna Krivenko (98 kilogs), Loubia Tchernova, Choura Garidjian et même Lenka Bordakova viennent aussi goûter à mon sabre héroïque. Je ne pouvais refuser...

Avec Zoïa Malinskaïa cela avait été du chou à la crème, maintenant je maigrissais. Je me mis à traîner lamentablement dans les couloirs de ce palais du peuple.

Un soir, je fus même coincé dans les lavabos par Irna Krivenko et Tania Malinova. Je voulus me dérober, mais Irna me posa une clef au bras pendant que Tania se mit en devoir de me faire un travail qu'elle croyait raffiné mais qui était plutôt celui, d'un hâleur de la Volga. C'est un miracle qu'elle réussit à se mettre elle-même sur le délice. Un comble !

Le soir, je ne pouvais même pas récupérer, je devais être présent au cinoche, à la conférence de ceci, de cela, à la réunion des petites pâquerettes de Malenkov. Trois fois par semaine on nous proposait d'aller écouter un stakhanoviste, une héroïne de la bataille du blé, un soudeur d'élite. ».. Il n'y avait que le ciné qui me passionnait... Les navets russes sont tout de même bien au-dessus de ceux de l'occident. On y voit toujours quelques beaux paysages, des bonnes gueules d'Ukrainiens ou des Georgiens plus sympathiques que nos prolétaires bidon qui, sortis du studio, montent dans leur Bentley. On n'y entend pas des chansons nécessairement stupides. L'ensemble est grossier, jamais vulgaire. Et le documentaire se supporte allègrement. À peine trois mots de propagande à la fin d'un court métrage sur les abeilles. C'est une poussière en Russie soviétique, ça me dérange moins que nos publicités pour un apéritif.



Je recevais toujours des lettres de Bardot. Il avait imaginé de nous écrire comme frère et sœur. Il signait « ta petite Paulette ». Les lettres étaient anodines, mais jouaient parfois un peu trop avec le feu. Je me demandais s'il était vraiment lourd ou s'il voulait me faire chanter : « Papa vient de se payer une nouvelle pipe en porcelaine... J'ai vu Dédé, il s'est blessé en se rasant et comme il était seul je l'ai invité à venir manger à la maison. Il a un appétit du diable. Aussi nous le soignons bien. Quand tu reviendras, tu le trouveras transformé... Il avait tendance à trop se montrer au soleil ; ce n'est pas bon pour les poumons... Ou fera tout pour qu'il puisse



se reposer à l'ombre. Il comprendra lui-même que ça vaut mieux pour sa Santé... Il est amoureux de la grande veuve du 42, s'il l'épouse tant mieux pour tout le monde. Après on sera tranquille, on se fera plus de mauvais sang à cause de lui. Ta Paulette qui t'embrasse bien fort. »

Ça c'était une nouvelle. Le Dédé au chtib, promis au massicot ! Si je n'avais pas été contre la peine de mort j'en aurais dansé la gigue., Justement Macha passait par là (j'étais dans le couloir devant ma piaule) pendant que je finissais de lire. Elle me dit :

— Camarade Gorrine vous avez l'air bien gai aujourd'hui... Le courrier vous a-t-il apporté de bonnes nouvelles ?

— Oui, Macha, un ami qui va se marier !

— Et vous camarrade Félix, ne songez-vous pas un jour vous aussi à prendre une épouse ?

Elle disait cela, la jolie, avec un petit sourire bien ironique. Chez eux il ne faut pas encore compter sur les nuances. Ça viendra. Tout le monde dans la maison était au courant de mes exploits. Ça me fait penser que j'ai essayé d'aller chez les pharmaciens acheter du testostérone, des glossettes de produits pour réveiller l'homme. Ils n'en avaient pas, mais ils ont pris ça en note avec un sérieux réjouissant. Si vous en trouvez là-bas au prochain plan quinquennal, dites-moi merci, c'est à moi que vous le devrez.

Même sans, je devenais légendaire. On en rajoutait. J'ai payé de ma personne pour maintenir droit et ferme le drapeau de la France. Ça m'avait même valu des avances de la part d'Akim Tochernandzé, un arménien que j'aurais jamais soupçonné d'être de la jaquette... Je me demandais si Macha n'était pas lesbienne. Elle était la seule qui ne soit pas venue exiger de ma sève à la nuit tombante. Faut se méfier de l'eau qui dort, j'aurais dû penser à ce dicton populaire, aussi vrai en russe qu'en toutes les langues de la terre. Macha n'était pas plus pour femmes que Bardot. En réalité elle en croquait pour ma pomme et une femme russe amoureuse ce n'est pas une petite affaire pour courrier du cœur. Elle me voulait tout, Macha... le bien et le mal, mon cœur et le reste. Ma conquête devait pour elle se doubler d'apostolat, il ne pouvait être question de posséder un homme qui ne fût bon militant et surtout de se laisser posséder par lui.

C'est ce jour-là que je m'en aperçus. Après l'ironie ses yeux bleus exprimèrent l'amertume puis ils se voilèrent. Je me dis : « Félix, te v'la encore avec un fil à la patte... »

Je répondis vaguement à la question, j'essayais de me dérober, mais pour la première fois elle me suivit dans ma chambre. Elle s'était mise à me parler de la guerre. Elle avait dans son morlingue des coupures de journaux qui relataient ses exploits : « la tovaritch adjudante Macha Masslenko a fait prisonnier un colonel de S.S. ... »

Photos de Macha avec un casque mitraillette, échevelée plus que jamais... « La tovaritch Macha Masslenko décorée sur le champ de bataille par le maréchal Joukov. »

Là, elle était au garde-à-vous, les yeux brillants d'orgueil. Elle me lut les articles. Ah ! Quelle héroïne, cette Macha !... Jeanne d'Arc... Une femme qui vaut dix

hommes, écrivait un de ces articles. Je la félicitais du mieux que je pus, mais elle me, prit brusquement la main et se mit chialer :

— Oh ! gémit-elle, camarade Félix, voyez-vous, malgré toute cette gloire je ne suis qu'une pauvre chose vile et méprisable... une femme semblable à celles que vous connaissez en occident... Je souffre, camarade Gorrine, je me sens indigne du Parti. J'aurais dû mourir à la guerre !

J'essayais de la calmer, Elle se traîna par terre, elle me bécotait les doigts.

— Mais, camarade Macha, ne dites pas une chose pareille. Vivante, vous servez bien mieux votre patrie...

— Oh ! non... car je ne suis plus qu'un chiffon sale. La patrie des travailleurs n'a pas besoin d'une femme comme moi.

Elle se mit à me dévorer les pognes, me les mouiller de larmes. Comme un bon cave je crus qu'elle en voulait, qu'un gentil petit coup de zizi pouvait la consoler. Je lui caressai les doulous, la nuque, elle coucha sa tête sur ma cuisse. Elle ne disait plus rien. Juste elle sanglotait. Je la relevai gentiment et j'avancai ma bouche vers la sienne. Elle se déroba. J'insistai, je lui pris la taille, je l'embrassai dans le cou au-dessus de son col brodé de galons. Je lui mis une petite langue bien modeste derrière l'oreille, il y en a chez qui c'est irrésistible. Oh papa ! Je reçus sur le coin de la gueule une tartine à décoller la tête d'un bœuf. Ce punch ! Je me retrouvai le nez par terre en cinq secondes, le temps qu'elle se débîne en claquant la porte.



Le lendemain elle me demanda pardon....pas pour la gifle, mais, pour m'avoir donné le spectacle de sa faiblesse. Je parlai de cette affaire à Hans Werner et à Léopold. Ils me conseillèrent la plus extrême prudence. Macha était capable du pire. On ne l'avait jamais vue amoureuse, pas même énervée. À trente-deux piges c'était morbide ce qui la poussait vers moi, l'occidental, le jouet, la putain de ces dames.

Bardot s'étonnait avec insistance que je n'aie pas donné suite à ses lettres du 6, du 12 et du 17, pourtant, je lui avais dit les avoir reçues, alors ! C'était très important. Il y revenait, il me disait pour m'exciter que j'allais rencontrer Lola ! Je ne demandais pas mieux, j'en avais une furieuse envie mais comment faire avec Macha collée à mes basques ; Partout à côté de moi, au cours, au Lino, à la promenade, au réfectoire.

Quand elle pouvait me poisser seul elle me faisait des yeux alanguis, elle me disait des mots doux, elle pleurnichait... Je n'osais pas esquisser un geste en sa faveur... ça ne me tentait pas de risquer une baffe à vous dégligner le filtre dans la cafetière.

Un soir elle m'annonça une nouvelle : un des équipes Dynamo de Moscou venait le dimanche suivant rencontrer sur le stade de Kouibicheff la formation de l'Institut, je lui dis, que le foutebôle ne m'intéressait pas.

— Mais, vous viendrez tout de même voir ce match, camarade Gorrine.

Je ne pouvais pas faire autrement, mon absence aurait été ressentie comme un affront. Je dus avaler quelques discours et de la musique militaire hurlée par des haut-parleurs aux quatre coins du stade. Macha suivit le match avec passion, se

levant aux moments que les chroniqueurs sportifs, aussi bien là-bas qu'ici, appellent pathétiques, applaudissant, criant, hurlant des encouragements à son équipe.

Sans cette propagande, ce séjour à Kouibicheff n'aurait pas été désagréable. Bardot avait raison, je ne craignais rien en Russie, du moins jusqu'à maintenant. J'essayais de penser tranquillement à mes affaires pendant que ces brutes s'exaltaient sur le ballon.

Il fallait que j'aille coûte que coûte à l'adresse indiquée. Comment échapper à Macha ? Cette géante me faisait penser par contraste à la petite Olga que je m'imaginais encore vierge, ça me la rendait précieuse... J'aurais voulu être le premier à l'affranchir mais qui sait si elle n'était pas déjà en mains ! J'en pétais de jalousie et l'autre gros tank qui juste à ce moment me prenait la main pour me ramener à la corrida des athlètes. Quelle différence ! Si Olga pouvait être aussi accrochée à mézigue que celle-là. Parole d'homme, j'assure avec elle la continuité des Gorrine. Et pour la nourrir je me lance dans tous les coups durs en vue d'en tirer des histoires saignantes !

Léopold, qui était près de moi, regardait Macha me serrer la cuisse à m'en faire des bleus, tellement elle se passionnait pour la partie.

— Toute maousse qu'elle est, dit-il, cette garce-la va devenir bandante. Rien que le fait qu'elle se refuse alors que toutes ses potes se précipitent en vrac sur ton panais ça devrait lui donner un je ne sais quoi qui la distingue à ce compte-là, je lui dit, il y a aussi frau doctor qui n'est pas passée dans mon pageot. Celle-là m'aurait fait beaucoup de bien officiel, mais elle garde ses distances.

— Tais-toi, ce n'est pas du mourron pour ton piaf. Elle est partie à Moscou avec une délégation qui doit, être présentée au Gravos... Elle va revenir d'un moment à l'autre. Tu ferais mieux de ne pas y penser. Son jules, Pobedonossov, a le bras long, mon gars. C'est une vraie agence de tourisme. Si tu veux voir des pays lointains, tu n'as qu'à peloter Ursula.

Macha retira sa main brusquement. L'Equipe Dynamo venait de marquer son sixième but. Il n'y avait plus que quatre minutes de jeu.

— C'est la pilule totale pour l'Institut, dit Léopold. 6-0 dans la fouillouse, vise les gars s'ils sont consternés ! Bien que la Dynamo de Moscou soit invincible comme le Parti, mais de là à prendre une dégelée pareille c'est déshonorant. N'aie pas l'air de t'en foutre, tu te ferais étendre !

Tout à coup, un hurlement sur le stade ! John Greenwater, l'amerloque qui fuyait Mac Carthy avait chouté et la balle avait enfin passé dans les buts adverses.

Léopold me bourrait les côtes en gueulant.

— Réveille-toi, rigole un bon coup, l'honneur de Kouibicheff est sauf grâce à un gars de Los Angeles. C'est normal ! L'équipe de France est bien composée de Polacks et de Bougnoules !<sup>(5)</sup> Vise Macha, elle est toute joisse, elle en oublie qu'elle est une rinçure, à peine un petit détritrus. Peut-être qu'elle va un peu te foutre la paix.



---

5 — Rappelons que c'est un traître qui parle.

Le jour même on nous annonce l'arrivée de quelques étudiants occidentaux qui viennent la pour faire un stage. Je préfère penser à autre chose, mes compatriotes ne me passionnent pas, surtout les convaincus, quels qu'ils soient.

Le soir au dîner, Pobedonossoff revient ,suivi d'une dizaine de garçons et de filles. Il commence à nous faire un petit laïus de présentation... Je n'écoute pas, j'ai le nez dans mon assiette, je ne regarde pas les arrivants. Oh pardon ! deux minutes plus tard j'aperçois Olga au milieu de la bande ! Je bondis. Je me précipite les bras ouverts. Olga me sourit. Cette fois elle ne refuse pas de me reconnaître :

— Ah ! cher cousin, dit-elle, vous ici, mais quelle surprise !...

Elle insiste sur le mot surprise pour bien me montrer que là, elle ne roule pas. les R. Tout le monde assiste à notre rencontre chaleureuse. Je suis heureux... Je resplendis... :

— Toi, ma belle cousine !...

Une fois l'étonnement tassé, je me demande tout de même ce qu'elle vient foutre ici, Katioucha, la fille du grand-duc Alexandre !... Je juge cela imprudent, elle doit être connue des soviets ou alors j'y perds mon argot... Je l'invite ma table. Présentations !... Macha... Léopold... Hans Werner. Je me contente par prudence de dire : « Ma cousine ! » Elle me parle à l'oreille et me dit en m'embrassant : « mes papiers sont au nom de Pierrette-Olga Guesde ! »

Un polytechnicien se met à vanter avec une volubilité stupéfiante tout ce qu'il a vu. On ne peut pas en placer une ! Ah ! Il est en paradis ! Il vient à peine de débarquer mais il a déjà tout vu, tout compris !... Il reluit... La grande toile qui nous domine. :. « Discours de W.I. Lénine au troisième Congrès des Jeunesses communistes »,... lui semble un prodige. :. Il évoque Rembrandt ; David... Mais quel est l'auteur de ce chef-d'œuvre ?... Là je prends la parole, je vais lui en donner pour son argent :

— Cette toile, camarade, est une œuvre des « Collectifs Artistiques ! » Je vous vois surpris ?... Camarade, mettez-vous bien ça dans la tête : pour l'Art comme pour toutes les autres branches, la réussite soviétique est due à la vigilance du Parti et à la division du travail. Ainsi dans ce Collectif, vous pouvez, pardon ! vous devez admirer les portraits de Kuprianoff, les décors de Pétrov Kryloff. Jogannson a peint la figure glorieuse de Lénine, Tegin la foule des auditeurs, Nathalie Faidysch, les personnages du premier plan et Tchebakoff a figolé les détails... Mais, ceci n'est rien, camarade, bientôt les chefs-d'œuvre de l'art soviétique sortiront autant dire tout seuls... Chaque citoyen pourra se procurer une toile de nos maîtres... Oui, camarade, l'équivalent d'un Renoir, d'un Vinci dans la salle à manger de chaque prolétaire. Voilà le Progrès, l'Aurore socialiste, l'Egalité !...

J'étais devenu fortiche ! Olga me biglait avec des yeux ronds. Elle devait se demander si j'étais dingué ou converti. En fait, elle ne se demandait rien du tout. Elle avait saisi la coupure puisqu'elle me glissa à l'oreille, dès que nous fûmes seuls un moment' :

— Félix, je vous félicite, vous êtes bon acteur.

— Pensez-vous, Pépé, je n'existe pas à côté de ceux d'ici, les meilleurs ne sont pas ceux qu'on voit sur une scène !...

Je voulus savoir les raisons qui l'avaient conduite en Russie. Elle se contenta de se foutre un peu de ma gueule en me disant :

— Mais la curiosité, Félix ! L'envie de m'instruire, de me cultiver. Vous savez combien je désire devenir une grande danseuse. Je veux toujours danser Pétrouchka.

Inutile d'insister, Macha s'aperçut tout de suite qu'elle était pour moi plus qu'une cousine. Elle se mit bien sûr à la haïr férocement, ce qui lui donnait une sorte de beauté sauvage au point qu'un des conards de la délégation lui fit du gringue. Macha le coinça dans un couloir près des cuisines et lui fila une dérouillée absolument épouvantable, à le rétamé, à le ramasser au buvard. Le gars était tellement passionné d'U.R.S.S. qu'il crut que c'était la façon d'aimer chez les femmes soviétiques, il en redemandait.

Olga traînait derrière elle toute la bande occidentale. Dieu sait si ces oiseaux-là me puaient au blair. Je préférais de loin les Russes et pourtant je me mêlais aux touristes rien que pour pouvoir admirer cette garce, ce qui portait aux sommets le mépris de Macha pour tout ce qui venait d'outre-rideau.

Ceux de la délégation avaient beau ramper, ils n'étaient jamais assez plats.

Le polytechnicien qui me prenait pour un sévère n'en finissait plus de me demander des explications sur le paradis terrestre. Il avalait tout, les mouches et les couleuvres, je bichais en pensant qu'il allait les raconter dans les « Temps Modernes ».

Olga m'accordait par instants un regard compréhensif. Je faisais le guignol pour qu'elle m'admire. Du moment où une femme vous prend pour un génie on a des chances d'avoir des tickets pour la nouba. Avec Olga il fallait se mettre en frais. Je me surpassais, la danse du pantin, les pointes... Je m'épuisais.

La nuit les dragons venaient encore parfois me relancer. Vie intensive, on ne me faisait grâce d'aucun cours de marxisme-léniniste, Staline on n'en parlait plus.

J'avais écrit à ma sœur Paulette pour lui annoncer la venue de ma cousine. Elle me répondit à son sujet :

« C'est une fille tatillonne. Il ne faut pas faire tous ses caprices, Félix, elle est encore très gamine. Il faut la surveiller, elle est capable de se brûler, de se couper. Je compte sur ta vigilance pour l'empêcher de se conduire comme un enfant. »

Cette fois la lettre aurait, pu sembler suspecte aux mirontons de la censure. C'était un peu trop clair, j'étais si inquiet que je la montrai à Léopold pour qu'il me rassure.

— Mais rappelez-vous mon bon ami, en 39, les abrutis du contre-espionnage faisaient les pires histoires à un plouc qui demandait des nouvelles de la génisse et du porcelet et laissaient passer les cartes postales écrites en allemand parce qu'ils ignoraient cette langue maudite. Vous pouvez être sûr qu'il en est de même en Russie. On croit trop aisément que ce pays est un bloc sans faille, qu'il n'y a pas comme chez nous un bordel intense derrière les grandes phrases. J'ai recueilli bien des confidences par-ci par-là. En 41, ça ressemblait à l'armée Gamelin la suprême forteresse du prolétariat... C'était pas tout ce qu'il y a de jojo !...



Ursula revint et quand elle comprit que je faisais le beau devant Olga, elle se mit à me glisser des regards dont un autre que moi serait devenu cintré. Un soir, elle me provoqua devant ma chambre.



— Camarade Gorin, il vous manque un bouton à votre braguette... je vais vous le recoudre, laissez-moi entrer une minute...

Dans ses larges yeux étoilés de points d'or, je voyais tout un canal immense où ramaient des galériens, je trouvai la force de balbutier :

— Non, je sais coudre !

Elle m'envoya la fumée de sa cigarette dans le tarin et partit en remuant la croupe.

Je rentrai dans ma chambre, j'avais les genoux qui faisaient bravo. Et v'lan, Irna Krivenko, était installée toute nue sur mon lit, elle fumait une grosse pipe en lisant un tome des œuvres de Lénine. Je m'étranglais.

— Qué que tu fous là ?...

— Camarade, ce soir la nature parle... Viens ! Viens, vite !...

Je voulus me casser, elle m'argouigna, m'arracha mon froc, mon calcif... Je me sentais un jouet de plume entre ses mains. Irna avait des roberts qui devaient peser six kilos chacun et un foiron à étouffer un âne si par malheur elle se posait dessus... Je n'eus pas une seconde de repos jusqu'à trois heures du matin. Elle eut la bonté de me laisser un peu dormir pour être en état de supporter le lendemain une conférence qui m'intriguait « Les événements du 17 juin 1953 à Berlin, par le camarade Karapet Gandouchian, adjoint politique à la direction de l'Institut ».

Macha m'avait affirmé que c'était un crack du parti, un futur commissaire du peuple. Après cette nuit de cauchemar j'étais écroulé sur mon pupitre. Et juste cette fois Olga venait s'asseoir près de moi ! Un autre matin j'en eusse été ravi, mais là je, n'avais pas la force de déplisser les paupières..

Le Karapet Gandouchian jouait les vedettes, il se faisait attendre. Olga me glissa à l'Oreille

— Vous vous fatiguez trop, Pétrouchka, vous avez les yeux tout cernés... vous devriez faire attention !,

J'eus à peine le courage de pousser un grognement et je me mis à contempler l'immense tableau de bataille au mur en face de moi... Macha était derrière mon dos comme un ange gardien. Lorsqu'on parlait en français, elle me faisait des yeux féroces. Elle pouvait croire que nous osions critiquer son paradis... Elle était prodigieuse de vigilance socialiste, déchirée entre l'amour du Parti et l'amour tout pur.. Cornélien ?...

Enfin Karapet Gandouchian arriva. Les autres se levèrent pour l'applaudir longuement, un petit Arménien crépu, au tarbouif démesuré, aux yeux très noirs, tellement caractéristique que ça m'épargnait de me compromettre en allant lui pincer le derrière. Aucun chirurgien n'aurait pu faire à une gueule pareille ! Il n'était pas en uniforme, ça me le rendait sympathique. Je suis de la génération des « Mort aux vaches ! à bas la calotte et l'armée » Je me rends bien compte que je suis vieux jeu, que tout cela est dépassé, « depuis belle burette » comme dit, l'abbé Gilloir, mais on ne se refait pas.

En Soviétie, il y a de quoi rendre fou furieux un brave antimilitariste d'avant 36. Des uniformes on en voit partout, et aussi de ces trognes de reîtres à faire frémir parce que, entre nous, les Russes, quand ils se mettent à avoir de sales gueules, c'est le premier pays du monde. Voyez leur cinéma !



Karapet commença par nous dire gentiment qu'il tenait à ce que nous lui posions des questions.

— Rien ne doit rester obscur, camarades, ces événements de Berlin ont fait les délices de la propagande capitaliste. Il ne s'agit pas de se dérober, de laisser le doute entrer en vos cœur. Il y a parmi vous des occidentaux et je puis leur dire avant de commencer : les événements de Berlin vont dans le sens de l'histoire... la dialectique marxiste-léniniste nous permet de tirer une grande leçon de ce mouvement.

Il parlait sur un ton monocorde. Je crois bien que j'ai dormi. Quand je me suis éveillé il était tout de même arrivé aux faits... Il y était, à Berlin, le 16 juin, juste la veille de la révolte.

— Le gouvernement de l'Allemagne orientale accumulait les erreurs et demandait un plus grand rendement aux ouvriers sans pour cela augmenter leurs rations alimentaires.

« Le Lieutenant-colonel Tcherbatcheff m'avertit que le coup était monté par nous-mêmes. Il s'agissait d'éliminer les traîtres du gouvernement allemand... Les syndicats avaient, non seulement notre permission pour ordonner la grève, mais le devoir de la conduire bien.

« Je me joignis aux cinq cents manifestants qui avaient débrayée.

« Nous entrâmes sans encombre dans notre secteur. Les ouvriers portaient des pancartes et des banderoles indiquant les revendications nécessaires que nous leur avions dictées.

« On entendit, alors, s'élever des slogans anti-russes. Il était facile aux Nazis de faire endosser par L'U.R.S.S. les erreurs de leur gouvernement.

« Ils détournèrent les manifestants contre nous. Nous ne pouvions faire autrement que de nous défendre. Une douzaine de camions bourrés de vopos armés venaient d'arriver. Je les vis sauter à terre et c'est alors que se produisit leur infâme trahison.

« Ces Fritz laissèrent leurs armes dans les camions, certains d'entre eux poussèrent même l'abjection jusqu'à distribuer nos « Gorinoffs » aux manifestants,. La trahison s'était glissée jusque dans le Parti communiste allemand lui-même. Un hideux serpent osa enlever notre glorieux drapeau rouge qui flottait en haut du mât de la Porte de Brandebourg.

« Ce traître appartenait aux Jeunesses du Parti, camarades ! »

Murmures dans la salle. Macha ne put s'empêcher de crier : « Ihievo Mati ! » Léopold expliqua obligeamment aux délégués que ça voulait dire en bon français que sa mère se fasse dauffer !

Karapet reprit :

« Au Tiergarten, un bataillon anglais entourait le monument, sous prétexte d'empêcher les manifestants de le détruire, en réalité, pour empêcher nos soldats de tirer sur la foule nazie. Je me précipitai à Karlshorst. Tcherbatcheff très calme sourit et m'assura que tout serait fini à quatre heures. En effet, nos chars et notre infanterie venant de Potsdam entrèrent en action et balayèrent comme un fétu de paille les manifestants hitlériens »

Tous se levèrent d'un seul élan pour applaudir cette victoire. J'avais beau avoir récupéré, je ne pouvais me décoller de la banquette, ce qui me fit remarquer, forcément.

---

Olga qui avait applaudi comme les autres se mêla au concert des reproches qui m'étaient adressés. Léopold me dit avec véhémence :

— Citoyen russe tu étais bonnard volontaire pour la grande bataille pacifique !

Macha souffrait, Olga riait et les autres, surtout les Français, me blâmaient ouvertement. Pour leur échapper je sortis de l'institut et là j'eus une surprise à faire peur, je m'enfonçai dans les petites rues et j'eus beau tourner, revenir, siffler, m'arrêter, courir, parler aux-gens, pisser contre un mur, rigoler avec une femme à sa fenêtre, peloter un peu dans un couloir, je découvris que sans le moindre doute possible, je n'étais pas suivi !



## CHAPITRE VIII

### LE TRAKTIR DE LA VOLGA

C'était la première fois que je sortais tout seul. Je me sentais perdu. Quand même je réagis et me dis : « Toto, c'est le moment d'aller te glander dans le secteur craoua ». Je me rappelais l'adresse donnée par Bardot, je m'y dirigeai sans que personne cherche à me faire changer d'avis. Avec un soleil bas, ça pouvait même avoir le charme de Saint-Ouen ou d'Aubervilliers. Prévert aurait de quoi nourrir sa poésie. Des petits mômes ficelés de chiffons, de l'eau le long des trottoirs en bois, des détritrus devant les cabanes dont le toit est fait de tôles ondulées et de planches. On devait me prendre pour un caïd du parti, je faisais le vide autour de moi. On m'observait de derrière les trous noirs au flanc des piaules. Je voulais tout de même bavarder un peu avec ces gens-là, savoir ce qu'ils pensaient du paradis soviétique. Il fallait que je rende ma curiosité vraisemblable et que je n'aie pas l'air de choisir mon bistro.

J'entrai donc dans un traktir pour un verre de vodka. J'y avais pris goût. En U.R.S.S. on ne boit pratiquement pas de vin. Il y a plus d'ivrognes que chez nous et moins d'alcooliques. De ce côté-là le Français coiffe toutes les nations de la terre.

Une vieille femme servit. J'étais seul dans la petite salle, basse de plafond, assombrie d'une crasse auguste. La vioque se demandait ce que je venais foutre dans son gourbi.

— Camarade, le parti m'autorise à gérer ce petit commerce depuis la mort de mon mari, qui s'était engagé volontairement à cinquante-cinq ans, pour défendre notre grande patrie des travailleurs contre les nazis... Il a été tué à Stalingrad, il y a de cela un peu plus de dix ans... J'ai eu beaucoup de peine, mais je suis fière de son sacrifice.

Elle en bégayait, la pauvre femme. Je voulus la rassurer. Je lui dis que j'étais Français et que je n'appartenais pas au Parti. Aussitôt, elle m'assura que le régime l'avait libérée de l'esclavage.

— Sous les nobles nous étions fouettés. Ils violaient les petites filles. Moi-même, camarade, je fus l'objet de joie d'un moine hideux... J'avais quinze ans... Enfin le grand Lénine est venu, il nous a conduits vers la lumière. Depuis 1918 nous sommes heureux. D'année en année un peu plus heureux ! Ici bien sûr ce n'est pas un très bel endroit, mais cela va être rebâti comme les quartiers du centre.

Elle ne savait comment me faire croire à son bonheur. Un clebs vint se frotter contre ma jambe pour me dire qu'il était parfaitement satisfait du régime.

Je me rendais à l'évidence. Le monde socialiste ne s'édifie pas avec des râleurs. Le coup sera dur pour mes compatriotes, même communistes, quand les cosaques seront à Marseille.

On récupérera de la main d'œuvre. On pourra enfin construire le transsaharien.

Je bus mon verre sans rien dire et après m'être repéré, je partis comme au hasard. Il fallait me presser, profiter de la mansuétude qui m'était accordée. Je trouvai enfin l'endroit, un traktir encore plus sale que l'autre mais sûrement moins bas de plafond car j'y vis entrer un vieux géant couvert d'oripeaux, avec une barbe à la Tolstoï. Celui-là avait dû résister, à toutes les épurations.

Deux minutes plus tard, après avoir vidé un verre de vodka cul sec, il se mit à débloquer sans se soucier de ma présence. Lui au moins n'avait pas l'espionnite, il disait bien haut ce qu'il pensait. Il devait parler une sorte d'argot, je ne comprenais pas la moitié de ses mots, sinon qu'il regrettait le Petit Père Staline. Il avait l'air de prétendre que depuis sa mort c'était le bordel. Il répétait sans arrêt :

— Malenkov, c'est une gonzesse, une putain !

Il y avait là des gars qui se chauffaient et qui ne paraissaient pas autrement surpris. La femme du comptoir semblait un peu effarée quand même et disparut pour ne pas voir ça.

Le vieux barbu en profita pour se taper le pousse au crime à même la bouteille. Il en rotait de plaisir, puis reprenait ses imprécations contre ceux qui veulent faire oublier le saint, le Père des Peuples. Il riait tout seul. Il se cognait dans la table. Il finit par lui filer des grands coups de pompes en jurant par tous les diables qu'il en ferait autant à Malenkov s'il était devant lui. Il lança un peu de monnaie mais la femme arriva et, montrant la bouteille à moitié vide, exigea qu'il paye au moins douze verres. Le vieux continuait à beugler, alors je payai pour lui, disant que dans mon pays le client a toujours raison. L'homme but encore et partit.

— C'est un fou, me confia la femme, il a perdu ses quatre fils et sa fille à la guerre. Depuis, camarade, il dit des bêtises. Vous devriez le faire enfermer.

— Mais, madame, ça ne me regarde pas, suis français, français... vous connaissez... la France ?

Elle me regardait la bouche ouverte. Elle me demanda dans quelle partie de la Russie la France était.

L'agent de. Bardot ne se montrait pas, le temps passait. Je ne pouvais rester plus longtemps. Même en admettant que j'aie voulu me faire une opinion, un regard suffisait. D'un côté les riches du Parti, les fonctionnaires ; de l'autre les miteux, la masse qui dit merci. Rien de neuf. Je n'avais qu'à filer. Je criais encore la femme : je suis Français, nom de Dieu, je m'en fous de vos salades. Bardot m'avait dit de me présenter comme parisien. Au fait, je l'avais oublié, couillon, je n'avais pas précisé.

— Je suis de Paris. Paris ! Vous ne connaissez pas ! Paname !

Le patron sortit de l'arrière-boutique et me dit :

— Paris, j'y suis allé, on en boit un ?

— Bien sûr.

— Venez par ici.

On alla s'asseoir à une table, il apporta des verres un peu plus propres que ceux qu'il réservait aux clients.

— Vous avez mis le temps, dit-il.

— Mais quelle idée d'habiter ce coin. Voilà plus d'un mois que j'essaie, ils ne veulent pas me laisser venir seul dans un quartier pareil. Ils disent que je vais me perdre. Faisons vite, ils sont capables de me chercher.

— Qui est-ce qui vous envoie, dit-il en tirant un papier de sa poche.

Je récitai les lettres soulignées par Bardot, que j'avais appris par cœur : B.A.C.D.V.O.

L'homme retourna son papier. Il me le montra, les lettres B.A.C.D.V.O. s'y trouvaient écrites au crayon, avec deux ou trois autres indications. Il me le mit dans la main.

— Voilà. Partez pour Moscou le plus tôt possible, dès votre arrivée, sans même vous installer vous téléphonerez à ce numéro. Quand on vous répondra allô ! allô ! vous comprenez, en français et deux fois, vous répondrez en russe, excusez c'est une erreur. Attention, pas excusez-moi, excusez, tout seul. Et le soir même à seize heures, vous irez au petit cinéma qui se trouve à cette adresse, c'est devant le métro Maxime-Gorki, vous direz que vous voulez être à peu près au huitième rang, et là, après la première place vide, vous verrez la personne.

Je récapitulai :

— Si on ne me répond pas allô ! allô ! deux fois ?

— Alors vous demanderez si le camarade Loskine est là, ou n'importe quoi, aucune importance et vous raccrocherez, mais ça m'étonnerait, j'aurai prévenu et on vous attendra.

Je bus un verre encore, nous nous levâmes. Je regardai l'homme dans les yeux. Il me parlait maintenant de son séjour à Paris, en 50.

Les clochards qui se chauffaient ne faisaient pas attention à nous. Je trouvais tout cela ridicule.

— Ecoutez, je ne suis pas venu ici pour faire joujou. Pouvez-vous me dire pourquoi cet imbécile de Bardot qui a très bien su me faire comprendre que je devais vous trouver, n'aurait pas pu me dire tout aussi bien d'aller à Moscou, de téléphoner, d'entrer dans un cinéma pour rencontrer son agent.

Il fixait le vide avec une expression d'étonnement. Il ne s'était pas posé la question. Il cherchait et ne trouva la réponse qu'au bout d'un moment.

Mais c'est tout simple, c'est parce qu'il ne le sait pas. Les agents de cette importance sont tenus à la prudence totale, il ne faut pas qu'ils écrivent l'étranger. Voilà plus de six mois que Bardot et lui n'ont pas de contact direct. La plus petite maladresse et le travail d'un an serait perdu. Quant au danger couru, je n'en parle même pas.

J'étais resté trop longtemps, je voulais partir. Je m'approchai de la porte.

— Vous qui parlez de précautions, vous trouvez que c'est sûr, un cinéma. Qui me dit qu'on ne sera pas surveillés.

— Je ne sais pas. L'important est que votre agent ne soit pas soupçonné. J'imagine



qu'il va vous parler sans se cacher. Il sera couvert du moment que le hasard vous aura mis en présence.

— Et vous croyez qu'il me donnera tout de suite ce qu'il faut ?

— Je n'en sais rien. Là vous êtes mieux renseigné que moi.

J'étais à moitié dehors mais je ne parlais pas.

— Qu'est-ce qui lui prouvera qu'il n'y a pas erreur sur la personne ?

— Pour ça je n'ai aucun ordre. Donc c'est quelqu'un qui vous connaît.

Je pensais à Lola, bien sûr, et je sortis.



Une femme toute cassée en deux, vêtue de noir, vint me demander l'aumône : « Un petit kopek, mon beau prince, au nom du ciel. »

Elle était à la bourre la rombière. Vestige de l'ancien régime. Je m'aperçus qu'elle était aveugle. Elle renouvela son pilonnage : « Mon beau seigneur... Dieu te bénira... bénira ta mère et ton fils si tu me donnes pour l'amour du ciel un tout petit kopek. »

Je lui refilai ma monnaie. Il devait y avoir plus que le compte. Quand elle eut tâté la mitraille, elle se précipita, m'embrassa les pognes, les bras, se cramponna à mon pardosse, n'en pouvant plus de remerciements. Elle m'assurait dans son langage d'outre-Octobre que le seigneur tout-puissant me bénirait, qu'il me protégerait contre la vermine rouge.

Une télépathie alerta les autres mendiches de la zone, en trois minutes je fus assailli par une nuée de pilons. Ça sortait de tous côtés, des éclopés, des pustuleux !... Mes kopeks me payaient un spectacle moyenâgeux. Un appareil photo en main je gagnais une fortune.

Je ne me voyais pas vergo avec toutes ces cloches. Il en arrivait encore. Je me mis à courir. Leurs clameurs faisaient un tel bouzin qu'un pandore qui se traînait par là s'approcha. À sa vue ils s'éparpillèrent dans le décor. Le flic vint me taper aux fafs. Quand il sut que j'étais Français, il se répandit en excuses.

— Camarades, ces individus sont encore vivants grâce à la bonté de nos dirigeants. Ce sont des « libérés », voleurs ou traîtres qui ont fini de purger leur peine de travaux forcés ou de prison...

— Mais, lui dis-je, on ne peut pas les faire travailler sur les chantiers du Canal ?

— Camarade, voyez-les, ils sont incapables de fournir le moindre effort. Ils sont vieux et infirmes. Ils seraient plus coûteux sur les chantiers qu'ici...

— Mais alors, comment vivent-ils ?

— Camarade, nous les nourrissons. Ils reçoivent chaque semaine du pain et du sel !... Ils sont heureux comme cela, camarade. Ils mendient, ces lubriques, pour nuire à la révolution. Quand un étranger comme vous se trouve assailli par eux, il peut alors douter de nos réalisations. Mais, je vous engage à visiter notre superbe maison du peuple.

Il me poussait par là. Je devais penser à l'avenir et je m'en trouverais mieux.

Il devenait jovial au fur et à mesure que nous approchions de la ville, des boutiques et des passants vêtus décemment... Il ne me quitta que lorsqu'il me crut en de bonnes mains. En l'occurrence celles du docteur Hans Werner, l'amateur du « Gay

Paris ». Il m'invita à faire ; un petit tour avec lui, nous n'avions jamais été seuls. C'était de règle à l'Institut. Pas de couples du même sexe pour éviter les déviations du sentiment, paraît-il. Nicolas Roumiantzoff m'avait renseigné. Il prétendait lui que ça favorisait les parties à quatre en définitive.

Deux hommes trop souvent ensemble en U.R.S.S. c'est mal vu. C'est bien pour cela que Gide est revenu écoeuré de son voyage.

Je racontais au docteur Werner mon incursion du côté crado.

— On pourrait réaliser un très beau film d'avant-garde dans ces décors naturels... On ferait mieux que les Ritals et que Bunuel dans la banlieue de Mexico.

Il ne put s'empêcher de sourire, et me dévida la même leçon que le cognac. Le baratin russe moderne est pire que le beau langage. Pour découvrir une petite vérité il faut être attentif et avoir le don des sous-entendus.

Werner me brancha finalement sur Paris. Il me raconta ses histoires de cul de l'occupation. Il me lassait... Depuis quinze ans que je participe aux dépravations de la capitale ! Non, je voulais qu'il me parle de l'U.R.S.S. Werner, qu'il me dise ce qu'il en pensait vraiment. Au détour d'une phrase je le ramenai à ce que je venais de découvrir il y avait une demi-heure. Il eut l'air navré.

— Cher camarade, j'ai toute la sympathie pour votre curiosité, mais ici, il ne faut pas être curieux. J'ai été comme vous et puis un beau jour j'ai compris. Depuis, je suis tranquille. Je suis même très bien noté par Pobedonossoff. Le camarade directeur est un homme charmant. On peut s'entendre avec lui, mais il ne faut pas lui poser de questions.

Tout cela était prévu, mais le docteur Werner m'entraîna dans un cercle ouvrier pour y boire un peu de vodka et me confia des idées assez personnelles qu'il serait long même de résumer. Il assimilait ingénieusement le milieu politique au milieu humoral pour les globules rouges ou blancs et me démontrait qu'on vivait très bien en régime totalitaire à condition de ne pas rêver à ce qui se passe ailleurs.

Ce qu'il y avait de neuf dans sa théorie, c'est qu'il identifiait le règne d'Hitler et celui de Staline, comme ces vieillards qui confondent deux ou trois guerres. Mais chez lui ce n'était pas accidentel, ce n'était pas une philosophie, c'était sa façon de voir les choses.

— Mon bon ami, j'ai eu à lutter entre 40 et 44 à Paris contre des petits jeunes gens qui voulaient aller à Londres parce que la propagande avait réussi à leur faire croire qu'ils étaient malheureux. Mais rappelez-vous, ce fut une très belle époque. Le franc valait quelque chose. Le théâtre était florissant, jamais le cinéma français n'a été plus libre et par conséquent, plus haut. Jamais les femmes n'ont été plus élégantes.

« N'importe, pour les fanatiques c'était un esclavage intolérable ?... Par quoi l'a-t-on remplacé, hein, une foire d'empoigne, une basse époque. On pouvait le prévoir.

« Ici, il y aurait beaucoup à critiquer, je vous le concède, mais prenez les élèves de l'Institut, ce ne sont pas des privilégiés du régime, on ne peut pas dire ça. Tenez, notre amie Macha qui est si charmante, eh bien ! elle est orpheline, prise en charge entièrement par le parti. C'est l'équivalent d'une pupille de l'assistance chez vous. Jureriez-vous qu'elles sont plus heureuses en France, qu'on fait plus pour elles ?

« Il y a un « way of life » plus brillant dans les pays occidentaux et surtout une liberté de mouvement plus grande. Mais cela tend à s'égaliser. Là-bas, ils deviennent socialistes, ici l'Etat devient paternaliste. Ça ne vaut pas un effort pour changer de secteur. Je me suis accommodé à la vie en Russie et j'y reste.

« Les frontières de l'U.R.S.S. ne sont pas infranchissables. La preuve, on les franchit en Allemagne. Si les gens étaient vraiment malheureux, ils trouveraient moyen de filtrer partout, il y aurait un mouvement faible mais régulier, en Finlande, en Iran, en Turquie, en Afghanistan.

Je ne trouvais pas d'arguments pour le contredire. J'essayai quand même.

— Moi cette propagande me sort par les oreilles !

— *Quelle* propagande ? Mon bon ami si vous aviez connu comme moi celle du précurseur, du champion, le docteur Gœbbels, vous seriez immunisé. Vous êtes sensible parce que vous l'écoutez ou plutôt que vous l'entendez. Moi je suis conditionné. Elle m'a rendu sourd. C'est comme ces femmes qui tricotent en écoutant la radio, c'est un bruit de fond, on devrait faire une expérience, glisser des obscénités abominables au milieu d'une conférence, il n'y aurait pas une auditrice sur mille qui les remarquerait.

— Vous avez sûrement raison, je suis un peu jeune ou plutôt vieux jeu. Peut-être aussi que je suis un peu con. Quand à la charmante Macha elle peut aller se faire doré.

— Doré ?

Il ne comprenait pas.

Je lui fis un geste très discret, il esquissa un rire des yeux seulement. Je le quittai pour retourner à l'Institut.

Quand j'entrai dans ma chambre j'eus la surprise d'y trouver Olga en train d'essayer d'ouvrir ma valise. Elle rougit violemment. Je m'avançai. Elle leva la main comme pour se protéger. Je lui tendis mes clefs.

— Tu aurais dû me les demander ce matin pendant la réunion... Avec ton canif, tu vas t'esquinter les fourchettes et en plus de cela ma serrure ne marchera plus... Non, ne te débîne pas. Je voulais justement bavarder avec toi. On dirait que ça ne te plaît pas de venir me parler en tête-à-tête, depuis que tu es ici, ma petite Pierrette... Pourtant tu sais, je t'aime bien, je pense à toi quand je m'éveille... tu es toujours follement désirable...

Je m'approchai d'elle tout en parlant. Elle se recula. Elle me regardait bien dans les yeux. Elle avait repris presque le dessus.

— Maintenant, tu vas me dire ce que tu cherchais ici... Ce que tu venais foutre dans ma chambre !

— Mais, je cherchais votre briquet, Pétrouchka... Je n'avais plus de feu... Et puis je vous en prie, cessez donc de me parler sur un ton si vulgaire.

Elle parut hésiter puis brusquement se précipita contre moi, m'entoura le col avec ses bras.

— Oh ! Cher ! Oh ! je suis une épouvantable espionne.

La garce se trémoussait, pendue à mon cou. Elle m'avait encore par la surprise. Elle se rendait compte de sa supériorité et jouait son atout maître. Je ne ressentais

déjà plus les fatigues de ma nuit avec Irna. Je l'enlaçais. Elle me tendit, ses, lèvres. Je crus bien revivre mon premier baiser. (D'ailleurs je voudrais bien m'en souvenir de mon premier patin. Je poétise un peu). C'était, en tout cas, le premier baiser qu'elle me donnait avec tant d'abandon. Je crois qu'elle m'aurait cédé si Macha n'était venue couper notre élan par un toc-toc de percheron.

— C'est moi, camarade Gorine... Et elle entra.

Elle eut un regard appuyé sur Olga, puis, sans un mot, bondit sur elle. Patatras ! Le mobilier qui valse ! Je fus bien obligé de m'en mêler. Olga se serait fait abîmer sa jolie frimousse sans mon intervention. Le dragon avait lancé toutes ses forces dans la bataille ; j'eus un mal de chien à l'éjecter sans trop de casse.. Une fois la porte refermée elle se mit à cogner dedans, à se précipiter comme une bouc pour la défoncer. Badadam ! Et puis Olga se mettait elle aussi à me bousculer.

— Ouvrez la porte, Félix. ! Ouvrez la porte ! Elle ne me fait pas peur !...

Macha gueulait dans le couloir :

— Ah ! Ordurre ! Vipère ! Immonde grrenouille ! J'aurai ta peau !...

Jusqu'au moment où ses potes vinrent la chercher, l'emballèrent sans façon. Hop ! Je respirai tout en serrant les poignets d'Olga, qui se mit brusquement à pleurnicher.

Nicolas Roumiantzoff me parla à travers la porte. Je dus pousser Olga sur le lit pour aller lui ouvrir. Il était tout hébété.

— Que se passe-t-il, camarade Gorine ? Pourquoi Macha fait-elle du scandale ?

— Macha est cintrée, camarade Nicolas ! Macha est aussi Olga et toutes les femelles de cet établissement ! Toutes folles !

Olga sanglotait, la tête enfoncée sur mon oreiller.

— Mais rendez-vous compte de l'esclandre, camarade Gorine ? reprit Nicolas... Nous n'avons jamais vu une chose pareille en Union soviétique ! Cette scène est d'un vaudeville occidental !... Une honte !... Depuis que vous êtes ici, il se passe des choses abominables, camarade Gorine ! Vous êtes, permettez-moi de vous le dire, un élément de discorde et de trouble. Votre place n'est pas ici, mais à New-York parmi vos semblables, les dégénérés produits du régime capitaliste !

Ce fumier me crachait toute sa haine. Il était jaloux à s'en faire péter le ciboulot... à Paris je l'aurais mouché, là, fallait que je me retienne. J'eus même la bonne idée de lui éclater de rire au pif !... Ça l'a soufflé. Il s'en étranglait.

— Camarade Gorrine... vous a... allez avoir de mes nouvelles !...

— Ecoute, Machin, arrête un peu la vapeur. Tu te sens plus. C'est pas parce que toutes ces grognasses sont hystériques que j'en suis fautif. Tu accuses le mou d'être plus gourmand que le chat...

Il ne voulait pas m'entendre, il sortit et revint avec une délégation... presque tout l'Institut.

Léopold s'avança le premier, pour m'épargner le pire. Il me voyait en équilibre sur une toute petite branche. Au moindre mouvement j'allais me rétamer la gueule.

— Que s'est-il passé ?

— Je n'en sais rien, camarade, ces femmes avaient je ne sais quel compte à régler et elles ont eu la foutue idée de choisir ma carrée pour venir s'y jambonner la fiole.

— Pourtant la camarade Macha prétend que la camarade Olga a tenu devant elle des propos outrageants pour l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques.

— C'est faux... La camarade Macha est détraquée, comprenez-vous ?... Dingue ! Je ne peux pas vous en dire plus, moi...

— Cependant il va falloir que vous expliquiez tout cela devant le camarade directeur-adjoint, Karapet Gandouchian. Cet incident est trop grave pour qu'il ne soit pas évoqué devant nos supérieurs.

— Bon. On s'expliquera. Te casse pas la tête, dis-je en le poussant avec toute la smalah vers le couloir... On va même aller la faire, tout de suite, cette autocritique sincère et résolue !



Gandouchian me dit avant que j'aie pu l'ouvrir

— Excusez-nous, camarade Gorrine... Je suis déjà au courant. La camarade Macha Masslenko sera soignée selon les toutes dernières méthodes de la psychiatrie soviétique. La guerre a troublé bien des cervelles. Cette héroïne authentique de la lutte victorieuse contre le fascisme assassin a peut-être reçu un choc durant les dures batailles où elle se distingua. Veuillez l'excuser... n'est-ce pas. Elle n'est pas responsable. Vlan ! Je sortais indemne ! Avec les excuses de l'adjoint politique. Alors tous ces imbéciles se figurèrent que j'étais quelqu'un dans le Komintern. Ça se voyait à leurs regards, je pouvais tout me permettre. Même glisser par acquit de conscience la main au derrière de l'adjoint politique Karapet pour être tout à fait sûr qu'il n'avait pas la cicatrice de Jimmy. Il m'invita à venir chez lui goûter la vichniotka que lui préparait sa mère. Je me sentais protégé et même un soir je filai un grand coup de latte dans le train de Nicolas Roumiantzoff qui s'empressa de me dire merci.

J'étais tellement épaté que je le rappelai, le priai de se retourner et lui en balançai un autre me dévisser la cheville. Il ne broncha pas, il attendait la suite. Du coup, c'est moi qui devenais effrayé.

J'allais trouver Léopold et lui dis sans la moindre réticence toutes mes angoisses. Il était le seul à pouvoir me comprendre et nous étions réunis par l'amour du beau langage.

— Voyons donc ça. Le problème qui se pose, c'est de savoir pourquoi ils ont décidé de me laisser libre d'aller où je voulais après m'en avoir empêché par tous les moyens.

— Avec eux, il y a un double écueil, dit-il, ou les sous-estimer, ou les surestimer.

Il n'était pas mécontent de cette phrase, qui résumait son expérience. Et pour tout arranger, il faut toujours admettre que leurs actions les plus imprévues peuvent tout simplement tenir au hasard, à l'éternel je-m'en-foutisme russe.

— Mais là c'est exclu, j'étais visé, je ne m'étais pas levé après le discours. Même Olga m'avait incendié. Au lieu de m'alpaguer, on me laisse absolument tranquille, je ne rencontre pas un flic sur mon chemin.

— Ça c'est un signe. Je t'avais moi-même fortement mis en garde. Après ce que je t'avais dit, il fallait que tu aies une raison pour aller là-bas. Ne réponds pas. C'est



tellement évident, c'est de la salive perdue. Donc, tu avais quelqu'un à voir. Je les connais un peu. Il y a deux hypothèses. Ou bien ils te lâchent la bride sur le cou pour essayer de t'agrafer et de piquer tous tes potes, ou bien ils savent le genre de renseignements que tu viens chercher et ils décident de te fournir des tuyaux à eu ; de te faire jouer double jeu sans que tu le saches.

Je m'essuyai le cou, avec, mes doigts, il en coulait des gouttes.

— Dis donc, il ne m'est pas indifférent que ce soit ceci ou cela. Dans un cas, tout va glisser comme sur une troïka, dans l'autre, j'irai pourrir dans un baignoire. Comment le savoir. Est-ce qu'on ne peut pas leur tendre un piège.

— Oui, mais lequel ?

Je réfléchissais.

— Ecoute, tant pis, s'ils ont ordre de faciliter ma tâche, je peux leur demander n'importe quoi, hein ?

« Je dirai que j'ai peur tout seul et que je veux que tu viennes avec moi à Moscou. Il n'était pas chaud du tout, Léopold.

— Pardon ! alors tu me mets dans le même bain.

— Mais non, toi tu n'as qu'à dire que tu ne veux pas et moi j'insisterai. On verra bien ce qu'ils décideront. Sans compter qu'alors ils sont capables de te confier une mission, de me surveiller ou n'importe, tu m'affranchiras.

Il se méfiait, il se trouvait bien à Kouibicheff. J'avais beau lui parler de Moscou la grande ville, ça le laissait froid.

— Tu n'as eu qu'un geste à faire et hop, ils emballaient Macha chez les toc-bombes. Et Macha, c'était quelqu'un. Elle était folle c'est entendu, mais pas plus que les autres.

Il me trouvait devenu trop puissant. Je lui faisais peur.



Je demandai à Pobedonossoff de lui accorder un petit congé pour m'accompagner à Moscou. Comme Léopold refusait énergiquement, ça le couvrait un peu. Le directeur me dit qu'il ferait tout son possible. Mais il fallait attendre encore, pour moi comme pour lui.

Macha enlevée et si prestement, les grognardes ne se risquaient plus dans mon secteur. Je me permettais juste Zoïa Malinskaïa de temps en temps pour ne pas perdre ma réputation et ma confiance en moi. Bardot m'écrivait que bientôt il aurait du neuf, que mon grand ami Dédé profitait de son repos pour écrire ses mémoires, etc...

Je voulais cependant savoir pourquoi Olga était venue fouiller dans mes bagages. Elle se prétendait fatiguée, s'enfermait à double tour et cherchait à m'éviter. Elle se collait toujours au milieu des crétins occidentaux. J'étais décidé à ne pas me laisser englander par ses beaux yeux bleus.

Un matin après le déjeuner, je la pris par le bras en la serrant suffisamment pour qu'elle comprenne qu'il valait mieux ne pas m'échapper encore. Je la conduisis comme cela vers un coin bien calme et l'attaquai sans détour.

— Pour qui bosses-tu ?



— Pour personne, Pétrouchka chéri, je ne suis qu'une pauvre petite goloubtchik<sup>(6)</sup> qui...

Je la secouai, elle me lança un regard à la fois craintif et voluptueux. Les coups ne lui faisaient pas peur, au contraire, parce qu'elle croyait que c'était pour jouer. Elle se débattait et me mordait le bras assez fort mais pas trop.

— T'en croques avec les rasifs... Avoue...

— Les rasifs ? Voyons, cher Félix, je ne sais même pas ce que c'est...

Je m'étais mis à brailler. Elle se dégagea tout doucement et dit :

— Chut ! Ne criez pas si fort, Pétrouchka, on va finir par nous remarquer.

Là-dessus elle me déposa du bout des lèvres sur la bouche un petit baiser bref et frais comme une gouttelette de rosée.

Encore une fois j'étais marron.

Mais pour elle j'étais prêt à tout. J'allai jusqu'à croire qu'elle m'avait fouillé seulement poussée par la curiosité et peut-être même un peu la jalousie.



J'aurais aimé qu'elle me suive elle aussi Moscou. Elle me dit que ce n'était pas le moment de faire le pèlerinage à la Mecque rouge. Elle voulait encore s'instruire à Kouibicheff.

— Enfin, peut-être vous m'écrirez. J'emnuierais sans vous. Et si je peux, je viendrai...

D'après les lettres de Bardot je n'arrivais pas à savoir. À force de lire entre les lignes, on finit par tout confondre. En ne me disant pas tout, c'est comme s'il ne disait rien. J'en parlai à Léopold.

— Ça fait partie de leur plan, si tu te fais argougnier, tu ne peux donner personne puisque tu ne sais rien. C'est classique. Moi, au début, j'ai essayé de travailler aussi. En un sens, c'est une veine pour moi qu'à l'époque on se méfiait des anciens de la L. V. F. Aujourd'hui c'est peut-être différent, ils doivent avoir la cote. Enfin, ils devraient !

Ça ne me valait rien de discuter avec Léopold. J'en arrivais à me demander si Bardot n'allait pas me lâcher brusquement à l'adversaire pour faire un beau coup, un mat amené de loin.

Je ne m'embarquais pas pour le grand voyage sans un petit pincement un peu partout... Je repensai à tous ces accidents, ces arrêts du cœur qui avaient frappé tant de visiteurs durant leur séjour en Russie.

On m'avait fait une petite fête pour célébrer mon départ. Un prétexte pour se bourrer la gueule. Je m'étais même fendu d'un discours style maison qui avait obtenu un vibrant succès. Je ne prenais pas le chemin du Kremlin l'esprit léger. Il n'était pas sûr du tout que Léopold et Olga soient autorisés à venir et je me demandais sous quelle forme j'allais trouver Lola... et si j'allais la trouver.



Je débarquai à Moscou juste avec ma petite valoché. Avant de commencer

l'aventure, je voulais faire une virée. C'était assez désert à l'heure du turbin. Des maisons ternes. Peu de voitures. Des boutiques qui n'attirent guère le client.

Quand même, je regardais les vitrines et je m'aperçus que j'étais suivi. Un grand type vêtu d'une pelisse et coiffé d'un bonnet de fourrure. Je ne lui fais pas mes compliments, il se défend comme un bleu d'Auvergne.

Je ne cherchai pas à l'éviter. Au contraire, j'allai lui demander carrément la marche à suivre pour me rendre à l'hôtel où j'étais attendu. Mon culot l'avait vexé. Il devait se prendre pour un limier. Il me répondit qu'il ne connaissait pas cette rue-là, que Moscou était une très grande ville... Fallait que je demande plutôt à un agent de police.

Je le remerciai et j'allai dans un traktir m'en jeter un pour bien lui montrer que je n'étais pas pressé.

Dans le café il y avait des portraits de Lénine, Staline, Mao Tsé Toung et du joufflu.

Mon ange gardien s'installa quelques tables derrière moi. Je pouvais l'admirer à loisir dans la glace en face. Il n'avait rien de tellement repoussant. Il buvait de la flotte, preuve qu'il en était. Même en Russie Socialiste les bistrots ne servent pas de la lansquine aux clients normaux. Ça doit être un règlement, le perdreau n'a droit qu'au sirop de pébroque pendant le boulot et dans le fond c'est une précaution très sage.

On a beau dire, on ne file pas n'importe qui la descente du train, Mon sévère ne me quittait pas des yeux. J'en vins même à me demander s'il n'était pas de la vespa — la pédale me semble un peu vieillot. Son regard n'avait rien de commun avec celui qui vous dévisage à la sortie d'une tasse. C'était bien un poulaga. J'allai porter ma valise à l'adresse indiquée, je téléphonai. Une voix me dit : « allô ! allô ! » Tout marchait bien. J'ajoutai pour la vraisemblance quelques banalités sur les splendeurs de la Moscova pour moi qui venait d'arriver.

J'avais le temps de me laver, de m'astiquer avant de sortir.

Mon escogriffe m'emboîta le pas. Pour aller au ciné en question il fallait que je prenne le métro. Le tube cathédrale. J'ai connu à Paris une cintrée qui en rêvait. Il est on tous cas bougrement plus aéré que le nôtre, plus clair, plus gai. Il y a moins de lignes, de correspondances ; de stations. Celles-ci sont transformées en musées et montrent des uniformes, des armes anciennes, des drapeaux pris à l'ennemi.

Je descendis à « Maxime-Gorki », toujours suivi par l'homme à la pelisse. Le ciné se trouvait juste devant. Je pris deux places et tendis un ticket à mon garde qui me dit simplement

— Fallait pas, camarade... j'entre gratuitement.

J'avais demandé à être au dixième rang. Il se plaça très discrètement juste derrière moi. La salle était presque vide, je jetai un coup d'œil alentour dans l'espoir de dénicher une môme. Il y avait, deux rangées devant moi, une chevelure blonde qui me semblait aguichante. Mon surveillant me gênait.

Je me retournai pour lui glisser : « Vous permettez ? » et sans attendre sa réponse je me levai et me dirigeai vers la mignonne.

Quand je la vis de profil, je reçus un choc au battant. C'était bien ma Lola.. Je m'approchai d'elle qui ne bronchait pas, qui ne tournait même pas la tête dans ma

direction. Quand je fus arrivé devant le siège voisin, sans même me regarder elle me dit :

— Asseyez-vous, Félix... et restez tranquille, je ne suis pas venue au ciné pour me faire peloter. Ça ne se fait pas à Moscou... Quel est le monstre que vous traînez après vous ?

— Je ne sais pas... Alors, tu m'as vu entrer... Ça alors ! Il paraît que tu as quelque chose à me donner.

— Je vois tout, Félix... Je sais tout, même que vous êtes toujours aussi fumelier. Maintenant pour ce qui est de vous donner quelque chose faudrait d'abord que je l'aie... Et puis que vos singes payent un peu mieux. Lé boulot qu'on se tape ici ça vaut dix fois plus.

Elle daigna enfin me jeter un regard. Quelle fille ! L'air de Moscou lui réussissait et aussi ce genre soviétique qu'elle se donnait... Chair abondante, fraîche et sans fard. Il n'y a vraiment que les châssis hors série qui peuvent se permettre la séduction à l'état naturel, sans préparation.

Elle avait le sourire hautain au coin des lèvres, sa classe se mesurait à ce don du sourire à peine esquissé, juste pour montrer la distance.

Le film commençait. Je lui dis :

— T'es toujours aussi belle.

— Non... je suis encore plus belle... Vous auriez dû vous en apercevoir... Mais... chut... laissez-moi regarder ce film tranquillement.

— Ecoute, ma jolie, si je comprends bien, ce n'est pas dans la fouille, ou alors tu tiens un truc en or et tu en profites pour le marchander. Bardot peut payer cash en dollars et ses banquiers disposent d'une montagne de jonc pour douiller les bons tuyaux. Alors cette vache serait donc lui l'intermédiaire, il se soignerait le morlingue en passant mais il n'a pas intérêt à lésiner. À mon avis tu auras la somme que tu as demandée.

Après le film, nous allâmes nous installer un moment au bar du ciné. Le croque-mitaine était près de nous et tendait l'oreille. Lola en profita pour évoquer les bons souvenirs, enfin ceux qui étaient bons pour elle.

— Vous souvenez-vous, Félix, de cette soirée avec le nègre blanc ?...

— Ah non ! On ne va pas encore me parler de ça ici. J'en ai ma claque. Tu es là depuis longtemps ?

— Je pense bien... Depuis plus de dix mois.

— Mais que fais-tu officiellement ?

— Je suis secrétaire... Oui... Et j'apprends le français à Krouchtcheff. Et vous, qu'êtes-vous devenu ?

— Rien de brillant. J'ai eu affaire à une drôle d'équipe. Des types qui jouent du rasoir. Elle alluma une longue cigarette de tabac blond et dit :

— Des gars qui travaillent pour Jimmy ?

— C'est toujours lui qu'on recherche. Paraît qu'il s'est fait refaire la poire.

Elle se mit à rire, ça ne voulait pas dire grand-chose. Elle me devenait chère. Nous avions vécu de l'aventure ensemble et son sourire me paraissait si franc que j'eus un élan vers elle et dus lui sourire moi aussi bien franchement ; elle me prit la main spontanément, en me regardant.

— C'est drôle, lui dis-je, qu'avec tout l'effet que vous me faites, ça n'ait jamais collé, nous deux.

Elle haussa les épaules, soupira, baissa ses paupières naturellement mauves et me demanda si je n'avais pas, moi, une petite amie.

Je ne pus m'empêcher de lui montrer la photo d'Olga et alors là je compris bien des choses d'un seul coup. Son visage se mit à resplendir et sa voix devint rauque, elle s'approcha de, moi et dit en la regardant :

— Quelles cuisses ! Elle est adorable. Et quels yeux purs ! C'est une enfant.

— Elle doit avoir encore son petit berlingot, elle me l'a promis.

— Vous ne le méritez pas.

— Moi ou un autre...

— Il est vrai qu'en effet, n'importe quel homme va me l'abîmer.

— Quand elle sut qu'elle voulait venir à Moscou pour apprendre la danse, elle ne tenait plus.

— Ecrivez-lui, je m'en occuperai, avec moi ce sera fait tout de suite, je la mènerai chez les plus grands professeurs, je lui trouverai un appartement, c'est ça le plus difficile. Elle est française ?

— Parisienne, comme vous, dis-je sans me compromettre, elle m'appelle Pétrouchka.

Lola rit et me mit les mains sur les épaules en me secouant. Ce qui me faisait baller les bras.

— C'est vrai, ça vous va bien, vous êtes né marionnette.

En voulant me faire parler d'Olga elle m'amenait à Paris et je voyais qu'elle aurait pu faire partie du club avec Léopold et Werner. Elle paraissait surtout regretter le style New-Orléans, les trompettes, Béchet, Singleton, Lil Armstrong et je ne sais quels livres sur les homosexuels qui veulent pouvoir entrer en religion.

Elle me demandait mon avis avec anxiété, heureusement qu'elle passait à un autre sujet avant que j'aie le temps de lui répondre, elle se serait aperçu que je m'en foutais et ça m'aurais nui,

Dans les hautes sphères de Moscou il n'est plus question de faire même semblant de parler le jargon marxiste. Lola n'essayait pas le moins du monde de jouer les prolétaires et son parfum n'était pas celui qu'on vend la-bas, bien qu'elle affectât le genre bon copain qui est encore en vogue au pays des travailleurs.

En regardant mon suiveur toujours là, elle m'assura très clairement, avec autorité, qu'il valait mieux que je me laisse emballer, qu'on m'interrogerait au siège de la police et qu'après cela je serais tranquille le reste de mon séjour. Elle insistait.

— Ici, lui dis-je, c'est comme à la grive, faut s'attendre à tout.

Elle me répéta comment faire et je pris rendez-vous pour après-demain, à dix-huit heures.

— Où ça ?

— Mais à l'adresse qu'on vous a donnée. L'agent que vous devez rencontrer, c'est moi, grosse pomme !



## CHAPITRE IX

### LES RAFFINÉS

Le lendemain, à l'hôtel, j'avais deux lettres de Kouibicheff, une de Léopold qui m'annonçait son arrivée, et une autre, adorable, d'Olga qui disait être triste depuis mon départ. Elle avait pleuré toute la nuit, elle avait même essayé de s'enivrer à la vodka pour m'oublier. Elle disait ses rêves, cela était délicieux d'innocence et elle se croyait « terriblement perverse ».

Pour aller à la police, je n'eus qu'à interroger mon suiveur :

— Auriez-vous par hasard quelques questions à me poser dans l'intérêt de la révolution en marche.

— Peut-être... Suivez-moi.

Au premier étage de leur grande maison, écœurante de propreté comme en Amérique, Croquemitaine m'abandonna dans une salle d'attente devant une table où s'étaient des journaux, des revues luxueuses qui vantaient les réalisations.

J'attendis comme cela près d'une heure. Je commençais à m'impatienter quand une femme en uniforme de la police vint me chercher. Je la suivis jusqu'à un vaste bureau. Un vieux monsieur très soigné avec des cheveux tout blancs, coiffé par une raie au milieu, comme en 1900, m'accueillit avec un gracieux sourire.

— Asseyez-vous, camarade... C'est bien aimable à vous d'être venu volontairement. Vous êtes étranger et, que voulez-vous, nous devons assurer la sécurité des territoires de nos républiques socialistes...

Pour l'instant c'était du miel mais deux minutes plus tard il me stupéfiait, le petit bonhomme impeccable ! Il savait des choses que je ne me rappelais plus !... Les noms de mes instituteurs d'avant le certif ! Les adresses où j'avais habité !...

— Votre numéro matricule du 4<sup>e</sup> Chasseur d'Afrique est bien 218.775 ?

Votre commandant s'appelait Le Grief. Il est mort, d'ailleurs...

— Tiens ! Je ne l'ai pas su.

— En Indochine, il y a deux ans.

Je commençais à trembler. Il allait sûrement me parler de Bardouille, de mon voyage aux E. U., des rasifs et ainsi de suite...

Il voyait que j'étais inquiet.

— Vous êtes pâle, camarade Gorine... Je m'excuse d'évoquer des souvenirs ou



des personnages susceptibles de vous émouvoir... soyez sans crainte, je ne vais pas prolonger ce questionnaire outre mesure. Vous êtes ici en touriste, achetez-vous donc des vêtements à la russe. Nous avons de nombreux sous-ordre, et avec votre imperméable américain, ils ne cesseront de vous questionner, de vous ennuyer. À quoi bon, puisque vous n'avez pas de mauvaises intentions à l'égard de la grande patrie des travailleurs, n'est-ce pas ?...

Il était toujours aussi souriant, ce n'était plus du métier, c'était de la virtuosité.

Je voyais s'approcher l'époque dangereuse avec inquiétude... 1939-40. Il continuait, je n'avais qu'à répondre amen, jusqu'au moment où il me dit :

— Les cicatrices que vous portez, peut-être seriez-vous embarrassé pour en expliquer la cause ?

Là, j'étais aplati. Il n'avait pas besoin de penthotal pour me faire passer aux aveux. Son assurance à elle seule suffisait. C'est absolument sans ironie que je lui dis :

— Vous qui êtes bien renseigné, peut-être allez-vous enfin m'apprendre ce qui m'est arrivé. Au moins, je n'aurai pas fait ce voyage pour rien.

Il y a beau temps que j'aurais voulu savoir si Bardot ne m'avait pas livré aux rasifs pour mieux me tenir en main, mais je ne pouvais pas être le premier à prononcer son nom.

Il se mit à rire comme si lui-même venait de découvrir l'explication.

— Eh bien, cela prouve que mes collègues ne reculent pas devant des méthodes audacieuses.

Je me demandais si je devais insister sur le fait que je n'étais pas un bourrmann malgré mon inscription à la Tour pointue, dont il était, bien entendu au courant, lorsqu'il m'apprit lui-même que c'était précisément à cette qualité de poulet qu'il devait de m'accorder tant de confiance. Je m'en étonnai un peu. Ce n'était pas pour le faire parler mais je l'avais mis en train.

— Vingt-cinq pour cent des policiers sont inscrits au parti et la moitié des autres sont sympathisants, adhérents des syndicats socialistes ou chrétiens. C'est notre force. Nous défendons toujours les intérêts des fonctionnaires. En fait, c'est nous qui leur donnons des ordres.

« Le vrai gouvernement de la France, mon cher Gorin, il est ici. Nous faisons tout ce que nous voulons. Notre seul échec, l'année dernière, ce fut la déposition du Sultan du Maroc, parce que les factieux ont eu l'habileté, pour accomplir leur mauvais coup, de profiter de la grève des postes qui paralysait tout.

« Les journaux français qui soutiennent nos thèses n'ont pas été distribués et nous n'avons pu transmettre nos ordres aux policiers d'Afrique du Nord tout dévoués à nos idées. Ça ne fait rien, nous reprendrons cela.

Son assurance m'agaçait.

— Quand même, on ne peut pas dire que tous les journaux français soient à vous, ce serait trop beau !

— Mais si. Absolument tous. Surtout les bourgeois. Même ceux qui ont l'air de nous combattre. Ce sont eux qui nous servent le mieux. Les Américains sont trop bêtes pour le comprendre. Tenez, il y avait un brave homme, Pinay, qui s'était rendu populaire en arrêtant la hausse des prix. Bien qu'il nous soit, à nous aussi,

sympathique, il fallait l'abattre puisqu'il risquait de relever la France et de retarder l'établissement d'une situation révolutionnaire. En chœur, tous les journaux socialistes, catholiques et bien pensants, se sont ligués contre lui. Le plus beau, nous avons appliqué ses méthodes en Russie. Nous nous gardons d'augmenter les salaires mais nous pratiquons des baisses de prix.

Je bouillais.

— Entre nous, tous ces journaux bourgeois qui travaillent pour nous m'écoeurent, ils ne le font pas par conviction, mais parce, qu'ils l'ont à zéro. Ils s'imaginent qu'en cas de victoire du communisme nous en tiendrons compte. Moi j'espère être sur place à ce moment-là, et je leur en ferai drôlement roter.

— Vous ne leur ferez jamais autant qu'ils en ont fait, eux, aux gens dont ils ont pris la place.

Nous parlâmes un peu encore, il était gentil, amusant, il connaissait bien Paris, du temps de l'autre guerre, il y était retourné en 36 et 44. Il me tendit la main et me pria de revenir le voir si j'avais la moindre difficulté.

J'étais déjà dans le couloir, il me courut après et me mit la main sur l'épaule en me disant « Pétrouchka ».

Jamais je n'ai eu si peur. J'en tremble encore. Pourtant, il était très cordial. Il ne se rendait pas compte de la propagande, antisoviétique qui nous les a montrés pires que des démons. Il voulait seulement me demander de venir le voir même si je n'avais pas d'ennuis.

— Mais pas ici, un soir, vous viendrez chez moi, nous parlerons de Paris.

Lui aussi, il voulait faire partie du club.



Je rentrai à l'hôtel, Léopold m'y attendait, il était avec un prolétaire parisien, un de ceux qui ont la foi, qui se croient au paradis. Moi, ça m'émeut aux larmes. Jamais je n'aurais le courage de les contrarier ! Il racontait les films qu'il venait de voir.

Léopold riait à cause de la façon dont le gars s'y prenait et l'encourageait à continuer, pour me faire rigoler :

— « Choura la Kolkhozienne » c'est une môme « comme ça », les fillettes dans ce pays elles sont drôlement roulées. Un balaise qui conduit des machines agricoles la rencontre au détour d'un chemin. Il fait un brin de causette. On se rend compte qu'il y a dans cette championne olympique un petit cœur qui bat.. Mais au moment où le balaise avance ses grosses pognes pour palper la came, et veut s'offrir un baiser goulé, Choura lui dit : « Bas les pattes, mignon... As-tu seulement défendu la patrie ? »

« L'autre, il s'en trouve tout dépanné. Il était trop jeune en 45. Il baisse la tête, il pisse de l'œil... Choura n'est tout de même pas si féroce. Elle lui lève le menton. Un sourire.

— Alexandrovitch, je comprends ton chagrin. Si tu arrives à dépasser les normes le mois prochain, parole de communiste, je te donne un baiser

Pensez si le mec se met au turbin. C'est l'été. Il gratte, le malheureux, sous un soleil de plomb pendant que ses potes font la sieste. Avec sa machine

faucheuse-lieuse-batteuse st ravage la steppe immense. Le soir, très tard, quand il rentre au bercail pour se pager, il a tout de même un visage radieux... Il sait que Choura n'a pas fini de traire les vaches. Ça lui donne du cœur au bide ; le lendemain, il bosse encore plus, même que l'assistante sociale lui dit d'y aller mollo et qu'il l'envoie se faire tâter.

« Bref... Au bout du marquet, Alexandrovitch devient un glorieux stakhanoviste. Un orchestre se déplace spécialement de Moscou pour lui jouer la marche des vainqueurs du travail. On le décore. On le photographie dix fois plus que Jean Marais.

« Cela lui fait plaisir, surtout que Choura la kolkhozienne est en train de traire vachement un vache troupeau de vaches, pour dépasser son amoureux !

— Des trucs comme cela, à grande dose, dit Léopold, doivent rendre le planque parfaitement sage.

Le petit gars avait l'air vexé, parce que lui, il trouvait ça splendide, ce genre de film. Il aurait voulu le même sur les tourneurs de chez Renault. On lui dit au revoir, qu'il aille visiter le métro, que c'était là une réalisation dont on ne pouvait pas se lasser. Il sortit. Léopold ne prenait plus la chose en riant.

— À force de dire au trêpe qu'il est heureux dans le pays le plus beau du monde, il en est persuadé... Chez nous, c'est le contraire. Les petits bourgeois qui vivent douillettement entre les sciences Po et le bel appartement de papa, à force de lire les bouquins de Sartre et Camus se figurent être malheureux et tirent leur triste gueule dans les cafés. Et en plus, ils se font du mouron pour les Mau-Maus, les bougnoules de toute la planète qui souffrent sous le joug des visages pâles. Pour compenser, ils laissent leurs frangines, leurs cousines, aux intellectuels congolais qui traînent dans le secteur. Et eux autres, pour se passer les envies, s'entreculent, se tapent des ramolos jusqu'à soixante-dix palets.

A Moscou, la mine réjouie des stakhanovistes sur les grands portraits, le long des murs du métro, atteste qu'il n'est pas question de se laisser aller au bourdon.

Je téléphonai à Lola pour lui dire que j'avais une lettre d'Olga. Ça lui plaisait, elle me donna tout, de suite rendez-vous. Elle roucoulait en lisant cette petite lettre si gentille où l'innocente me confiait toutes ses pensées et me disait qu'elle n'avait jamais toléré qu'un homme la touche, qu'elle préférait presque une femme mais que ça je ne pouvais pas la comprendre. Elle regrettait déjà de m'en avoir parlé, porc comme j'étais, avec mes appétits ignobles, jamais je ne saurais à quel point c'était pur de caresser d'une jeune fille les seins menus et chauds, très pâles, teintés de mauve. Et pire, je serais encore capable, en plus, de la considérer comme une créature perdue.

Lola flageolait en lisant ça, elle essayait de n'en rien montrer.

— Cette petite est très attachante ! Quand elle dit qu'elle a le yeux cernés et tout bleus autour, n'est-ce pas ravissant ? Elle a besoin d'être un peu dressée, j'entends en douceur, avec un rien d'ironie, mais pas trop, elle se prend au sérieux, elle doit avoir un certain goût pour la philosophie, interrogez-là, vous verrez. Ce sont des défauts de son âge et de sa solitude. Elle veut s'en dégager, c'est déjà admirable.

Je lui montrai, de nouveau, la-photo d'Olga.

— Elle est bien tentante...

Puis, cessant de tourner autour, elle me dit d'une voix basse, avec un éclair complice dans le regard : « Passez-moi là, voulez-vous ? »



De ce jour, ça marche rondement, par téléphone officiel, Olga est appelée à Moscou. C'est tout juste si on m'accorde le droit d'aller la chercher au train. Lola l'invite aussitôt dans son appartement d'un luxe qui laisse à rêver sur l'éventail des salaires en Russie.

On voit les bulbes du Kremlin dorés dans le brouillard rose, c'est d'une beauté orientale, byzantine, ça fait penser aux mille et une nuits, aux tapis volants. Là, la petite Olga s'est déjà mise au piano. Elle a un rire éclatant, et je vois que Lola n'a qu'une idée, c'est que je file. Je la traîne dans la cuisine pendant qu'Olga joue le ballet de Pétrouchka..

— Je veux bien te la prêter, mais alors, il faudra me la rendre.

— Oui, au revoir.

Elle voulait me flanquer dehors. Elle me poussait. Je pris la clef qui pendait à la porte.

— Je reviendrai pour matouser, ne me la pervertis pas trop tout de même !

Elle n'avait jamais été si folle d'impatience Elle en devenait touchante. C'était clair, elle ne voulait pas voir Olga seulement pour s'amuser. Elle avait une autre raison très impérieuse. Peut-être un ordre.

— Je vous en supplie, ne vous en mêlez pas. Je vous donnerai une compensation.

Pour qu'elle s'abaisse à me parler comme ça, c'était sérieux !

Elle rejetait en arrière sa collerette de fourrure qui laissait apparaître ses épaules royales, elle reprenait tout son empire. Je sortis. Elle me tendis ses lèvres en entrouvrant la porte et la referma.

Je pouvais aller dans l'appartement du dessous préparé pour Olga. C'est vous dire si Lola était bien en cour. Je descends, il fait froid, je prends un bain pour me réchauffer. Et aussi pour me faire beau, on ne sait jamais. Je m'habille, je remonte chez Lola, j'entre par la cuisine. J'entends le piano. Je m'approche doucement. À quoi elles jouent ? Je glisse le long du mur jusqu'au salon, j'entr'ouvre la porte. O merveille. La petite Olga danse moulée dans des bas qui lui montent en haut des cuisses. Quel spectacle ! J'aperçois le ventre et la taille, je vois le jeu des muscles, c'est un tableau que je resterai des heures à regarder, en supposant que je puisse y tenir. Et je ne bouge pas, je suis persuadé qu'il s'agit là de bien autre chose que de séduction.

Je me demande qui joue ? J'ouvre un peu plus « la porte, c'est Lola qui pianote avec un air complètement absent. Elles sont muettes. Il y a des verres sur la table, je suis sûr qu'elles sont sérieusement parties. Olga danse d'une façon endiablée, puis brusquement s'arrête, se précipite sur Lola pour lui entourer le cou de ses deux bras. Lola se dresse, plaque la gosse sur elle et essaie de l'embrasser. L'autre se défend, peine perdue, Lola, malgré sa minceur de liane, est bien plus forte. Elle porte la petite sur le lit, la serre à nouveau contre elle et s'active furieusement à la cajoler tout en l'empêchant de partir. Elle y réussit mal tant ses mains tremblent. Je

dégrafe mon col, pour commencer..

Lola se couche près d'elle et la caresse, comme une bergère qui tient dans ses bras blancs un agnelet tendre et chaud. Olga a tout de même l'air un peu secouée du tour que prennent les choses !

Elles ne sont point prodigues de paroles, ça me gêne, elles doivent m'entendre respirer. Olga geint doucement ce qui a pour effet d'égarer Lola qui mord un peu partout. Elle ne joue plus, elle semble en démente, c'est elle qui s'est laissé avoir. On dirait que ses yeux, ses mains, sa bouche, n'obéissent plus qu'à leur propre avidité. Elles ont des crispations de petites créatures autonomes. Lola se met à lui parler russe, langue qui se prête aux cris de chattes. Katioucha, pensez qu'il y a déjà le Ka accentué, le tiou long et doux et le cha tout caressant.

Lola commence à glisser sur le corps de sa mignonne qui essaie de la retenir en s'agrippant aux épaules, mais elle ne saisit que le vide. Lola tente d'user de violence, ce qui fait pousser un léger cri à Olga. Je ne vois plus que les larges épaules de Lola et je devine l'effort qu'elle fournit pour vaincre la résistance d'Olga, qui maintenant se tord d'un côté sur l'autre. Elle va la rendre folle, je la vois avec ses narines pincées. Ses yeux se creusent, son chignon sur le lit forme un écrin clair et douillet pour sa petite tête.

Ses fines menottes tentent de s'accrocher à quelque chose, mais ne serrent que les draps. Elle veut se dégager, Lola tient bon, devient violente. J'entends un soupir. Je me bouche les yeux et les oreilles. Olga se raidit, s'affaisse, pendant que Lola la baise doucement sur les lèvres en murmurant des choses complètement idiotes surtout pour qui connaît la fille :

Mon amour, mon bébé blond, ma vierge danseuse, es-tu heureuse ?...

Et j'en passe. Olga, encore secouée, ne répond que par de petites bises qu'elle pose au hasard. Elle regarde Lola avec de grands yeux béants. Ça recommence, je vois Lola essayant d'attirer vers elle les doigts crispés d'Olga. Elle a tout son temps, elle s'y prend avec une patience infinie ! Et moi, je suis là ! Elle n'ont jamais été aussi attentives avec moi ; Il va falloir qu'elles me le payent, toutes les deux : Je me taille en vitesse ou je vais éclater.

Vous me demanderez pourquoi je ne suis pas entré là-dedans avec ma virilité. Je ne l'ai pas fait, c'est tout ! J'aurais eu l'impression de commettre un sacrilège. Riez si vous voulez. C'était une initiation ! Avec une élève tellement douée que c'eût été dommage de lui laisser ignorer cette forme d'art. Et je tiens à mon idée. Je suis sûr que je vais apprendre du nouveau.

Je sors faire un tour d'un quart d'heure environ et je reviens voir où en sont mes jolies. Elles n'ont pas bougé, j'entends leurs chuchotements :

— Ma chérie, je veux rester toujours avec toi, sans personne. — Je ne suis plus moi-même, les choses sont devenues différentes, je te vois plus belle, plus forte, tes yeux semblent jaillir en moi. — Je ne pourrai plus vivre comme avant, je te veux pour moi seule.

Il ne manquait plus que ça ! Et moi, dans l'histoire ? J'entre brusquement. Olga pousse un petit cri et se fourre dans le page. Lola est très, calme et se contente de me regarder sans me voir, avec des yeux doublés de mauve.



Je me mets à gueuler

— Dis donc. Je viens jusqu'ici pour des choses sérieuses et voilà ce que je trouve ! Et puis j'en ai marre. Toi, la même, sors de là, habille-toi et fous le camp. Je te retrouverai.

Olga se lève, je la regarde.

— Tu es presque aussi jolie qu'en tutu.

Je sens que si elle pouvait me battre, ça la ferait jouir ; surtout qu'elle est obligée de traverser toute la pièce devant moi.

J'ai pas vu Lola qui s'approche par derrière et me balance une tarte à me décrocher la tronche. La carne ! Je lui attrape les poignets, la flanque sur le paddock et lui arrange salement les fesses. Elle rage et se débat, sifflant :

— Salaud ! tu me paieras ça.

Tout à coup, je me sens vaciller et tomber sur Lola, une douleur brutale aux reins. C'est l'autre souris qui a déniché une énorme cravache je ne sais où et qui s'amuse sur mon dos. Ça commence à devenir intéressant.

J'attrape Olga qui tombe sur le lit, elle essaie encore de me morde mais Lola a pris la cravache et me flanque une trempe qui justifiait le voyage.

Je tente de libérer un peu la merveille, l'objet magique qui manquait pour finir la soirée. Et voilà qu'on entend des grands coups à la porte d'entrée et des voix qui gueulent en russe.

Je me redresse, Lola me fait signe de la boucler et m'indique du doigt l'escalier de service. Ça ne m'enchant pas, surtout que j'aperçois le sourire d'Olga qui se donne de légers coups de cravache sur les jambes. Bon Dieu, ces cuisses... Je me débène en essayant de saisir un peu ce qui se passe. Lola ayant tout de même pâli, nous redevenons copains. Je ne voudrais pas qu'elle ait des ennuis et surtout j'espère qu'elle n'a pas essayé de me doubler, sans quoi, je ne me vois pas beau dans ce pays...



Lola entrait au Kremlin comme elle voulait, elle y avait affaire tous les jours. Elle était placée comme personne pour me passer les renseignements que je devais donner à Bardot.

Léopold était arrivé à une conclusion ingénieuse. Il soutenait que les Etats ont des contacts par les ambassadeurs, par les délégués de l'O. N. U. et dans les conférences internationales, mais qu'ils y attachaient toujours moins d'importance qu'aux renseignements confidentiels transmis par les pires aventuriers.

— C'est pourquoi je te vois bien parti. Ils savent que tu vas retourner à Paris avec un rapport qu'un agent doit te transmettre, alors, ils te font attendre pour rédiger ce rapport qui, pour la vraisemblance, doit être un peu différent des articles de la Pravda.

Quand même, j'avais hâte que ça finisse, un je ne sais quoi dans l'atmosphère m'empêchait de jouir en toute innocence.

Je me promenais dans Moscou en admirant le décor qui se dégage de la brume quand on pénètre sur la Place Rouge lorsque j'aperçus une silhouette qui me fit sauter, un beau curé de chez nous. Il en vient souvent, des curés aux idées généreuses.



Seulement, celui-là avait quelque chose de particulier dans la démarche. Je courus pour le rattraper, mais je fis prestement demi-tour.

Nom de Dieu ! C'était bien l'abbé Gilloir, il marchait d'un pas ecclésiastique, son bréviaire sous le bras, les yeux baissés et de temps en temps, levait son chapeau d'un geste large devant des gens qui le saluaient.

La Russie est immense, on n'y voit que des Russes, sauf à Moscou, où se promènent maintenant des caravanes de congressistes, de diplomates et d'hommes d'affaires de tous les pays.

Je rentrai comme un lièvre à mon hôtel et téléphonai à Lola. Je voulais la voir au plus tôt. Elle me donna rendez-vous chez elle. Olga était là et me servit le thé à la russe, d'un rutilant samovar,

— Lola, je ne tiens plus. On nous en a trop raconté sur les méthodes policières. Je veux bien admettre qu'il y ait eu un tournant, mais je claques des dents. J'aimerais mieux être dans le Poitou. Pourquoi me faites-vous attendre ? Je ne me sens pas chez moi. Je viens de rencontrer l'abbé Gilloir, du gang des rasoirs pointus. Je ne puis croire qu'il soit venu ici pour moi, mais je n'aimerais pas le rencontrer. Ce ne serait pas sa bande, des fois, qui est venu taper chez toi l'autre soir ?

— Ne vous inquiétez pas de ça, me dit Lola, en étendant les jambes, écrivez une lettre à votre petite Paulette, dites-lui simplement ceci : que la dernière proposition qui a été faite à votre belle-sœur Zouzou est ridicule, que les gens ne se rendent pas compte du prix de la vie. Comme reprise ça vaut dix fois plus, mais que pour lui faire plaisir elle acceptera le triple seulement de la somme qu'il a offerte. Il n'a qu'à câbler son accord et l'affaire sera faite immédiatement.

— Bon, bon, tout, de suite. Donnez-moi du papier-avion.

J'écrivis la lettre à Bardot. Lola alla chercher quelqu'un pour la porter à la poste centrale. Pendant sa courte absence, Olga s'approcha en tournoyant, elle prit mon stylo et me dit Petrouchka, laissez-moi lui mettre un mot. »

Elle écrivit, après avoir réfléchi : « Je suis, moi aussi, tout à fait d'accord. La grosse bise. Olga. »

Ça me donnait drôlement à réfléchir, il me sembla que son écriture était étudiée, avec des pleins, des lettres mal formées, des repentirs. Je fermai l'enveloppe pour la remettre au porteur que ramenait Lola. Je cherchai à détourner son attention

— Je ne sais combien vous avez demandé, mais ça doit être sérieux. Quel besoin avez-vous de tant d'argent ?

— Vous ne pouvez pas comprendre. Vous êtes un tout petit bourgeois occidental. Moi. L'argent, il m'en faut toujours plus. Et pas pour l'entasser, mais pour le dépenser, pour m'offrir toutes mes fantaisies, voyages, fourrures, appartements, serviteurs. Tenez, la petite Consuelo, votre complice dans le film, elle est en Amérique du Sud, dans les affaires ! Elle achète des tissus, elle fait défiler des mannequins, elle monte des ateliers, des succursales, elle vérifie des comptes, elle a la tête qui chauffe, ça lui fait mal. Quand on pense à la classe qu'elle avait.

— Elle était loin d'atteindre la vôtre, mais il doit lui en rester quelque chose.

— Pensez-vous ? Maintenant, elle a de la classe comme grande couturière, c'est-à-dire qu'elle ne sait pas s'habiller. La dernière fois, à Rio-de-Janeiro, elle venait de

faire construire un gratte-ciel et il lui pendait un fil jaune comme ça à sa robe.

— Et Domingo, son nègre blanc ?

— Elle le fait travailler aussi. Il a le département import-export pour les Antilles et le Mexique.

— Je ne le plains pas.

— Moi, si. Il avait de la fantaisie.

— Oui, c'est ce que disaient.., euh, ceux qui ont vu le film.

Olga écoutait tout cela sans y faire attention, elle souriait et s'amusait à des développés sur la pointe, à cette barre que Lola avait fait installer devant une grande glace, en 24 heures. Cette faculté d'obtenir des travaux immédiats dans le pays de la paperasse montrait mieux que tout le reste l'efficacité de ses relations.

— Bardot me disait que la meilleure planque pour les juifs, pendant le moyen âge, c'était le Vatican, je m'aperçois qu'un bon endroit, pour jouir des avantages du luxe, c'est l'ombre du Kremlin.

— Pour une fois, vous dites une chose sensée. Ailleurs, les milliardaires ont mauvaise conscience, ils boivent de l'eau, lisent la Bible et ne veulent pas s'habiller mieux que leur chauffeur. Il n'y a plus qu'en Russie qu'on trouve des magnificences de boyards, il faudra que je vous en fasse connaître. Cela tient peut-être au caractère russe. En occident, ce serait dénoncé par le Pape.

— Oui, mais c'est seulement chez les privilégiés du régime ?

— Vous vous trompez, il y a des gens très riches, en Russie, et qui ont le droit de profiter de leur argent comme ils l'entendent. Ne seraient-ce que les gagnants de la loterie. Voyez, là, dans la « *Pravda* », ce type qui a escroqué trois millions de roubles à une coopérative, on ne l'appelle pas juif, ce qui serait du racisme, mais on cite son vrai nom. Que croyez-vous qu'il va faire de ses millions ? Il n'essaiera même pas de filer en Amérique, il ira les dépenser en Crimée, avec un faux état-civil.

— Et il trouvera des femmes pour l'aider, avec toute cette propagande pour le travail et la vertu ?

— Mon pauvre Félix, il n'y a besoin d'aucune propagande pour apprendre à une femme à dépenser l'argent. La plus gourde sait ça de naissance. Vous voyez que je ne prêche pas pour mon saint. Vous n'avez qu'à faire l'expérience, promenez-vous dans Moscou, le portefeuille plein de jolis tchervonetz, vous trouverez cent femmes pour une, sans rien dans la cervelle, mais aux dents assez longues pour vous le vider dans la soirée.

« Là où j'ai un peu de prétention, dit-elle en regardant tendrement Olga, ce n'est pas dans ma façon de le dépenser, c'est dans celle de le gagner. »

Depuis un instant, je n'écoutais plus, je me tournais vers la fenêtre, et les bulbes dorés, tour de Pâques et son horloge, l'église de Basil Blajennoye, me firent penser à la place où j'avais rencontré l'abbé Gilloir.

Pour ne plus voir ça, je m'étais retourné et je marchais de long en large, comme une panthère. on voyait tellement mon inquiétude qu'Olga me dit :

— Cessez de vous agiter, Pétrouchka

— Il ne peut rien vous arriver, dit Lola. D'ici que vous receviez la réponse de Bardot, je vous emmènerai dîner avec vous verrez qui. Du reste, il faut que je le

fasse pour que vous puissiez rapporter à Bardot que nous sommes vraiment bien placés !



Je m'étais procuré des vêtements russes, et j'étais monté chercher Lola chez elle. Olga n'était pas là, elle sortait souvent seule, elle allait l'Opéra voir travailler les danseuses. Je trouvais Lola couverte d'une robe en une sorte de satin doré, tellement somptueuse que je voulus égarer mes mains le long de ses jambes. Elle m'envoya promener.

— Pas de ça maintenant. Vous avez besoin de toutes vos forces.

— Pourquoi ?

— C'est un secret, un secret qu'il serait bon, par la suite, de garder pour vous.

Elle souriait en disant cela, les dents brillantes comme dans un écrin cramoisi. Elle avait le même rouge au ruban de son cou et aux jarretières que j'avais aperçues en soulevant sa robe. Ses yeux déjà si profonds étaient agrandis de fard, comme ceux d'une ballerine.

Elle se regarda dans la grande glace et sans doute ne se plut pas. En quelques gestes, elle sortit de sa robe comme une papillon se libère de sa coque et m'apparut nue. J'étouffais, je n'osais plus, je reculais.

— Avancez, aidez-moi à m'habiller, ça ira plus vite.

Elle avait encore embelli, les seins se dressaient, les jambes avaient la perfection qu'on ne trouve jamais chez les stars ou les pauvres reines de beauté, j'avais envie de bondir et d'enfoncer mes crocs dans cette chair.

Elle m'arrêta de la même façon qu'une princesse russe l'avait fait autrefois, en me repoussant, de ses doigts fermes, à la hauteur du devant de mon pantalon.

— Ce n'est pas très brillant. Vous connaissant, j'attendais mieux de vous.

— Ecoute, Lola, tu me rabroues, je ne sais pas où je vais, je l'ai à zéro et puis j'ai besoin de petites câlineries, moi aussi, donne-moi seulement ta bouche et tu verras.

— Justement, là où nous allons, il vaut mieux pour vous que vous n'ayez pas à vous servir de votre bouche.

Je m'approchai, elle me tapa sec sur les doigts.

Soyez raisonnable Pétrouchka. Tout cela c'est dans votre intérêt, vous me remercirez plus tard.

Elle avait passé une petite culotte de dentelle par-dessus le satin léger qui attachait ses bas. J'avais une envie suffocante de tout lui arracher d'un coup. Elle savait ce qu'elle faisait en s'habillant sous mes yeux. Je réussis à me maîtriser ! Ballot ! Elle se serait défendue, ce n'en aurait été que meilleur. J'adore le viol avec une femme comme Lola. Elle admet la collaboration après la défaite. On n'a jamais rien trouvé de mieux pour faire naître les grandes civilisations.

Elle n'en finissait pas de fignoler les détails. Au moment de partir, elle me servit un bon verre de liqueur aphrodisiaque. Je hurlai que je n'en avais nul besoin. Elle jura par les dieux et les saints que c'était capital pour mettre le point final à mes projets.

Je m'envoyai le godet d'un seul trait. Par la suite, je m'aperçus que Lola avait eu

raison, il me fut drôlement nécessaire le petit coup de ressort de caleçon. J'allais, ce jour-là, me livrer à un sport que je n'avais pas prévu. Il ne faut pas dire : fontaine...



Je ne puis décrire avec précision les endroits où Lola m'a conduit. Ça m'est expressément défendu.

On aurait des histoires. Vous savez comme moi qu'en France le service d'espionnage attache plus d'importance à la pointure des souliers de Néguib qu'aux secrets atomiques. La fantaisie règne. Et quand je dis la fantaisie...

Le président de la République imite Bourvil, et le conseil des ministres voit dans une chanson de Prévert-Montand le cri du prolétariat qui prend conscience de sa misère.

Mais revenons à nos loups.

Nous fûmes escortés dans les couloirs d'un palais qu'il m'est interdit de nommer. Je peux tout juste vous dire que c'est un peu plus somptueux que tout ce que j'ai vu en Amérique.

Lola me laissa en plan dans une salle d'attente, genre galerie des glaces pour aller voir une secrétaire. Notre hôte était très occupé. C'est le matin qu'il prépare l'avenir de l'Europe. Après le déjeuner, il se repose ou se divertit jusqu'à quatre heures. Il retourne bosser après le thé jusqu'à des onze heures-minuit. C'est un acharné au labeur, comme tous les caïds de l'histoire.

J'étais dans cette immense galerie, en train de regarder les tableaux de batailles qui décoraient les murs. J'entendis une porte s'ouvrir tout au bout de la salle... un bruit de bottes. Je ne bougeais pas, je restais à contempler un baroud de l'époque napoléonienne. Les bottes s'approchaient. Mon cœur se mit à battre un peu plus. Une voix douceâtre, qui ne m'était pas inconnue, me figea sur place.

— Alors, mon cher monsieur Gorin... le monde est petit, n'est-ce pas ? Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas !

Je me retournai. J'en restai sans réaction. J'avais devant moi l'abbé Gilloir en grand uniforme de colonel de l'armée Rouge.

Il avança en souriant, me tendit la main J'étais tellement soufflé que je me mis à balbutier.

— Vous êtes très émotif, cher camarade Gorin... C'est un défaut dans votre métier. Mais permettez-moi de me présenter sous mon vrai nom. Vous m'avez connu malheureusement sous un vêtement de prêtre. J'étais en service à Paris et le gouvernement vient tout juste de me rappeler. Je suis maintenant ici à titre de conseiller, culturel auprès du soviet suprême.. Vous me voyez ravi, camarade Gorin, de vous retrouver dans cette galerie.

Je ne puis m'empêcher de dire :

— Mais... et les rasoirs ?

Laissons, voulez-vous bien, ces vétilles. Les rasoirs ne servent qu'à se raser... Les imbéciles qui les utilisent d'une autre façon ne pourraient, en aucun cas, être admis à l'honneur d'être conviés ici. Camarade Gorin, il faut que vous sachiez que nous avons confiance en vous.

Une confiance de tous les instants. Je suis le colonel Poussoff.

Je n'avais plus un poil de sec. Lola vint me délivrer.

— Oh ! cher camarade Poussoff, vous êtes des nôtres aujourd'hui, quelle surprise !

Poussoff-Gilloir s'inclina légèrement. J'étais encore sous l'effet de ce dernier coup de matraque. Je les vis se congratuler devant moi.

— J'ai eu la joie, dit Gilloir, de rencontrer ici le camarade Gorin qui travaillait dans nos services, à Paris.

Je souris faiblement. Je me sentais devenir mou du chose... C'était impossible d'être baisé davantage. Bardot m'avait envoyé dans la trappe, c'était clair. Je n'étais pas encore remis de mes peines quand un officier vint nous chercher. Nous traversâmes plusieurs couloirs où nous pouvions encore voir des gens importants se hâter en tenant des serviettes. Puis, nous franchîmes un viaduc aérien, je le crois du moins à la sonorité de nos pas, comme sur un pont suspendu.

Alors, nous fûmes dans un autre monde. Un palais ancien, des plafonds lambrisés peints et dorés, des armures, des statues, des vitrines, des tableaux. Au centre, nous tournâmes vers la droite et là, un long couloir s'ouvrait devant nous, encore plus impressionnant que l'autre. Les armures et les statues étaient remplacées par de jeunes hommes qui se tenaient au garde-à-vous, chacun dans un costume régional différent des autres. Ils avaient l'œil brillant et fier ; ils étaient beaux.

— Vous avez ici, dit Poussoff avec orgueil, cent soixante représentants de toutes les républiques socialistes soviétiques et des provinces des démocraties populaires, de Berlin à Vladivostok.

Au bout d'un certain temps, j'avais cru remarquer une chose insolite, l'un d'eux, qui se tenait de profil, avait nu de belles fesses rondes et bronzées, qu'on voyait par une ouverture de son riche pantalon de soie brodée. Je fis un peu plus attention et je vis que les autres étaient vêtus, ou plutôt, dévêtus de même. Une dizaine de mètres avant la fin, je m'aperçus que leurs somptueux costumes étaient largement drapés sur le devant.

J'étais obligé de le constater à cause de ce que leur pudeur naturelle ne parvenait pas toujours à cacher. Poussoff remarqua moi étonnement qu'il prit pour de l'admiration. Il passa la main sur l'objet de ma surprise, après en avoir demandé aimablement à l'homme la permission.

— Touchez, me dit-il. On les a classés par rang de taille. Celui-ci n'est pas mal, encore qu'un peu tordu, c'est un Kirghize. Ce n'est pas la perfection. Mais venez voir le premier. un Afghan il mesure quarante et un centimètres de long, vingt-deux de tour au plus large.

«Vous pouvez vous y appuyer, c'est fait pour cela.

Malgré tant de gentillesse et bien que j'eusse peur de manquer de civilité, je déclinai l'offre qui me parut un peu insolite. Il s'agissait d'une sorte de canne au large pommeau, élastique, mais inébranlable. Je regardai l'homme, il était impassible et fixait la tapisserie droit devant lui. À peine me sembla-t-il voir un éclair très fugitif dans son œil noir.

J'étais ébloui de cette générosité de la nature. Poussoff assura que celui-ci, champion de l'URSS, égalait presque le record mondial, les quarante-deux centimètres



d'un tambour-major de Napoléon, conservé à Strasbourg, au musée d'anatomie, mais que la dialectique et la vigilance du parti l'aideraient bien vite à le dépasser.

Poussof me dit que l'homme avait été rappelé d'urgence de Berlin-est. Non seulement il avait mis à mal en une semaine cinq fillettes de douze à quinze ans, à Bernau, mais il avait la passion de l'uniforme et défonçait les policiers allemands. On l'appelait la terreur des Vopos, « der Voposchreck ». On a même dit que c'était la véritable cause de la révolte de Berlin ! C'est pourquoi on l'a fait revenir en vitesse.

Enfin la porte s'ouvrit et nous entrâmes dans une grande pièce toute tendue de velours grenat où brûlait un feu de bois. L'éclairage venait de torches tenues tout autour par des femmes sculpturales drapées à la grecque de dentelles en camaïeu. Leurs seins étaient si pleins et si fermes que le bout ne montait pas d'un mètre quand elles levaient le bras à intervalles réguliers pour changer de main.

Je remarquai un énorme pouf recouvert de cuir ouvragé représentant l'hémisphère nord, parmi les autres sièges autour d'une table basse garnie de vaisselle et de victuailles. Il y avait du caviar et de belles langoustes, cela m'a frappé ! Je pensais à des faucilles rouges. Une tenture se leva et un homme très gras entra à tout petits pas. Je sursautai. Malgré son énorme corpulence il n'avait fait aucun bruit. Poussoff-Gilloir me présenta :

— Le camarade Gorin, de nos services parisiens.

Le gros pouvait à peine se traîner. Il avait un vaste pyjama de deux couleurs, jaune et vert. Il me tendit une main molle et glacée et me fixa l'espace de deux secondes, le temps me parut long... Ce regard me disait brusquement un tas de choses... Lola dut le comprendre, elle m'adressa un léger sourire qui m'éclaira encore mieux.

Le gros nous fit signe de nous mettre à table. Lola et Poussoff connaissaient leur place. Je m'aperçus avec effroi qu'il y avait deux couverts bien près l'un de l'autre. J'eus la langue sèche. Il me regarda encore, me montra ma place auprès du pouf sur lequel il s'assit.

— Je suis heureux de vous connaître, monsieur Gorine... le colonel Poussoff m'a parlé de vous. Il paraît que vous êtes un fin lettré.

Il avait une voix de fille et parlait un français impeccable avec tout juste un léger accent.

— Fin lettré c'est beaucoup dire...

Je me mis à discourir dans le style Institut de Kouibicheff pendant que nous mangions le caviar. Le gros parut surpris. Il en était déjà à la langouste. Brusquement il éclata de rire, Je cessai mon baratin. Je souriais par politesse. J'ai pourtant vécu des heures difficiles. J'ai saigné... J'ai frôlé la mort bien souvent, mais je n'ai rien connu de comparable à la trouille que j'avais alors. Il s'arrêta de rire, me tapota l'avant-bras et me dit :

— Camarade Gorine, me prendriez-vous pour une enfant ?

— Non... je...

— Vous me faites un discours à moi ! Je ne suis pas un moujik, cher Gorine. Il est bien évident que pour le peuple la lecture des écrivains est nocive... mais, nous, nous sommes très à part. Le petit père lisait le « *Voyage au bout de la nuit* », traduit par Elsa, moi je lis « *Querelle de Brest* », en illustrations de Cocteau. Et ces



admirables petits érotiques français à tirage limité dont je suis le plus fidèle abonné et dont nous faisons des films. Voulez-vous les voir ?

En disant cela il colle sa grosse main sur mon genou, il me dévisage. Il la laisse doucement traîner sa menotte. Lola me regarde profondément pour m'encourager, la main de Poussoff-Gilloir fait la même chose sur ses cuisses. Elle m'a eu dans les règles... L'aphrodisiaque... « Retiens-toi. Pétrouchka, tu vas avoir besoin de toute ta puissance !... » Je pense bien !

Il a retiré sa main et s'est mis à remanger sa langouste, il est drôlement porté sur la gueule. Qui ne l'a jamais vu devant une table ne peut pas savoir ce que c'est que se goinfrer. Poussoff-Gilloir se mit à lui parler de cinéma. Je crus bon de citer les films que j'avais vus et « *La kolkhozienne* ». Le gros se mit encore à glousser.

— Ce film est d'une monstrueuse bêtise... Ha ! Ha ! C'est pour le troupeau !... Pour lui plaire il faut que ça soit idiot, camarade Gorine ! Nous faisons tout notre possible pour le satisfaire !... Mais nous n'arrivons jamais à réaliser aussi bien que les Américains ou les Français. Nous ne pouvons pas descendre au-dessous d'un certain niveau. C'est dommage !

— Pourquoi ne faites-vous pas venir Daquin pour tourner ses films à Moscou ?

Là, je le fis bien se marrer, il faillit s'en étrangler. Il postillonnait alentour des miettes de langoustes. Ha ! Ha ! Il se tenait le buffet...

— Ah ! Camarade Gorine... vous êtes génial... Votre idée est excellente... nous allons y réfléchir... Ha ! Ha !

Et le voilà reparti à rire pendant dix bonnes minutes. Il ne lui en faut pas beaucoup.

Une fille bien faite entra en uniforme de générale de l'Armée rouge. Un corps d'athlète. Elle précédait quatre serviteurs en costume folklorique qui venaient disposer les plats. Sur une table roulante, un esturgeon et un cochon de lait entiers. Un homme découpa et elle servit. Le gros fonçait déjà dedans avec sa fourchette et se plongeait le pif dans son assiette. Lola m'adressa un clin d'œil. J'avais l'intuition que le repas n'allait pas se terminer par une bourgeoise tasse de café. Le gros se faisait pressant. Il collait sa jambe près de la mienne et de temps en temps levait les yeux pour me regarder avec beaucoup de tendresse.

Bardouille avait assez de coquines dans son service qui n'auraient pas demandé mieux que d'en donner à ma place en ce moment ! Il m'avait choisi par pure vacherie. Plus tard il m'avoua que c'était pour ma formation professionnelle.

Après les côtelettes Pojarski à la crème, le gros inclina sa tête sur mon épaule comme une mère sur celle de son enfant. Il devenait câlin et moi complètement ahuri. Lola me faisait des signes pour me dire « Un bon mouvement ! Enfigne, Toto ! C'est pour la cause ! »

Poussoff continuait à pérorer sur le cinéma... J'étais préoccupé par mon voisin qui avait maintenant glissé sa pogne sous la table et qui me malaxait la cuisse. Brusquement il me dit :

— Vous êtes beau camarade Gorine... je vous aime.

Vlan !... je, ne pouvais plus me dégonfler. J'en pris mon parti. Fallait que je me le cogne. Un petit moment douloureux. Les serviteurs du devoir ! Mission accomplie.

Facile à dire, mais il fallait *pouvoir*... L'aphrodisiaque de Lola ne me servait guère. Le condensé de céleri ne suffit pas, il faut un peu d'élan pour se mettre en batterie. Plus le gros bébé se faisait pressant plus je me sentais frigo. J'essayais de penser à Lola nue, à Olga habillée, à la frau docteur aux dessous noirs... Je me tournai même vers les porteuses de torches, elles avaient la beauté aveugle des icebergs et des mécaniques, rien à espérer. Heureusement il changeait vite d'idée si on lui apportait à manger. La générale, de nouveau précédée de rôisseurs en costume revint porter un plat. Une volaille. Le gros tenait absolument à m'enfourner en bouche une cuisse de ce poulet en la tenant lui-même.

Il me fit boire dans son verre un vin extraordinaire, mais que je ne pus apprécier vu les circonstances. Il me passait dans le cou des liches qui me faisaient frissonner jusqu'aux orteils.

Il dit à Lola de chanter. Elle poussa une romance qui le rendit encore plus mou. Il m'appelait « chéri » et bientôt il s'enhardit jusqu'à me prendre la main qu'il respirait comme un bouquet de myosotis. Son pyjama de soie vert et jaune se défit, il était vaste à couvrir tout le tapis. Non, non, ce n'est plus possible de raconter la suite en détail.

J'étais à bout. Lola le comprit et se mit à se dévêtir par charité chrétienne. Elle avait compris que seul je n'arriverais à rien. Elle me présenta sa belle laiterie pour m'inspirer. Nul supplice plus raffiné ! Dante ne l'eût pas imaginé, voir une fille du tonnerre vous montrer sa splendeur et être obligé en même temps de subir ce mastodonte. Le repas dégénérait en beuverie, en festin immonde, avec la vodka pour laver le tout. Le gros se barbouillait, plongeait dans les plats en riant comme une collégienne.

Il rotait et chaque rot me regardait langoureusement. Poussoff-Gilloir. imperturbable, continuait à parler grand art. Lola prétextant la chaleur se dénudait de plus en plus. La générale aux yeux si bleus finit elle-même par prendre une allure délurée. Elle vint installer le cinéma. Le film dépassa toutes mes prévisions, un chef-d'œuvre. Lévy enfoncé.

Je n'imaginais pas que le cinéma soviétique puisse être capable de tels raffinements, inspirés, il est vrai, d'œuvres bien françaises. On y admirait la reine vierge d'Angleterre fessée à coups de bretelles et besognée par tous les orifices, même les trous de nez, avalant tout en brailant que c'était drôlement meilleur que de la cancoillotte.

Elle fit chevalier de la Jarretière celui qui l'avait si bien étrillée. Ensuite, on vit des généraux allemands en uniforme de l'armée européenne torturés par des juifs et sodomisés par des chiens et des nègres.

Des journalistes français s'empressaient aussitôt, d'une langue agile et élégante, à laver ces nègres jusqu'à les rendre immaculés.

— Tiens, celui-là, je le reconnais, il vient chez Amanda. Et cet autre, en académicien ! Ce qu'il est ressemblant.

— C'est lui en personne, dit Poussof. Nous l'avons aussi en train de lécher les Allemands sous l'occupation. C'est pourquoi nous le tenons si bien.

Gilloir voulut nous le montrer à confesse et s'approchant de la Sainte table, puis fulminant contre les papistes aragonais et priant pour le calife aux quatre-vingts femmes.

Un fondu enchaîné nous mena devant ce grand démocrate s'amusant dur avec ses épouses en seroual, ses concubines à poil, défonçant une pucelle et faisant jeter une esclave à la salacité des crocodiles.

Puis, insatisfait, le malheureux saute le mur du palais et tente de prendre une passante dans la rue, la femme d'un adjudant qui lui rétame complètement la gueule et le laisse aplati dans un ruisseau.

C'était en relief et en couleurs. On voyait frétiller les langues roses et se balancer les cravates de la légion d'honneur.

C'était superbe au point que je câlinaï le gros pour qu'il me fasse cadeau d'un des films. Il m'expliqua que j'aurai des ennuis au passage du rideau.

— Nos fonctionnaires n'apprécient pas encore de pareilles splendeurs, camarade Gorine. Il faut laisser faire le temps.

Le film, le vin, la vodka et Lola qui s'était lancée dans une partie de tire-bouton avec la générale, tout cela m'aïda et finalement je crus que j'avais presque réussi à dorer le gravos sans même en avoir conscience. J'étais tellement dans les vapes, je me croyais grimpé sur une baleine. Vous avouerez aussi que c'était une ambiance peu commune ! Ce serait à refaire, je ne pourrais pas et vous non plus, j'en suis absolument certain.

Ce qui m'avait fait perdre la tête c'était de voir entrer les durs en costume qui venaient danser la danse du sabre avec leur ardeur monstrueuse. Ils me regardaient de travers, je me croyais visé. Quand je vis Voposchreck diriger vers moi son arme menaçante, à la tête comme une tomate, j'ai encore préféré sauter sur l'hippopotame comme sur une planche de salut. Je m'accrochai à lui. Il m'emportait vers les rives lointaines. Au moins il me protégeait de ces danseurs ténébreux.

Je lui demandai pourquoi il avait tenu tant que ça à ma petite pomme quand il avait des féroces de ce calibre.

— Que veux-tu, je voulais être aimé par un Français, ils ont une telle réputation ! Et nous avons été si déçu par de Gaulle et Bidault !

— Ah, ces deux-là

On entendait une musique, le gros s'était mis à bâfrer des gâteaux et à boire du champagne. Les danseurs étaient sortis. Je trouvais Lola et la générale des plus plaisantes à approcher, pendant que Gilloir-Poussoff n'avait pu se retenir de culbuter un fringant officier venu apporter un message de l'ONU.

Le gros nous regardait faire avec un rire gamin en se roulant sur le tapis comme une énorme boule. Je n'essayais plus de comprendre, je ne pensais pas à l'avenir. Je saisis Lola enfin consentante. Vous imaginez aisément qu'il aurait fallu un fait nouveau d'une importance cosmique pour me distraire. Eh bien, c'est justement ce qui se produisit ! Je m'étais tourné vers Poussoff-Gilloir très affairé — sa culotte de cheval retombait sur ses bottes — Et là je vis. ∴ Non !

Je poussai un cri qui, heureusement, passa inaperçu. Je n'en croyais pas mes yeux. J'avais beau les écarquiller, je voyais devant moi, flagrant, indubitable, ce que la photo ultra-secrète distribuée par Billy avait révélé à tous les agents : la verrue brûlée nord-nord-est et la cicatrice sud-sud-est.

Gilloir-Poussoff n'était autre que Jimmy !

---

J'étais, vous devez le comprendre, un peu secoué par toutes ces nourritures, ces révélations et ces plaisirs. Je ne sais franchement pas vous dire comment prit fin cette brillante soirée. A la vue de ce derrière recherché par toutes les polices du monde, je m'étais évanoui. Je me réveillai chez moi beaucoup plus tard.

J'émergeais d'un inexplicable rêve qui se résolvait du silence eu images courbes, en danses lentes.

Et pour donner un sens à ce relief coloré, une voix, née de la nuit, murmurait dans un souffle, en une langue chuchotante : « Aimez-vous les uns les autres ! »



## ÉPILOGUE

Ainsi, Jimmy c'était l'abbé Gilloir, l'abbé Gilloir Poussoff et Poussoff Jimmy. J'avais du mal à le croire et pourtant quand je me remis à me rappeler les traits de cet abbé-colonel je finis par l'admettre.

Ses yeux étaient de la même couleur que ceux de Jimmy, la taille, l'ensemble. Le chirurgien avait travaillé comme un lion. Dommage que je ne puisse lui demander l'adresse de cet artiste. Je pouvais en avoir besoin au cours de ma vie mouvementée.

Du reste je n'eus pas l'occasion d'en parler à Jimmy-Poussoff. Lola me dit le lendemain qu'il était reparti en mission. Elle-même devait quitter Moscou pour deux jours. Elle me laissa son appartement avec des victuailles et le chauffage central. J'avais besoin de me reposer. Je reçus la visite de Léopold. Il avait un message pour moi. C'était du papier épais et légèrement parfumé, une fine odeur d'eau de Cologne, pas le tout-venant soviétique. Je lui dis : « Olga ? Il me fit signe : « Oui ». Elle était partie aussitôt après Lola.

Je décachetai, le cœur battant. La soirée d'ivresses orientales me précipitait encore plus fort vers son charme de bouton en train d'éclore. J'étais prêt à vendre mon âme pour l'aider à s'épanouir ne serait-ce qu'une heure entre mes bras.

Son message n'était pas amoureux mais important. Il n'était ni chiffré ni argotique. Il fallait qu'elle ait confiance en Léopold !

*« Dès que vous rentrerez, arrêtez-vous à Minsk,  
vous m'y retrouverez à l'hôtel du Peuple. »*

Léopold avait l'air d'en savoir plus long que je n'aurais cru. Je lui demandai pourquoi Minsk. Il me dit que c'était sur mon chemin et juste à la douane, mais il croyait, ayant vu Olga en dernier, que c'était pour une chose grave.

Je lui dis presque tout sur Poussoff, sauf qu'il était Jimmy. Un secret pareil est trop dangereux en Russie. Je ne voulais même pas en parler à Lola, ni tenter de savoir si elle avait reconnu Jimmy, je me demandais si réellement je pouvais avoir confiance en elle.

— Quelle charogne quand même ?

— Mais non, Félix, n'en dis pas de mal. Tu lui dois la vie. Dès ton entrée en



Russie on savait ce que tu venais y faire. Tu devrais être mort, réfléchis ! C'est certainement elle qui a eu cette idée qui a enchanté les caïds du Guépéou. On te laissait finir ton business en paix, on faisait semblant de te croire fidèle serviteur du colonel Poussoff pour que tu ramènes à Paris des documents bidon. Non seulement ce n'est pas bête, mais encore ça te sauve la mise. Tu te vois ici en train de faire réellement de l'espionnage, dans ce pays où il y a deux flics derrière chaque bonhomme ? Je me demande même si c'est possible. Ceux qui le font, je t'assure, ce ne sont plus des héros mais de vrais fous, des inconscients. Il est vrai qu'en Russie ça se trouve.

Il devenait réticent, comme s'il n'osait parler. Il hésitait.

— Toi-même, lui dis-je, tu n'as jamais été tâté par les services de Bardouille ?

— Rien du tout. Si je t'ai aidé, Félix, c'est pour toi ! La France, j'en suis dégoûté. Si je peux un jour me tailler d'ici j'irai en Afrique, d'abord parce qu'en France on trouverait le moyen de me mettre en cabane sous prétexte que j'étais à la L.V.F., l'avant-garde de l'Armée européenne, ensuite parce que je crois que c'est cuit pour la France, elle est soviétisée. Pas la peine de fuir Kouibicheff pour retrouver les Popofs à Paris ou pire, leurs valets français.

Il était sans espoir, le pauvre Léopold.

— Je voulais pourtant bien te prêter la pogne pour mettre les adjas, ce n'est malheureusement pas en mon devoir.

Nous dinâmes en tête à tête dans le salon de Lola. Je n'osais pas lui donner trop de détails sur ma réception triomphale ! Je l'avais aiguillé vers le Gay Paris, son sujet favori, mais tout de même il voulut savoir, il me demanda :

— Au fait, qui as-tu vu ?

— Un gros bonhomme.

— Ça on s'en doute !

— Oui, mais il l'est encore bien plus que ça !

— Tu sais, ce n'est peut-être pas celui que tu crois : Hitler et Staline avaient des sosies. Maintenant ça doit être encore plus facile parce que les hauts pontes personne ne les connaît.

— Oh ! là alors tu me vexes, si c'est pas le bon ça n'a plus de charme ?

— Je te dis ça, je n'en sais rien. Qu'est-ce que tu as fait avec ce gros ?

J'étais sûr qu'il était affranchi, ou qu'il se doutait. Ses yeux étaient moqueurs.

— Si on te le demande... Il me coupa :

— Compris. C'est ça que tu visais en pelotant les miches des caïds. Tu étais repéré. Là je me mis en pétard !

— Ah ! tu as beau jeu pour te foutre de ma gueule... à ma place tu te serais déballonné !... Et puis après !... Vous parlez de gloire !... Au fond j'ai été tout ce qu'il y a de stoïque dans cette affaire ! Je peux le proclamer. Je suis un héros.

Il n'insista pas, c'était un discret et son naturel reprit le dessus. On se quitta bons copains. Il promit de venir au « 36 » s'il passait un jour par Paris.

— Il est possible que j'y sois nommé directement.

— Ah !

— Oui. Quand on vous aura libéré du capitalisme peut-être qu'on me confiera

un poste dans l'Île de la Cité.

— Bravo. Alors tu penseras et moi, on fera des combines. Ce sera notre tour de nous remplir.



Lola revint avec un petit ruban enroulé qu'on ne pouvait, me dit-elle, déchiffrer qu'au microscope. Je devais l'avalier en cas d'alerte et le récupérer le lendemain.

Naturellement je fis celui qui croyait à la valeur énorme et à l'authenticité du travail. Je lui assurai que Bardot douillerait cash ce qu'elle en exigerait. Elle était aux anges, cette garce. Je lui demandai des nouvelles de Grilloir-Poussoff.

— Il est en mission.

— Où ?

— Je sais pas, Félix, il ne m'a rien dit.

— On peut s'aimer ?

— T'es toujours le gros dégueulasse, je vois cela... mais alors pour qui tu me prends.

— Pour une salope.

Et v'lan, je la basculai sur le page. Elle voulut se défendre. Je lui arrachai ses frusques. Une robe en lambeaux. Elle me mordit à l'oreille, cria, hurla, puis se mit à gémir bien gentiment, à m'appeler « Félix chéri »... Je ne vous en dis pas plus, ma dernière journée moscovite fut tout ce qu'il y a d'agréable. Je réglais mon compte avec Lola en gentilhomme. J'aurais voulu qu'elle me retienne sur le quai de la gare : « Reste, Pétrouchka, reste, je t'en supplie »... J'ai tout fait pour cela, mais Lola. Une fois les délices passés, elle reprend le dessus. Elle aime le bon mais pas au point d'en perdre sa dignité. Je quittai la fille du tonnerre n° 1 sur le quai de la gare de Moscou pour trouver la n° 2 sur le quai de celle de Minsk. Je pus me livrer immédiatement à des comparaisons qui se révélèrent tout de même en faveur d'Olga l'ingénue. Il faut croire que je vieilliss.

— Monsieur Félix, je suis contente de vous revoir !

— Léopold m'a dit que vous aviez besoin de moi.

— Ah ! Oui... pauvre Léopold, ça me fait de la peine de le quitter, il est gentil !

— Qu'est-ce qu'on fait ? Le prochain train c'est quand ?

— Oh ! nous avons le temps, pas avant demain, mais j'ai à vous parler.

— Ah !

— Oui. J'ai quelque chose à vous donner.

Je pris un air intéressé. Elle dut croire que je pensais à sa virginité et elle devint rose puis couleur de pivoine. Elle baissa les yeux. Elle allait parler, mais elle se reprit.

— Allons nous promener, ce que j'ai à vous dire, il faut que ce soit en pleine campagne. à l'hôtel ce n'est pas sûr.

Quand nous fûmes éloignés jusqu'au bord de la steppe, avec absolument personne à moins de trois cents mètres, elle me dit, et encore en chuchotant :

— Il paraît qu'on vous laissera sortir avec des documents fabriqués pour vous, qu'on vous fait jouer le double jeu et vous n'êtes pas censé le savoir. Aussi je dois

vous remettre, moi, des documents qui ont une réelle valeur et que vous passerez comme une fleur en même temps que les autres.

Fichtre. Je m'étais bien endormi sur mon oreiller tranquille, moi qui n'avais plus d'appréhension du tout, voilà que la fièvre me reprenait sous les nuages qui faisaient le tour du ciel, comme cent escadrons de cosaques. – Des documents sur quoi ?

— Des documents terribles, sur les tout derniers armements.

— C'est tout ? Tu n'en sais pas plus ?

— Si ! Mais à quoi bon vous le dire ? Il vaut mieux que vous l'ignoriez.

— Je ne suis pas un bébé. Parle.

— D'abord des chiffres sur les troupes, les garnisons, les armes secrètes, aériennes et surtout navales.

Je la regardai. Elle était toute menue mais dure comme une épée.

— Dis donc, alors ça doit être important. Ce ne sont pas des microfilms ?

— Hélas non. Nous n'avons pas le matériel.

— Nous, qui, nous ?

— Nous, l'Union Nationale des Travailleurs. C'est le mouvement qui parle par le poste clandestin « Russie-libre ». C'est écrit très fin mais quand même ça tient de la place.

— C'est gros comment ? Elle fit un geste.

— Comme ça.

Nom de Dieu ! Où veux-tu que je le mette ?

Je n'ose pas vous le dire. Vous me rendez confuse. Il y a un étui en matière plastique. C'est tout préparé.

— Qui t'a si bien renseigné ? Mais c'est monsieur Bardot... Ah ! Tu l'as donc vu avant de partir. Il savait..

— Sans doute. Vous pensez bien que ce n'est pas le hasard qui m'a amenée à Kouibicheff.

— Alors, cet étui ?

Elle hésitait, rougissait. Je la pressai de s'expliquer.

— Je veux bien vous le dire, mais ne m'engueulez pas. Je ne fais que vous répéter ce que m'sieu Bardot m'a dit. D'ailleurs ça me gêne.

— Va, au point où nous en sommes !

— Eh bien ! il disait que vous pourriez très bien vous le carrer dans le figue. Je n'ai même pas compris. Il a dit que l'année dernière il vous avait fait préparer la place.

— Le fumier !... Ah ! on peut dire, que lui il prévoit les choses de loin. Ne pensez plus cela ma petite Olga... je me débrouillerai. Bon. Où allons-nous ?

— A l'hôtel du Peuple, j'y ai une chambre.

— Et vous avez laissé le document dans la chambre ?

— Non, je l'ai sur moi.

— Donnez-le moi. c'est plus prudent, si on nous arrêtaient je veux être le seul à trinquer...

— Je ne peux pas... non, pas ici...

Je pense bien, elle l'avait entre ses deux seins. J'ai été le chercher moi-même tout en la couvrant de baisers une fois que nous fûmes dans sa chambre.

Fichtre, c'était un fourbi énorme, aérodynamique il est vrai. Qui aurait fait honte au gode de Consuélo.

Ça me faisait peur rien que de le regarder.

— Dis donc. Pour les autres trucs qui ne valent pas cher je touche une belle pincée de fric et pour ça qui n'importe où vaut la chaise électrique ou la pendaison, je le fais pour rien !

Elle me regarda, je vis s'élargir ses yeux de saphir.

— Non, pas pour rien. Pour moi ! Évidemment, c'était quelque chose. Et le moyen de reculer. La faire prendre, elle !

J'étais empaqueté comme jamais. Au moins, que j'en profite !

Je fis monter du caviar et de la vodka pour oublier et je la pris tendrement dans mes bras.

Elle n'était pas tout à fait novice, pourtant, elle hésitait, elle avait des prudences. Je m'énervais.

— Écoute, ma petite, on ne joue plus. Je t'ai déjà vue avec Lola.

Elle éclata en pleurs, tellement j'étais méchant.

— Vilain ! Tu n'as donc pas compris qu'elle voulait me posséder et que je n'ai rien dit. Au contraire, c'est moi qui l'ai fait parler.

J'avais tellement attendu ce moment que je me surpassai. Elle était toute délicate, cette enfant. Malgré les prodiges d'adresse, de science que je déployais, je me trouvais quand même bien lourdaud dans mes mouvements. Elle ne s'en rendit pas compte, je crois qu'elle était trop émue.

On oubliait toutes nos misères, nos glissades sur le fil tendu. Le jour où je fuyais les rasifs si on m'avait dit que c'était pour prendre cette gosse en fleur à Minsk !...

Le lendemain nous fûmes dans le premier train en direction de Berlin. J'avais péniblement fait ce que Bardot désirait. Avec ce sacré fourbi j'avais besoin de me tenir raide. On devait me prendre pour un officier prussien. Nous passâmes le rideau sans même qu'on fouille nos bagages. Nous étions annoncés, on faisait le vide devant nous. De Berlin-Ouest je télégraphiai à Bardot pour l'informer de mon arrivée, aussitôt après m'être délivré de ce terrible engin.

Il nous attendait à la gare de l'Est. Je ne voulais plus quitter Olga que je tenais par le bout des doigts. Il nous emmena dans un bureau spécial, près de la place Beauvau. Il ne pouvait y passer, ce phoque, sans dire qu'au féminin ça fait Bellevache.

Je lui racontai tout, je résumai Gilloir-Poussoff. Ça, il le savait. Mais qu'il était Jimmy l'élevait au comble de la satisfaction. Il alla jusqu'à m'embrasser sans équivoque. C'était là le point final qu'il voulait mettre à son enquête. Que Gilloir-Poussoff soit Jimmy lui expliquait tout ce qui lui était resté caché.

— Voyez-vous, Gorin, vous m'avez reproché votre voyage au Pentagone, il était nécessaire. Ayez donc des vues un peu planétaires. Aujourd'hui, c'est un tout petit déplacement. Et seuls les Américains sont assez organisés pour avoir eu l'idée d'agrandir ces photos qui nous ont permis d'identifier Jimmy. Il était temps. Il fallait les montrer là-bas pour être sûr qu'il ne s'était pas introduit dans leurs services.

Mais la soutane aurait dû m'y faire penser.

— Pourquoi ?

— Parce que ça tombe bien droit, on ne voit pas la forme du pantalon.

— Sans compter qu'on a beau dire, on hésite à pincer le derrière d'un curé. On a du respect.

— Au fait, les agents frôleurs ont déjà arrêté 47 suspects du Spitzberg en Australie.

— Ça au moins, c'est des gars qui ont des vues planétaires !

— Je pense bien. Et je parle seulement de ceux qui ont avoué être Jimmy. J'ai 47 télégrammes urgents à envoyer.

« Bien sûr, les documents d'Olga sont les plus précieux mais les autres ont beaucoup d'intérêt. Au point de vue psychologique ils seront peut-être d'une importance capitale pour la paix. Je téléphone à Billy pour lui dire que tout va bien.

— Oh ! je ne veux pas le revoir, celui-là.

— Rassurez-vous, je ne lui téléphone pas à Paris, il est toujours à Washington !

Le plus beau dans tout ça, c'était dimanche, les caisses fermées, je n'avais plus un sou. Je devais aller taper Amanda.

Quand elle vit Olga, cette patate se mit à pleurer de joie. Moi aussi, elle était contente de me revoir ; elle disait :

— T'es un peu mon fils, Félix... oui... te fâche pas... je te dis que je t'aime comme un fils !

Elle oubliait son attitude douteuse du début. Mais je ne suis pas rancunier. Je haussai les épaules et à ce moment mon regard croisa celui d'Olga.

Elle avait de ces yeux depuis deux jours ! J'en avais plein la tête de ses yeux... Ça me faisait comme une espèce de volupté que je baguenaudais au tréfonds de mes moelles. J'étais devenu tout ce qu'il y a de romantique : Alors je lui demandai de me jouer le même air de Petrouchka que la première fois. Elle me le joua pour moi tout seul... dans la pénombre. Amanda était restée debout près de la porte. Elle n'en revenait pas. Il a fallu qu'elle trouve un biais pour rompre le charme de cet instant :

— Félix :- Et Jimmy, qu'est-ce qu'il est devenu ?

*FIN*

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Résumé de « UNE FILLE DU TONNERRE »</i> .....	7
CHAPITRE PREMIER	
OH ! CE VICE ! .....	11
CHAPITRE II	
LES RASOIRS POINTUS .....	23
CHAPITRE III	
UNE PÉPÉE TERRIBLE .....	39
CHAPITRE IV	
NOUYORK .....	49
CHAPITRE V	
« ULTRA-SECRET » .....	65
CHAPITRE VI	
PETROUCHKA .....	81
CHAPITRE VII	
IVAN PAS SI TERRIBLE QUE ÇA .....	95
CHAPITRE VIII	
LE TRAKTIR DE LA VOLGA .....	113
CHAPITRE IX	
LES RAFFINÉS .....	127
ÉPILOGUE .....	145



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 15 DÉCEMBRE 1953  
SUR LES PRESSES DE  
L'IMPRIMERIE DES  
ÉDITIONS ANDRÉ  
MARTEL, A GIVORS  
(RHÔNE) DÉPÔT LÉGAL  
4<sup>e</sup> TRIMESTRE 1953



ALBERT PARAZ



# L'ADORABLE MÉTISSE

Arsène Duroc sort de la maison centrale de Nîmes où ses études patientes lui ont permis d'acquérir une culture étendue. Il cherche en vain à travailler honnêtement à Paris et se laisse aller à un petit cambriolage étudié et fructueux qui lui permettra de partir pour l'Afrique.

Il arrive à Alger au moment d'un congrès mondial. Il est flatté lui réprouvé, de se mêler aux personnalités du congrès. Au surplus, les sciences de l'Afrique l'intéressent. Il fait la connaissance des Piron, un couple de singuliers explorateurs dont la femme le fascine. Il les quitte mais, appelé par un S.O.S. d'Eliane, il la rejoint près du centre d'essai d'armes secrètes et de V2 établi dans le Sahara par des savants français.

Les curiosités du mystérieux Piron ont été jugées suspectes, il est arrêté. Duroc le fait relâcher et les agents du contre-espionnage le croient de la police.

Là commence une poursuite haletante qui mène Duroc et les Piron en voiture par le désert jusqu'au Tchad des vaches.

Les Piron le laissent pour aller dans une région où fourmillent les espions et les agitateurs.

Duroc, que la beauté d'Eliane Piron a toujours exaspéré, épouse dès son départ une jolie Arabe, Fatimé, à la peau claire, et une trépidante danseuse noire, Rabouta, au torse parfait.

Sa petite vie de pacha se complique du fait qu'il est recherché pour son cambriolage et obligé de surveiller Piron qui a touché des millions en monnaie étrangère.

Enfin, Duroc fait la connaissance d'Agnès, l'adorable métisse. Un tam-tam violent, magique, obsédant, retentit au moment où, grâce à un élixir de sorcière et la complaisance de ses deux femmes, Fatimé et Rabouta, il va séduire, dès son retour, l'orgueilleuse Eliane et où l'adorable métisse intervient.

C'est une histoire passionnante, de la première ligne à la dernière, l'auteur réussit à nous glisser, sans qu'on y prenne garde, ses idées sur l'Afrique aux immenses virtualités.

Ecrit dans ce style lucide, étincelant de drôlerie et d'esprit. c'est un « sudern » français, pour nous changer des « ouesterns », une énéide où il ne s'agit plus de conquérir un pays mais d'en prendre connaissance.

Jamais un livre n'a donné un aperçu aussi large et aussi varié sur l'Afrique, jamais on n'y a répondu à tant de questions.

---

**Préface du Maréchal JUIN**